COLLECTION POLONAISE

littérature

HENRYK SIENKIEWICZ

EN ESCLAVAGE CHEZ LES TARTARES

TRADUIT PAR

LE COMTE JACQUES DE FRANCE DE TERSANT

ET JOSEPH ANDRÉ TESLAR

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ÉDITIONS LITTÉRAIRES ET TECHNIQUES
12, Rue Hautefeuille, PARIS (6e) — Edgar MALFÈRE, directeur

EN ESCLAVAGE
CHEZ LES TARTARES

COLLECTION POLONAISE

Publiée sous la direction de Joseph-André TESLAR

VOLUMES PARUS :

Henri SIENKIEWICZ

En Esclavage chez les Tartares . . . 15 fr.

Waclaw SIEROSZEWSKI

L'Amour du Samouraï . . . . 15 fr.

L'Evasion . . . . 15 fr.

EN PRÉPARATION :

LITTÉRATURE :

Henri SIENKIEWICZ

Les Chevaliers Teutoniques
première traduction complète

Michel CHOROMANSKI

Les Frères Blancs

Et des œuvres de ZEROMSKI, NALKOWSKA, ORKAN, KADEN-BANDROWSKI, GOETEL, etc.

HISTOIRE :

Joseph PILSUDSKI

La Biboula
(Souvenirs d'un révolutionnaire)

Oscar HALECKI

La Pologne d'autrefois
(Essai de synthèse historique)

Louis REGNAULT

France et Pologne
(Passé et Présent)

Casimir SMOGORZEWSKI

Allemagne et Pologne

COLLECTION POLONAISE
littérature

HENRYK SIENKIEWICZ

EN ESCLAVAGE CHEZ LES TARTARES

TRADUIT DU POLONAIS

PAR

Le Comte Jacques de France de Tersant
et Joseph-André Teslar

Société Française d'Editions Littéraires et Techniques
12, Rue Hautefeuille, 12 — PARIS 6e
Edgar MALFÈRE, Directeur
— 1933 —

PUBLICATIONS et TRADUCTIONS de J.-A. TESLAR

J.-A. TESLAR. — **Devant la colonne de Mickiewicz** (éd. de luxe avec 1 bois orig. de Fr. Prochaska). Florence, *Tyszkiewicz, 1929.*

A. MICKIEWICZ. — **L'Homme Éternel,** Pages choisies en prose. *Gebethner et Wolff, Paris, 1929.*

En collaboration avec le Comte J. de France de Tersant

W. SIEROSZEWSKI. — **A travers le désert blanc,** Paris, *N. R. F., 1931.*

— **L'Évasion.** *Malfère, Paris, 1933.*

H. SIENKIEWICZ. — **Une Aventure à Sidon** (Éd. de luxe avec 6 cuivres de St Mrozewski). *Trianon, Paris, 1931.*

— **En esclavage chez les Tartares.** *Malfère, Paris, 1933.*

— **Les Chevaliers Teutoniques.** *Malfère, Paris, 1933.*

En collaboration avec le Lt-Colonel Ch. Jèze

A. PRZYBYLSKI. — **La Pologne en lutte pour ses frontières** (1918-1920) Avec 26 croquis et 5 cartes. *Gebethner et Wolff, Paris, 1929.*

J. PILSUDSKI. — **L'Année 1920** (Avec le texte de l'ouvrage de M. Toukhatchevski « La marche au-delà de la Vistule » et les notes critiques du Bureau Hist. Milit. de Varsovie. 21 croquis et 11 cartes hors texte). *La Renaissance du Livre, Paris, 1929.*

— **Mes premiers combats** (Souvenirs rédigés dans la forteresse de Magdebourg. Avec 1 portrait et 3 cartes). *Gebethner et Wolff, Paris, 1931.*

— **La Biboula** (Souvenirs d'un révolutionnaire). *Malfère, Paris, 1933.*

— **Du révolutionnaire au Chef d'Etat.** (En préparation).

En collaboration avec Madame Baron

A. DYGASINSKI. — **Le Banquet de la vie.** (En préparation).

HENRYK SIENKIEWICZ

Henri Sienkiewicz (1846-1916), *le plus grand romancier polonais, a grandi — comme jadis Adam Mickiewicz — dans l'atmosphère paisible et charmante de la campagne polonaise et d'un manoir entouré des chaumières paysannes. Sa pensée, pleine d'optimisme, est demeurée toujours tributaire de la tradition nationale.*

« *Quo Vadis* » (1896) *le rend populaire dans le monde entier et lui gagne le prix Nobel* (1905).

La renommée de « Quo Vadis » à l'étranger porta un préjudice considérable aux autres œuvres de Sienkiewicz. Elle a faussé, jusqu'à nos jours, l'opinion de certains critiques littéraires français, ne connaissant que « Quo Vadis ».

Or, le vrai chef-d'œuvre de Sienkiewicz n'est point « Quo Vadis » mais « Les Chevaliers Teutoniques » (1896), *magnifique roman historique évoquant la lutte à mort entre la Pologne et les Teutons. Ensuite, — et toujours bien avant « Quo Vadis » — il faut placer la Trilogie : « Par le fer et par le feu »* (1884) « *Le Déluge* » (1887), *et « Messire Wolodyowski »* (1889).

Et, en effet, — comme le constate récemment Z. L. Zaleski dans son délicieux recueil d'études sur la littérature polonaise moderne — « il est piquant que la gloire de Sienkiewicz soit établie sur une autre

partie de son œuvre en Pologne qu'à l'étranger. C'est beaucoup moins « Quo Vadis » que la grande Trilogie et « Les Chevaliers Teutoniques » — cette belle et large fresque débordant d'une vie intense et dramatique — qui ont fait de l'auteur un grand romancier national. C'est qu'il a représenté le passé de la Pologne, non comme un historiographe, un moraliste, ou un philosophe-sociologue, mais comme un artiste désintéressé... Le mouvement des figures au relief puissant, jetées dans le tourbillon des événements, leur existence bariolée et pittoresque, l'esprit, le grotesque, mêlés à une grâce tantôt naïve, enfantine, tantôt pleine d'éclat et d'élégance chevaleresque, toutes ces qualités unies au grand souffle patriotique qui enflamma les cœurs, ont produit une sorte d'envoûtement collectif ».

Dans ce volume, nous présentons au lecteur d'abord les nouvelles de Sienkiewicz. S'il n'est pas littéralement le créateur de ce genre en Pologne, il est un des représentants les plus puissants et les plus riches. Un bijou comme « Hania » ou le « Gardien de Phare » le placent au rang des meilleurs nouvellistes du monde. Mais, comme des traductions de ces nouvelles existent en librairie, nous n'avons pu, à notre grand regret, les incorporer dans notre édition. Par contre, huit morceaux sur onze qui composent notre volume sont traduits pour la première fois. Ils complètent bien cette belle gerbe des nouvelles de Sienkiewicz déjà publiées en français et permettent de le mieux connaître.

Nous avons déjà souligné ailleurs le don de narration de Sienkiewicz, son humour, ainsi que la grande facilité avec laquelle il change de ton et de vocabulaire en passant du monde du sophiste Marhabal de Sidon, dans la société des cavaliers moustachus, compa-

gnons de Messire Zagloba au XVIIe siècle, ou bien dans l'atmosphère d'une naïve légende populaire, racontant les ruses de Messire Lubomirski dans sa lutte contre les puissances de l'Enfer. Nous pouvons admirer les mêmes dons en comparant une aventure d'amour « au pays de l'or » d'outre-mer, à une autre admirable idylle polonaise.

La chronique d'Alexis Zdanoborski (« En esclavage chez les Tartares ») qui a précédé la grande Trilogie, en était un présage impressionnant.

De ce récit sobre et volontairement naïf, ressort la puissante personnalité d'un chevalier polonais du XVIIe siècle. Son idéal d'honneur demeure toujours inflexible et inaltérable : devant Dieu, devant la Patrie, et à plus forte raison, devant l'ennemi. Messire Podbipienta de la Trilogie trouverait en Messire Zdanoborski son modèle.

Et le matois Lithuanien, le « sonneur » — ne voit-il pas clair dans le différend polono-lithuanien ? Depuis lors, et jusqu'à nos jours, le point de vue polonais, ainsi que les sentiments des vieux Lithuaniens, fidèles à la Sérénissime République, n'ont pas changé. Cette seule question prouve la justesse des jugements historiques de Sienkiewicz.

L'organisation primitive de la société humaine « au pays de l'or » est également présentée par lui avec une indéniable vérité psychologique.

Ajoutons enfin pour « Le Journal d'un instituteur de Poznan » que ce récit portait dans sa première rédaction le titre : « Le Journal d'un répétiteur de Varsovie ». Sienkiewicz visait ici l'école russe, et s'il ne parle que de l'école prussienne c'est à cause de la censure russe ; il a trompé ainsi son œil malveillant comme jadis Mickiewicz par son « Konrad Wallenrod ». D'ailleurs, l'enfant polonais était encore

plus maltraité à l'école prussienne qu'il ne l'était à l'école russe. Il suffit de rappeler les persécutions des enfants polonais à Wrzesnia (Wreschen), contre lesquelles Sienkiewicz devait protester si vigoureusement devant l'opinion du monde civilisé.

La maîtrise de la construction et le choix des effets dans ces nouvelles, pour ne citer comme exemple que « Platon coiffeur » ou « Une aventure à Sidon », leur ironie sans méchanceté et les situations plaisantes de certains héros, permettent de classer les nouvelles de Sienkiewicz dans la littérature européenne à côté des perles de Maupassant et d'Anatole France. Ainsi, non seulement dans le roman mais encore dans la nouvelle polonaise, Sienkiewicz demeure pour toujours le maître.

Le lecteur ne tardera pas à le constater lui-même en lisant aujourd'hui les nouvelles et demain — pour la première fois dans la traduction intégrale — « Les Chevaliers Teutoniques ».

Paris, le 16 novembre 1932.

J. A. TESLAR.

En Esclavage chez les Tartares

FRAGMENTS DE LA CHRONIQUE
DU CHEVALIER ALEXIS ZDANOBORSKI

I

Marchant tantôt devant moi, et tantôt derrière, mon page jouait du théorbe, et moi, j'avais le cœur étreint de douleur et rempli de passion pour Mariette. A mesure que je m'éloignais d'elle, je l'aimais aussi plus ardemment. J'avais l'esprit obsédé par ces mots : *Post equitem sedet atra cura* (1) ; mais puisque dans l'effondrement de ma fortune, je n'avais pas osé parler à Sa Grâce Tworzyanski, ni lui avouer mon amour, il ne me restait point d'autre alternative que de gagner la fortune à la pointe de mon épée, et, couvert *gloria militari* (2) de me présenter alors devant lui. Ni Dieu, ni ma bien-aimée

(1) Le noir chagrin monte en croupe derrière le cavalier.
(2) De la gloire des armes.

Marion ne pouvaient prendre en mauvaise part que je ne l'eusse pas fait plus tôt. M'eût-elle commandé de me jeter au feu ou à l'eau, ou de verser tout mon sang, ô Jésus-Christ, toi qui vois dans mon cœur, tu sais que je l'eusse fait. Mais il est une chose que je ne puis sacrifier, même pour ma gracieuse demoiselle, c'est mon honneur de chevalier.

Je n'avais aucune fortune, mais le sang le plus noble coulait en mes veines, et, après mes pères, ainsi qu'ils me l'avaient ordonné par leur testament, je devais toujours considérer que si ma vie m'appartient, et s'il m'est permis de la hasarder, *l'integra dignitas* (1) de ma famille est l'héritage de mes ancêtres et je dois la transmettre telle que je l'ai reçue : *integram* (2).

Daigne, Seigneur donner à mes pères le repos éternel, et que la lumière éternelle les éclaire dans les siècles des siècles.

Si même Sa Grâce Tworzyanski eût accepté de me donner sa fille, je n'aurais su où l'installer. Et si au contraire, considérant la modicité de ma fortune il m'eût, dans son orgueil, traité de *pauper* (3), ou de gentillâtre, j'eusse alors dû me sentir atteint dans l'éminence de ma race et lui demander raison, ce dont Dieu me préserve, car il est le père de ma Marion.

Il ne me restait donc qu'à partir pour l'Ukraine. Des riches équipages, et des ceintures magnifiques de mes pères, tout ce qui avait de la valeur avait été pour partie mis en gage et pour partie vendu. J'avais ainsi réuni trois cents ducats pesants que j'avais aussitôt remis à Sa Grâce Tworzyanski, à titre de placement. Ensuite, avec des larmes et de profonds soupirs, je pris

(1) L'honneur irréprochable.
(2) Intact.
(3) Pauvre.

congé de Mariette, et passai la nuit en préparatifs de voyage. Le lendemain, accompagné de mon page, nous tournâmes nos chevaux vers l'est. Nous devions aller par Zaslaw, et Bar, à Hajsyn. Cantonnant dans des châteaux, des manoirs ou des auberges, nous arrivâmes enfin à Uman, après quoi, le steppe s'ouvrit devant nous, plat, herbeux, silencieux. Le page marchait en avant, et parfois jouait du théorbe en chantant, et il me semblait que devant moi, comme un oiseau que je poursuivrais, volait la gloire, et, derrière moi, comme un autre oiseau : la nostalgie.

Nous chevauchions vers un camp nommé Mohylna où, en son temps, Sa Grâce mon père, avait servi comme colonel d'un régiment de cuirassiers qu'il avait équipé à ses frais pour la guerre contre les infidèles. Mais il y a très loin jusqu'à Mohylna, car, Dieu soit loué, la République s'étend sur de vastes territoires, et il fallait en outre, marcher à travers le steppe sur lequel, jour et nuit, rôdaient les Tartares et divers brigands ; il convenait donc de veiller à sa propre vie.

En chemin, je m'intéressai à tout, car c'était la première fois que je venais en Ukraine, et je rencontrais des événements et des choses inconnus.

C'est un pays guerrier, et le peuple y est aussi plus rude et plus insolent que chez nous. Les paysans ont une allure dont un gentilhomme n'aurait pas honte. Si vous traversez une colonie, quoiqu'on vous sache noble, c'est à peine si les bonnets se soulèvent, et l'on vous regarde droit dans les yeux. Dans chaque chaumière, il y a un sabre et un fusil, et bien des paysans portent à la main une masse d'armes, comme font ailleurs les seigneurs. La nature de ces gens est fort opiniâtre, et comme, il en est peu qui fassent cas des commissaires de la République, notre glaive, qui les a déjà sévèrement châtiés, va les punir encore davantage.

D'autre part, la proximité des païens et l'état continuel de préparation à la guerre excitent leur courage. Ils ne s'adonnent pas volontiers au travail de la terre et si quelqu'un tire profit de la culture, il préfère s'établir à son compte plutôt qu'au compte du seigneur. Par contre, ils s'engagent en masse dans les garnisons des châteaux ou encore dans les fortins de la République et ces soldats excellent dans les reconnaissances et les escarmouches quoique, en campagne, *non obtrectant* (1); mais, poussant des cris, ils volent à l'ennemi comme la fumée, frappant d'estoc et de taille. Leurs colonies ressemblent plus à des camps retranchés qu'à des villages. Ils ont une multitude de chevaux qui paissent dans le steppe hiver comme été, et qui sont aussi vites que ceux des Tartares. Beaucoup d'entre eux gagnent également les *insulas* (2) du Dniepr et là dans les sicz (3), mènent une existence en quelque sorte monacale, mais guerrière, qui est tout à fait une vie de brigands, et leurs excès ont causé et causeront toujours de grands maux à notre chère patrie, tant qu'elle ne les réprimera pas.

Il est difficile à un gentilhomme, et même à un grand seigneur, de les retenir dans de tels lieux, car, de temps en temps, ils partent, et vont s'établir où ils veulent dans le steppe désert, et Dieu sait qu'il n'y manque pas de place.

Par leur constitution physique autant que par leurs *mores* (4), ils diffèrent de nos paysans, car ils sont grands et vigoureux. Ils ont le teint basané, tout comme les Tartares, une moustache noire, comme les Valaques, mais la tête rasée, selon la mode reçue des

(1) Ils n'opposent pas de résistance.
(2) Iles.
(3) Sicz : camp militaire de Cosaques.
(4) Mœurs.

païens, et ne conservent qu'un toupet qu'ils tressent d'une façon sauvage.

En contemplant ces choses, et en les méditant, j'étais très surpris par cette contrée et par tout ce qui s'y trouvait, et, comme je l'ai appelée guerrière, je répète qu'on chercherait en vain par toute la terre une région plus favorable à une population belliqueuse et cavalière.

Quand l'un d'entre eux meurt, les autres accourent de toutes parts et par toutes les voies, exactement comme un vol d'oiseaux, et dans ce steppe désert et sans obstacles, on entend plus aisément que l'alouette dans le ciel, les coups de pistolets, le cliquetis des sabres, le hennissement des chevaux, le claquement des étendards dans le vent, et les cris de la soldatesque.

Il y vient également, tout comme en Podolie et en Volhynie, de vieux mendiants que tous estiment grandement. Les aveugles jouent de la lyre et *cantant* (1) des airs de chevalerie qui excitent hautement la bravoure et le sentiment de la gloire. Et le soldat, sachant aussi qu'il vit aujourd'hui et qu'il pourrira demain, n'accorde aucun prix à la vie, gaspille son sang, comme un magnat gaspille l'or et attache plus d'importance à une belle mort qu'à l'existence ou aux biens temporels.

D'autres, chérissant la guerre par-dessus tout, fils de sang noble, toujours bataillant, deviennent presque sauvages, et vont au combat comme à de véritables noces, avec une joie immense et en chantant. Mais, en temps de paix, ils s'ennuient terriblement, et, ne trouvant pas d'exutoire à leurs humeurs guerrières ils menacent la paix universelle. On les appelle des enfants perdus.

Quand un homme meurt chez eux, tous considèrent

(1) Chantent.

cela comme une chose normale, et ses proches eux-mêmes ne le pleurent guère. Ils disent qu'il vaut mieux pour un homme mourir sur le steppe que dans son lit, comme une femme. La chevalerie est donc pour eux la meilleure école et la meilleure formation. Quand un jeune régiment est resté un an ou même deux dans un camp, il est mordant comme un sabre turc, et ni reître allemand, ni janissaire ne peut, à nombre égal résister à sa furie, pour ne rien dire de misérables soldats, comme, par exemple les Valaques, ou autres mercenaires !

Les querelles sont chose très courante là-bas et il faut savoir les éviter quand la terre entière fourmille d'hommes d'armes.

Marchant avec mon page, nous rencontrions tantôt des garnisons de châteaux, comme celles des seigneurs Potocki, Wisniowiecki, Kisiel, Zbarazski, Jazlowiecki, Kalinowski, aux couleurs noires, rouges et bigarrées ; tantôt des troupes régulières, tantôt les régiments de la Couronne. Les chevaux de ces soldats marchaient jusqu'au ventre dans les herbes, ronflant comme s'ils nageaient dans l'eau ; les capitaines couraient autour des escadrons comme les chiens qui gardent les troupeaux de moutons ; les cosaques frappaient sur les timbales, soufflaient dans des trompettes et des fifres, ou chantaient des chansons, et ils menaient un vacarme si épouvantable que, lors même qu'ils avaient passé et disparu, le vent apportait encore de leur côté un bruit semblable à celui d'une tempête lointaine.

Entre les régiments circulaient les convois des tchumak dont les effroyables grincements effarouchaient nos chevaux. Ces tchumak portant le sel des marais du *Pont Euxin* (1), jusqu'au *Palus Meotis* (2),

(1) Mer Noire.
(2) Mer d'Azow

reviennent de chez les immondes païens ou de Moscou; d'autres portent du vin de Moldavie dans les sicz et se traînent l'un derrière l'autre à la façon des grues, formant parfois une colonne d'un mille dans le steppe.

Nous rencontrions également des troupeaux de bœufs, tous d'une couleur grisâtre, avec de grandes cornes écartées. Ces animaux se pressent tellement en marchant qu'ils forment une masse compacte et que leurs têtes encornées seules se balancent de chaque côté.

Après le camp de Kisiel, nous trouvâmes sur notre chemin une compagnie de hussards de bel arroi. Les hommes portaient la grande armure de guerre et de leurs ailes s'élevait un tel bourdonnement qu'on eût dit des aigles. Nous ne pouvions arracher nos yeux ni l'un ni l'autre à ce spectacle, quoi qu'il fût difficile de les observer, car le violant éclat du soleil frappant les armures nous aveuglait, et les pointes des lances dressées brillaient comme les flammes claires de chandelles suspendues dans l'air. Mais nos cœurs se dilatèrent car ces hussards ressemblaient davantage à des compagnies de rois qu'à des compagnies de soldats, telle était leur *auctoritas* (1) et leur majesté guerrière. Derrière ce camp, le pays était désert.

Souvent, dans le steppe, pendant la nuit, brillaient les feux des éclaireurs cosaques envoyés par divers camps, ou encore des paysans fuyant dans le désert. Nous ne nous en approchions pas, ayant accoutumé de faire notre propre feu. Parfois, d'autres venaient à notre foyer, soit qu'ils fussent affamés, soit qu'ils fussent égarés dans le steppe, et une fois, un homme étrange s'approcha de nous, avec le visage entièrement barbu, et semblable à une gueule de loup. En le voyant, mon page saisi d'un grand effroi, poussa un cri, et, moi-

(1) Dignité.

même, croyant avoir affaire à un loup-garou, je tirai mon sabre pour l'en frapper. Mais quand ce *monstrum* (1), au lieu de hurler, glorifia le Christ, je le laissai en paix. L'inconnu déclara ensuite qu'il était d'origine tartare, mais catholique, ce dont je fus surpris cependant, car ceux qui sont en Lithuanie s'en tiennent au Coran. Mais celui-ci avait changé de foi pour une femme, et, servant par la suite comme vexilifer dans son corps en raison de sa connaissance du tartare, il avait été envoyé au camp avec des lettres des hetmans lithuaniens. Mais mon page craignait de dormir près du même feu que lui.

Nous passâmes plus d'une fois la nuit à dormir chacun à notre tour, ou, ne dormant pas, à surveiller les chevaux. Souvent, couché dans l'herbe, j'observais les étoiles scintillant dans le ciel, méditant dans mon esprit que celle qui clignotait le plus tendrement pour moi, c'était Mariette. *Et in luctu* (2) j'avais l'espoir que cette petite étoile ne luirait jamais pour un autre, mais me garderait sa foi, ayant un cœur droit et une âme aussi pure qu'une larme versée dans la prière devant Dieu.

Parfois, dans mon sommeil elle venait auprès de moi, comme si elle vivait réellement, et une nuit, s'étant approchée, elle me dit qu'elle priait pour moi, et que, comme une hirondelle, elle volerait vers moi à travers les espaces célestes, et que, fatiguée, elle se poserait sur ma lance, et que, toujours, son gazouillement monterait au ciel pour ma gloire et mon bonheur. Puis elle se fondit en vapeur, et moi, quand je m'éveillai, je pensai : un ange était près de moi ; et ce qui m'étonnait, c'était que les chevaux agitant les oreilles, s'ébrouaient violemment, comme s'ils sentaient quelqu'un près d'eux.

(1) Monstre.
(2) Dans mon chagrin.

Considérant cette apparition comme un signe de la grâce de Dieu, et une consolation dans ma détresse, je fis vœu à Notre Dame Marie et à Saint Alexis, mon patron, de conserver leur grâce à l'avenir, et de ne jamais commettre de péché mortel. Je priai ainsi cette nuit-là jusqu'à l'aube, c'est-à-dire jusqu'à l'heure du départ.

Nous nous mettions en route, d'habitude, pour une longue étape, avant le lever du soleil qui, dans ces régions, est un phénomène plus beau encore que chez nous, car quand les premiers rayons embrasent la plaine arrosée par la fraîcheur nocturne, tout le steppe, à cause de la multitude des fleurs, semble une toile tissée de perles. C'est là une joie pour toute créature. Puis, les perdrix, les cailles, les perdrix blanches, et tous les oiseaux du steppe s'ébrouant dans les buissons, font choir ces perles sur la terre. La gent ailée est innombrable dans ce pays. Nous rencontrions chaque jour, tantôt des outardes rusées, tantôt des grues délicates. Celles-ci, posées sur le sol, leurs longs cous tendus comme des lances vers le ciel, montent la garde, en bon ordre, autour des tombes. Mais quand elles volent dans les airs avec des cris affreux, elles vont si haut que l'œil ne peut les atteindre. Les tchumak les honorent grandement, car elles rappellent dans leur vol la Sainte Croix. Les soldats, les comptant avec leurs sabres prédisent d'ordinaire du bonheur pour eux-mêmes d'après leur nombre. Mais, à mon avis, cela n'a aucun sens ; car le Seigneur Dieu dans sa miséricorde, donne à chacun ce qui lui revient.

Parmi les autres oiseaux, il y a des corneilles, des corbeaux, des vautours et des aigles, qui, après le crépuscule font de grandes processions au-dessus des tombes ou se posent en couronne sur quelque tumulus, ou se dispersent sans raison avec un bruit d'ailes et des cris

tels et si lamentables qu'on est obligé de se boucher les oreilles. Les rayons de crépuscule sont plus rouges ici que chez nous, pour la raison que les païens ont versé beaucoup de sang chrétien, et que ce sang monte au ciel et le rougit en criant vengeance.

Les tombes, ici, couvrent tout le pays à perte de vue, et renferment des chevaliers qui attendent le jour du jugement. Certains affirment cependant que ces chevaliers ne sont qu'endormis, et qu'ils se réveilleront quand l'expédition de tous les rois chrétiens contre les païens sera annoncée à son de trompettes, et si la chose est vraie, je ne sais, mais je pense que c'est bien possible, car tout est dans la main de Dieu.

C'est une terre d'hommes valeureux que foulent aux pieds de leurs chevaux, les Polonais, les Cosaques et les Tartares, dans de continuelles escarmouches, se poursuivant les uns les autres les armes à la main. Et ainsi, les générations entières comme des figures d'un théâtre d'ombres chinoises, se montrent et disparaissent.

Beaucoup de gentilshommes de la noblesse viennent y habiter, et recueillant les paysans de la Couronne, ou des autochtones, fondent des établissements ; car, quoiqu'il y faille mener une existence sans cesse menacée par la guerre, Dieu a donné à notre nation une mentalité telle que le danger, au lieu de la décourager, constitue vraiment pour elle une glu et un appât. Ainsi, quand un page arrive à l'âge, il est difficile de le garder à la maison pour les travaux domestiques, ou encore sur les bancs de l'école, car, comme un gerfaut en vol, il s'élance vers l'Ukraine.

Beaucoup y perdent la vie, mais d'autres, pauvres hères, deviennent des seigneurs, comme beaucoup l'ont fait déjà, dont les enfants vivent dans leurs châteaux, entretiennent des garnisons et remplissent les fonctions sénatoriales dans la République. C'est aussi

une pensée divine pour un homme chevaleresque que de s'enrichir par le sol et par la guerre. En outre la puissance de la République s'accroît par cette colonisation du steppe.

C'est de Mazurie, région très prolifique, et qui fourmille comme les abeilles dans la ruche, que viennent ici les hommes les plus nombreux. Ils labourent le steppe avec leurs charrues, et se transforment volontiers en agriculteurs, mais en temps de guerre, ils s'en vont en troupe, prêts à mourir l'un pour l'autre...

La méditation de ces choses me faisant comprendre que, ou bien je mourrais dans la bataille, à quoi un noble un soldat, un chrétien doit toujours être *paratus* (1) et dans ce cas, je gagnerais la couronne céleste ; ou bien, ayant rendu à ma chère patrie des services éminents, je rendrais à ma race son ancienne splendeur et réjouirais dans les cieux mes ancêtres. Eux aussi étaient parvenus à la fortune non pas en traînant à la cour, ni en braillant à la diète, mais avec leur sang, fondement de la vie. Ce qu'ils possédaient, ils le tenaient de la République, et ils ne lui avaient rien refusé, tels Sa Grâce mon aïeul et Sa Grâce mon père, qui avaient chacun équipé un régiment pour la guerre contre les infidèles. Que Dieu leur donne pour cela la lumière éternelle dans le ciel, car il convient que la fortune gagnée par le sabre retourne au sabre. Et, si mon cœur souffre pour Mariette, il souffre aussi de sentir le vent dans ma bourse, car je suis héritier d'un nom glorieux et d'une grande et noble ambition.

Et, pendant la nuit, j'entends comme des sonneries de trompettes, et des voix qui me crient : « Garde le nom sans tache, montre-toi digne de tes pères, brise-toi, ne te courbe pas ! » O Dieu, bénis-moi, fais que je

(1) Prêt.

maintienne le nom ; que je fasse honneur à mes pères, et que je casse plutôt que de plier ».

Et je me proposais encore un autre but, si Dieu me donne de vivre jusqu'à ce moment heureux et de retourner chercher Mariette, c'est d'arriver, non pas en vêtement de droguet, mais dans un habit de brocart ; non pas avec une casquette usée, mais couvert de plumes d'autruches, et non pas avec un seul valet, mais avec une escorte et une masse d'armes à la main, comme un damoiseau qui recherche une demoiselle, comme un puissant chevalier devant l'enfant d'un sénateur. Alors, sans préjudice pour l'honneur de ma race, je tomberai aux pieds de Sa Grâce Tworzyanski, car je ne le saluerai pas comme un seigneur pour sa fortune, mais comme un père, pour sa pure jeune fille. Dans la pauvreté, au contraire, j'annoncerai que je renonce à elle quoique mon âme en soit brisée, car si je l'aime, et désire en faire ma femme, c'est pour pouvoir dans l'abondance, balayer la poussière devant ses petits pieds chéris, et non pour qu'elle doive ensanglanter ses pieds nus sur les chemins épineux de la vie.

Un ferme espoir entrait de plus en plus dans mon cœur, à mesure que je m'enfonçais davantage avec mon page dans le steppe. Celui-ci était maintenant triste, parce que désert, mais si vaste que l'homme pouvait se croire un aigle ou un vautour. Les herbes, de plus en plus hautes montant jusqu'aux flancs des chevaux, s'inclinaient comme avec respect, et faisaient un grand bruissement, semblant dire « Bonjour, soldat de Dieu ! ».

Cependant, plus on avançait, plus le danger grandissait, car Mohylna est le boulevard de la chrétienté et le soldat y reçoit chaque jour la Sainte Communion pour être toujours prêt à la mort.

Les Tartares, tantôt en forts détachements, tantôt isolément, tournent sans cesse autour de ce camp,

quoique, quand ils approchent en grand nombre, un homme expérimenté le reconnaisse aisément, car, la nuit les loups cruels hurlent derrière eux ; et quand un gros détachement est en marche, il attire après lui tout le troupeau, qui sait que sur son chemin, il pourra se rassasier à volonté de charognes d'hommes et de chevaux. Certains disent cependant que ces animaux ne mangent pas la chair des Tartares, et montrent même de l'amitié pour ceux-ci car la férocité et la laideur de ces païens peuvent facilement les faire comparer à des bêtes sauvages.

Mais lorsqu'ils s'en vont ainsi au pillage, il leur arrive aussi d'étranges aventures, car, lorsque les cosaques, et les régiments de cuirassiers qui se trouvent dans le camp attrapent quelqu'un d'entre eux, ils n'ont pour eux aucune miséricorde, et les traitent cruellement. Une nuit, que j'avais aperçu un feu dans le steppe, et des gens autour, je m'approchai avec mon page pour savoir qui se trouvait là, et, si Dieu le permettait, leur décocher quelques bons coups. Mais c'étaient en réalité des cosaques du camp qui, ayant allumé dans le steppe, un feu de bois énorme y jetaient des prisonniers tartares vivants, les y lançant comme des sacs. Ceux-ci imploraient en vain leur Allah. Une violente odeur de roussi se répandait dans le steppe, venant de ceux qui brûlaient déjà, et les cosaques, comme de mauvais esprits dansaient devant le feu en poussant des cris de joie. Je leur ordonnai de cesser immédiatement cette monstruosité, et de décapiter simplement, ces prisonniers, à coups de sabre comme il se doit. Ils ripostèrent alors : « Sauve-toi, si tu ne veux pas qu'il t'en arrive autant ! » Par la suite, ayant reconnu en moi un noble, ils ôtèrent leur bonnet, et, ayant appris que j'allais servir sous les enseignes du colonel, ils se chargèrent de me conduire au camp. Nous marchâmes ainsi pendant le reste de la

nuit en troupe, et sans aventure, et pendant la route, je vis encore une chose étonnante. Une certaine étendue du steppe était entièrement couverte d'insectes lumineux qui, vers la St Jean, se rencontrent aussi chez nous, mais pas en aussi grand nombre. Là, au contraire, à perte de vue, ils scintillaient dans l'obscurité sur les herbes, tellement qu'on aurait dit qu'un pan de ciel avec ses claires étoiles s'était détaché et posé comme vivant sur le steppe. A l'aube, cependant ces petites étoiles cessèrent de luire, mais déjà nous n'étions plus loin du camp ainsi qu'en témoignaient les chants des coqs que les soldats entretiennent en grande quantité, car ils aiment leur voix gracieuse.

Bientôt après, quand il fit un peu plus clair, nous aperçûmes dans les feux de l'aurore une douzaine de leviers de puits, et la brise nous apporta les aboîments des chiens et les hennissements des chevaux. En approchant des palissades, j'entendis chanter le *Salve janua Salutis* (1) qui s'élevait au loin à travers la rosée, et qui dominait tous les autres bruits, car il était chanté par trois cents compagnons agenouillés sur la place d'armes sous le ciel nu.

Dès mon arrivée, je me rendis auprès de Sa Grâce Pierre Koszyc, puissant seigneur de Lithuanie, qui commandait là. C'était un soldat expérimenté, et il avait dans sa longue existence militaire reçu tant de horions qu'on disait que les païens lui avaient gravé tout le Coran sur le visage avec leurs sabres. C'était un chevalier versé dans tous les stratagèmes, et qui avait bien mérité de la République. Il avait connu mes parents défunts, et me reçut absolument comme son propre fils ; et le jour même, il m'enrôla sous ses enseignes. D'autres me dirent par la suite que

(1) Salut, porte de salut.

j'étais arrivé à point, car les hordes allaient se mettre en mouvement bientôt du côté de la Crimée. J'appris ainsi que l'heure était grave, que dans tous les camps sonnait l'alarme et que la chevalerie se tenait particulièrement en alerte.

II

Nous marchions comme d'habitude, en fourrageurs, car c'est la seule manière d'atteindre la horde. Lorsque, vers trois heures de l'après-midi, nous nous trouvâme derrière les petits monticules qu'on appelle tombes des païens, par une circonstance heureuse pour nous, les vapeurs qui toute la matinée avaient voilé le steppe, tombèrent soudain et rampèrent au ras du sol. Et, quoiqu'il fût encore impossible d'observer l'ennemi, cependant, en raison du bruit et des mugissements des bestiaux qui sortaient du brouillard, nous reconnûmes qu'il y avait près de nous des cosaques qui, envoyés également en reconnaissance, s'étaient glissés jusqu'aux voitures et ramenaient une quinzaine de prisonniers saisis au lasso, et si cruellement traités et malmenés que mis à la torture aussitôt, il ne leur sortait *oribus* (1) que du sang au lieu de paroles.

Sa Grâce le voïvode apprit d'eux cependant que nous avions devant nous la horde la plus importante, où se trouvait en personne le frère du Kan, avec beaucoup de grands seigneurs. Cependant, si l'on dénombrait les Tartares qui devaient s'occuper des chevaux de main, des voitures, des prisonniers et du parc, ceux qui restaient disponibles pour la bataille n'étaient que quatre fois plus nombreux que nous.

(1) De la bouche.

En possession de ces renseignements, le voïvode commença à nous ranger sur ces monticules, pour le combat. Une joie immense gonfla nos cœurs, car nous savions que dans une telle proportion, et en nombre seulement quatre fois plus fort, les Tartares ne pouvaient résister à notre valeur. Et comme le parc, et le grand nombre de bœufs qu'il traînait lentement embarrassaient leur fuite, ils n'étaient déjà plus en état d'échapper à nos sabres. Ils étaient bien renseignés sur nous aussi, et, n'ayant pas d'autre ressource, ils se résolurent d'eux-mêmes au combat, ce que nous reconnûmes au bruit du grand tambour qu'ils appellent « balt » auquel ils obéissent toujours, car ils le considèrent comme sacré.

Tout à coup, le brouillard s'éclaircit à tel point que l'œil pouvait observer un nombre de plus en plus grand de crinières se dressant au-dessus de la horde, puis il disparut entièrement. Nous vîmes une fourmilière noire de païens, chevaux et hommes l'un contre l'autre en foule compacte, disposés en une sorte de croissant. De cette foule, les éclaireurs commencèrent à se détacher par volées, et à s'élancer de tous les côtés. Certains s'approchèrent tout près de notre régiment, nous insultant, braillant effroyablement, gesticulant et provoquant ceux qui voulaient se mesurer avec eux. Mais le voïvode autorisa seulement les cosaques à sortir, pour perfectionner pendant ce temps son ordre de bataille, ce qui fut accompli rapidement, car, la plupart des soldats étaient de vieux guerriers expérimentés et très habiles.

Une fois prêts, nous observâmes les escarmouches et les curieuses évolutions des cosaques qui savent admirablement se tirer d'affaire dans le duel avec ces immondes païens. Ils cherchaient à les capturer, ou bien engageaient le fer, mais quoique nous fussions très curieux

de savoir comment allait tomber le premier cadavre, la tête de notre côté ou bien du leur, il était impossible de le reconnaître, car il en tombait plusieurs à la fois dans différentes directions.

Un vieil essaoul de cosaques s'adjugea un prince qu'il traîna avec son lasso, jusqu'aux pieds du voïvode, mais il était presque étranglé déjà, car il l'avait traîné sur un stade et demi et lui avait labouré complètement le visage sur les chardons du steppe. Nous considérâmes cependant cet événement comme un bon présage et le voïvode qui était pressé, ordonna aux trompettes et aux timbales de sonner, en criant : En avant ! en avant ! La horde répondit par des cris effroyables. En entendant ce bruit les escarmoucheurs sortirent aussitôt du champ sur lequel les hussards devaient, suivant l'antique usage, entrer en lice contre toute la force ennemie.

L'armée entière se tenait, comme je l'ai dit, sur des monticules, prête à se jeter tout ensemble sur l'ennemi, mais il plut à la fantaisie du voïvode, selon une vieille coutume, de lancer d'abord un escadron, comme un vol de faucons, pour que, brisant tout sur son chemin, il semât l'effroi et la confusion dans les rangs ennemis. Nous vîmes alors distinctement cet escadron, sous le commandement de Babski, descendre lentement sur la pente en passant tout près de nous. Mais quand il obliqua, les chevaux prirent leur plus grand élan, tant que la terre fléchit sous eux ; les hussards se courbèrent sur leurs selles et baissèrent les lances. L'air sifflait terriblement, et ils nous envoyaient un vent si violent, que les plumes de nos casques en étaient secouées. Ils avançaient ainsi dans un bruissement d'ailes et de taffetas, comme une véritable tempête, et on pouvait voir qu'ils broyeraient tout ce qui résisterait.

Les capitaines avaient l'ordre de ne leur prêter

aucune assistance tant qu'ils ne se seraient pas frayé à fond eux-mêmes la route à travers les païens. Nous les observâmes longtemps, car ils parcoururent deux stades, et la poussière n'était pas épaisse, d'autant qu'ils marchaient sur l'herbe.

Dans nos escadrons, qui demeuraient immobiles, régnait un tel silence, qu'on pouvait entendre bourdonner les mouches et les taons. Chacun les suivait de ses yeux écarquillés, et seul un cheval hennissait de temps en temps, ou flairant le sang, tendait le cou, et, les narines ouvertes, gémissait plaintivement.

Dans la horde, parmi les païens, régnait une grande effervescence, puis un cri s'éleva : Allah ! Allah ! et, tout à coup, une nuée de flèches fondit comme une averse sur les hussards, résonnant sur les cuirasses et sur les harnachements. Les hussards lançaient l'invocation « Jésus ! Marie ! », ce qui était le signe qu'ils en venaient tout à coup aux lances avec l'ennemi. Avec l'aide de Dieu, ils tombèrent sur les païens et les heurtèrent avec une telle inpétuosité que ceux-ci se rompirent en deux moitiés, comme un arbre fendu par un coin, et les hussards passèrent au milieu, comme dans une rue. Alors la rue se referma derrière eux et la fourmilière les cacha entièrement. Nous vîmes seulement un affreux bouillonnement, parfois luisait un éclair de sabre, et parfois, quand un cheval se cabrait sous son cavalier, tantôt un bras armé, tantôt un fanion s'élevait en l'air, comme un oiseau puis retombait.

Du terrain, où il n'y avait pas de gazon, s'élevait une poussière effroyable dans laquelle tout tourbillonnait et bouillonnait. Les coups de pistolet, le vacarme infernal et les cris nous déchiraient presque les oreilles.

Parmi nous, un murmure commença à passer à travers les escadrons, car il devenait impossible de

demeurer en place. Les hommes s'énervaient et les chevaux se cabraient. On commençait à dire les litanies des agonisants, quand tout à coup, un petit jeune homme de la noblesse, au lieu de répéter le refrain : « Priez pour nous ! » s'écria : « Je vois encore l'étendard ! » Les soldats se mirent alors à demander à grands cris qu'on leur permît de bondir avec les autres. Une grande ardeur impossible à contenir s'empara de toute la troupe. Beaucoup avaient aux yeux des étincelles ; d'autres, dans leur soif du sang païen rougissaient comme des femmes ; d'autres, plus jeunes, pleuraient à chaudes larmes, et, tendant les bras vers le ciel, répétaient : « Laissez-nous aller au secours de nos frères ! ».

Mais le colonel imposa, d'un ton menaçant le plus grand silence, et dit : « Il ne convient pas que la chevalerie se conduise comme une vulgaire milice, attaque sans ordre, ou par une ardeur exagérée, fasse perdre patience aux chevaliers, et si quelqu'un bouge, il sera traîné par les chevaux ».

Nous reprîmes donc en silence notre contemplation. Nous les regardions mourir, et observions toute la horde, qui, comme un serpent gigantesque avec une lame dans le corps s'agitait et se tordait de douleur et cherchait à étouffer cet escadron qui s'était enfoncé en elle.

Pendant ce temps, le soleil se couchait et le crépuscule embrasait le ciel. Mais on sentait qu'on n'aurait plus longtemps à attendre l'ordre, car soudain, un deuxième escadron dégringola derrière le premier, portant la ruine, et derrière lui un troisième et un quatrième.

Sous l'avalanche des hommes d'armes et des chevaux, la horde se mit à osciller, et l'on voyait que le misérable Mahomet allait s'écrouler dans la poussière aux pieds de la Vierge Marie. Alors, le canon, dont six pièces nous suivaient, se mit de la partie, avec majesté et avec une

grande gravité, écrasant de ses boulets les restes de la horde.

Les capitaines, selon l'ancien usage commencèrent à relever leurs manches, et d'un air terrible, brandirent leurs masses d'armes. Une fureur guerrière nous monta à la tête comme du vin. Plusieurs invoquèrent le nom de leur saint patron, et l'on pouvait entendre sans cesse : « Saint Pierre !... Saint Jean !... Saint Mathieu ! »... puis, abandonnant les saints, on criait : « Frappe ! Tue ! » Pour moi, pécheur, serviteur de Dieu, je me mis à réciter mes prières avec ferveur, et quand j'eus terminé, et élevé mon âme vers Marie, il se fit au-dessus de moi un miracle, car, soudain, une petite hirondelle tournant en cercle au-dessus des lances dressées, se posa tout à coup sur la mienne, et, voletant avec ses ailes, sembla répéter : « cui ! cui ! » comme si elle priait pour moi. Et aussitôt une grande force surgit en mes os, et mes cheveux se dressèrent sous mon casque. Et tout à coup, ce fut le moment.

L'aide de camp du voïvode arriva, et agita sa queue de cheval, aussitôt, les capitaines s'élancèrent vers leurs troupes et le colonel cria : « Frappez ces fils de chiens, au nom de Dieu ! » Les chevaux se cabrèrent et l'air siffla dans nos oreilles. Nous tombâmes comme la foudre sur les païens qui, ne pouvant nous résister, étaient renversés comme des épis fauchés sous les pieds des chevaux. Nous traversâmes sur notre chemin des hommes, des chevaux, des tentes, des palissades. Le grondement des canons était couvert par le fracas des lances brisées. Les chevaux poussaient des cris dans la mêlée. Après la destruction des lances, comme de nouvelles nuées tombaient sur nous, on en vint au sabre et à l'épée. Plusieurs frappaient avec les lances brisées, ou, de leur poing armé, chassaient l'âme des corps. Les plumes des ailes des hussards, et celles des casques vo-

laient en l'air par milliers. La chaleur du combat arrêtait le souffle dans la gorge des hommes et des chevaux. Les cris devenaient rauques ; les gémissements des hommes foulés aux pieds, les sifflements des flèches et le cliquetis des sabres remplissaient l'air. Les païens offraient une résistance acharnée, mais déjà ils fléchissaient. Les cadavres jonchant la terre de plus en plus, la terreur commença à s'emparer d'eux. Dans le tumulte et l'aveuglement, ils ne savaient où fuir, et, hurlant et cherchant à se couvrir la tête avec les mains, ils mouraient sous les coups de sabre. Les chevaux et les cavaliers, écrasés par la furie des guerriers, formaient un rempart mouvant, et nous, tranchant les corps, et glissant dans le sang, nous avançions à travers la mêlée vers les voitures d'où s'élevaient les lamentations des prisonniers, les pleurs des femmes épouvantées, et les invocations au ciel.

La boucherie continua dans l'obscurité, jusqu'à ce qu'éclatât l'incendie des voitures, quand les cosaques y eurent mis le feu. La fumée et les étincelles jaillirent en tourbillons, et dans ces étincelles et cette fumée, les bestiaux au parc remplissaient l'air de leurs mugissements douloureux. Puis, le parc étant rompu, les bœufs, les brebis, les chèvres, les chevaux sans cavaliers et les chameaux affolés s'élancèrent pleins de terreur comme un ouragan à travers le steppe. Autour des voitures régnait la plus grande confusion. Les uns saisissaient leur butin dans la bagarre, d'autres brisaient les fers des prisonniers qui, se sentant les mains libres, mettaient en pièces, les voitures en flammes et frappaient les ennemis avec les tisons. Les sanglots des femmes excitaient la fureur des soldats, et ceux qui, prosternés sur la face tendaient leurs mains aux chaînes, périssaient par l'épée. Des détachements considérables qui ne pouvaient s'arracher du parc, malgré qu'ils deman-

dassent grâce en hurlant, étaient anéantis jusqu'au dernier.

Derrière ceux qui avaient échappé au désastre, la poursuite s'élança, et moi, je me précipitai avec elle. Devant un seul homme, toute la multitude s'enfuyait, la main fatiguée de frapper les chevaux glissant dans le sang le souffle s'arrêtant dans leur poitrine. On frappait en aveugle dans les ténèbres. Enfin, mon cheval, perdant le sang par la bouche, tomba sur le gazon, et en même temps, le sommeil s'empara de moi, car mon sang coulait à flots. Je m'assis et voulus me recommander à Dieu ou à la Sainte Vierge, quand, tout à coup, le steppe se mit à tourner devant moi, *lucida sidera* (1) bondirent dans le ciel, et je m'évanouis...

. . . .

(1) Les claires étoiles.

III

... Le païen, dans notre esprit est une sorte de bétail ou bien un chien immonde, car ce qui est impur pour les hommes, est aussi détesté de Dieu. Et quoique les infidèles se prétendent meilleurs que les chrétiens, ils reconnaissent cependant leur impureté dans le fond de leur conscience, et ils ont un désir ardent de s'en laver, car ils répandent sept fois par jour de l'eau sur leurs membres, ce qu'ils ne seraient pas obligés de faire, si leur corruption n'était pas si profonde.

Dans aucune nation, l'esclavage n'est aussi terrible, d'une part à cause de leur cruauté, et aussi pour la raison qu'il n'y a chez eux, ni églises, ni prêtres catholiques. Si donc un des prisonniers vient à tomber dans un péché mortel, comme il lui est impossible de recevoir l'absolution à l'article de la mort, il peut facilement être damné. En outre, ils traitent les prisonniers avec inhumanité, ce qui ressortira de mes aventures.

Ils ont une fête, appelée Bimek-baïram, avant laquelle ils observent le jeûne pendant un mois entier. Mahomet, leur prophète, pour colorer son infamie sous les apparences de la justice, leur a ordonné également, de réduire ce jour-là le temps de leur servitude aux esclaves, de libérer ceux qui avaient fini leur temps, de fixer à tous le terme du service qu'ils ont à faire, et de sceller leur promesse par un serment. Ils doivent faire ce serment à deux heures du matin, quand leur prêtre est monté sur la tour, ou, s'il n'y a pas de tour, sur un monticule, et commence, ayant placé ses mains

sur ses oreilles, à crier : « ilaha illâ llâhave Mohamed rassoul Allah ! ». Ils jurent alors sur de petits livres nommés Hamacli, sur la couverture desquels est figuré le sabre à double pointe d'Ali, serviteur de Mahomet, et qu'ils nomment Delfikari. S'ils jurent quelque chose sur ce petit livre, ils tiennent leur serment sans faute, mais ils sont tellement enfoncés dans leur fourberie qu'ils trompent non seulement les esclaves, mais leur Dieu luimême, en jurant sur de petits livres qui *efficiuntur* (1) de savon de Venise. Ce serment, disent-ils, la première pluie le fait fondre, et, à cause de cela, on ne peut avoir aucune confiance en leur parole.

Ils vendent les esclaves en Asie, qui est tout à fait une autre partie du monde. Ceux qu'ils conservent, ils leur font garder les troupeaux et les emploient à divers travaux. Ils frappent cruellement leurs esclaves à coups de lanières de cuir, et les laissent mourir de faim.

Eux-mêmes, adorant la fainéantise, se lèvent à peine pour les ablutions, et, le reste du jour, assis sur des crânes de chevaux, couverts de tapis, ils tiennent leurs mains inoccupées sur leur ventre, en se balançant tout au plus à droite et à gauche. Ils sont par contre très passionnés pour la musique, et il est habituel d'entendre pendant des jours entiers le son des pipeaux. Ils en mettent deux dans la bouche et jouent dessus avec les doigts, comme sur la flûte. Ils ont aussi des chalumeaux, des timbales recouvertes de peaux de cheval, des cymbales, petites rondelles de cuivre, qui font un grand vacarme, et de longues perches ornées de queues de cheval, et couvertes de sonnettes. Quand ils se mettent à jouer de tous ces instruments, il en sort un tel tintamarre, que les chiens hurlent ; mais eux di-

(1) Sont faits.

sent avec ravissement qu'il en vient à leurs oreilles une grande suavité, et que toutes les maladies sont éloignées d'eux par cette harmonie.

L'ivrognerie règne chez eux à un très haut degré, car, bien qu'il ne leur soit pas permis de boire du vin, ils s'enivrent avec du lait de jument fermenté, qui monte à la tête plus que le vin : Alors, ils deviennent méchants et cruels, au point qu'ils tuent les prisonniers, après leur avoir fait subir les pires tortures.

Parmi les nations chrétiennes, les Génois et les Vénitiens commercent avec eux. Leurs navires abordent en différentes villes que les anciens, *scilicet graeci* (1) ont construites. Ils apportent surtout des lampes en parchemin imprégné de suif de mouton, où ils placent des lumières allumées, et qu'ils suspendent sur leurs tombes et dans les églises qu'elles embaument de leur parfum. La vue de ces lanternes blanches, roses, vertes ou jaunes qui semblent suspendues dans l'air de la nuit, est merveilleuse, et pourrait réjouir tous les yeux, si elles étaient destinée à la gloire de Dieu.

Mais ils n'hésitent pas à commettre les pires obscénités. Leurs prêtres sont en même temps sorciers, et entrent en relations avec les mauvais esprits. Quand une expédition part pour le pillage, ils opèrent durant la nuit, et, pendant le jour, un grand brouillard s'élève pour que leur troupe puisse sans danger se livrer à ses méfaits.

La population de Perekop et de toute la Chersonèse est moins dense, croit-on, que celle de la République, et cela, parce que tout le monde s'emploie à la guerre, et non pas seulement l'état de la noblesse. Ils sont très endurcis à la faim, au froid et à la fatigue, car, dès leur enfance, ils sortent tout nus, et c'est pour cela que leur peau devient noire.

(1) C'est-à-dire les Grecs.

Dans la bataille, cependant, ils ne savent pas résister à des hommes armés, et c'est la raison pour laquelle ils font plutôt une guerilla, qu'une guerre basée sur la valeur. Aussi ne font-ils que surprendre, piller, et s'enfuir au plus vite. Ils perdent courage particulièrement à la vue des cuirassiers, disant que les sorts eux mêmes ne peuvent rien pour résister à leur impétuosité. Un escadron de hussards en tue dans la bataille quatre ou cinq fois autant qu'ils sont eux-mêmes de combattants. Ils considèrent l'esclavage chez les cosaques comme pire que la mort, mais trouvent plus facile de combattre contre eux. Aussi, je crois que la République, si elle le voulait, pourrait facilement conquérir toute la Crimée, si elle faisait alliance avec Venise, pour que celle-ci envoie ses flottes sur le Pont Euxin, afin que les Turcs ne puissent venir au secours des païens. Mais il en est chez nous qui prisent davantage les escarmouches dans le steppe que la sécurité de la République, et ne souhaitent pas que la chose arrive. Que Dieu éclaire leur aveuglement...

La vie et les mœurs des Tartares sont celles des animaux, et leur administration ou plutôt leur fainéantise les aurait fait mourir de faim si le pillage ne leur procurait de grandes richesses. Ces richesses sont les fruits du brigandage, et voici ce que j'ai vu chez eux : d'innombrables troupeaux de bétail, des chèvres ombrageuses, des chevaux rapides, des chameaux qui mangent n'importe quoi, et de grasses brebis. D'autres, dit-on ont également sous leurs tentes, ou dans des maisons en ruines, des brocarts, des ceintures, des harnachements, des calices, des tapis, des armes ornées de pierres précieuses, des épices et des parfums, et tout cela jeté en tas, sans ordre. Ils ne font aucun usage de ces trésors, craignant que le Kan ou les Turcs dont ils sont sujets ne leur fassent payer un tribut. Ils ne portent eux-

mêmes que des touloupes en peau de mouton, la laine à l'extérieur. Mais celui qui a quelque chose, le cache, et se prétend riche et les autres l'en estiment tout autant.

Je n'ai pas entendu parler de villes qu'ils auraient construites eux-mêmes, et celles qui existent datent de temps très reculés. La Chersonèse était en effet très habitée jadis, tant que les païens n'en avaient pas exterminé les colonies et les différents habitants. Il restait cependant quelques unes de ces villes, assez considérables, et très belles ; mais ils y mènent une existence barbare, comme dans des camps immondes.

Ils me conduisirent, avec beaucoup d'autres, dans un certain lieu appelé Kizli, sur le bord même de la mer, où un petit fleuve salé, s'écoule *ad mare profundum* (1). Là, les maisons sont construites avec les ruines de quelque ville que, dit-on, les Sauromati avaient détruite. Quelques édifices sont encore très beaux, quoiqu'entièrement en miettes : c'étaient autrefois des temples ; mais aujourd'hui, les Tartares y rentrent les brebis et les chevaux pour la nuit. Un d'entre eux cependant a été converti en minaret.

Ils exhument parfois du sol des figures de pierre, si artistement sculptées, qu'on les dirait vivantes. Les enfants tartares s'asseoient sur les têtes ou cassent les membres à coups de pierre. Ces petits enfants me jetaient aussi des gravats et des immondices en criant : Giaour ! Giaour ! Mais je le supportais patiemment ; d'abord parce que l'Aga Suleïman, comme qui dirait dans notre langue : un Salomon, *præfectus* (2) de cette ville, qui m'avait découvert évanoui, et fait prisonnier, se conduisit parfaitement bien avec moi au début. Il

(1) Vers la mer profonde.
(2) Préfet.

en agit ainsi, car ayant pris sur moi une belle armure et un sabre orné de pierreries, il me considérait comme un homme éminent dans notre pays, et espérait tirer de moi une énorme rançon. Mais moi, jugeant que pour un noble même dans l'esclavage, il ne convient pas de feindre devant l'ennemi, je niai la chose sans détour. Je lui déclarai donc que quoique d'une souche excellente je ne possédais cependant aucune fortune, et qu'il ne pourrait pas tirer de moi la moindre rançon. Mais lui, dans son astuce, ne voulut pas le croire, et me dit en russe : « Hé, vous autres Polonais ! Chacun de vous se dit un pauvre diable, incapable de payer rançon, et prétent que pour vos tourments, vous attendez de votre Dieu de grandes joies dans le ciel ! » Aussi ne me vendit-il pas en Asie comme beaucoup d'autres et, jouissant d'une liberté presque absolue, j'allais chaque jour au bord de la mer.

Là, m'asseyant *in rupibus* (1), je contemplais au loin la mer éclatante comme une turquoise, et je voguais en pensée sur les eaux. Souvent aussi, je pleurais à chaudes larmes, car je pensais bien que mon sort était réglé et scellé par le malheur et que je ne pouvais plus songer ni à servir ma chère patrie comme chevalier, ni à la gloire, ni à Mariette. Aussi, la tristesse s'emparait-elle de mon âme ; la douleur rongeait mon cœur et une nostalgie cruelle tendait toutes mes aspirations vers la République et vers tout ce que j'avais perdu avec elle.

J'aurais préféré n'être pas né, j'aurais préféré mourir dans la bataille, j'aurais préféré que Suleïman m'eût mis à la torture, car au moins, j'aurais obtenu la palme du martyre, et les yeux de mon âme auraient contemplé ce que les yeux de mon corps désiraient si ardemment.

(1) Sur les rochers.

Dans mes tourments, je ne voyais aucun terme à ma douleur.

Tous les vendredis, jour qui est le dimanche des Tartares, quand les autres prisonniers se reposaient de leurs travaux et de leurs tortures, nous nous asseyions près du fleuve, nous réconfortant mutuellement dans les larmes, et souvent, nous entonnions le psaume : *Super flumina Babylonis* (1). Le jour s'écoulait ainsi pour nous dans la méditation et les conversations sur la patrie, qui constituaient une grande consolation pour nos âmes.

Il se trouvait en outre que, parmi les prisonniers qui portaient à Kizli le joug de l'esclavage, j'étais le seul noble ; et, de ce fait, j'exerçais sur eux une certaine autorité, et ranimais leurs esprit pour éviter qu'il ne s'en trouve quelqu'un qui, dans sa misère, désirant se racheter, n'abandonne la vraie foi.

Dieu ne le permit pas. Comme je jouissais également parmi les Tartares, qui escomptaient ma rançon, de quelque autorité, je m'efforçais d'apporter un peu d'allègement aux autres prisonniers. Il m'arrivait parfois de donner aux plus affamés une part de ma nourriture ; parfois je les aidais dans leurs travaux, ou j'apportais de l'eau aux altérés. Je ne considérais pas cela comme une déchéance, puisque, si Notre-Seigneur, par sa haute naissance et par son sang a négligé les hommes simples, il leur a cependant promis une couronne céleste, et en a fait ainsi pour nous des frères puînés auxquels l'état de la chevalerie doit aide et protection. Eux, d'autre part embrassaient mes mains avec humilité, quoique je leur dise que dans l'esclavage nous étions tous égaux, et que l'heure pourrait venir où ils me verraient dans une misère encore plus grande et dans un plus grand avilissement que n'était à présent le leur.

(1) Au bord des fleuves de Babylone... Ps : CXXXVII.

Ils refusaient d'ajouter foi à mes paroles, disant : « Par Dieu ! Cela ne peut pas être ! Mais je voyais bien que cela arriverait quand Suleïman en aurait assez d'attendre vainement une rançon, et je me préparais pour le pire que mon corps pourrait éprouver, alors que mon âme, ayant perdu le bonheur, était plongée déjà dans les tourments et dans la douleur.

Un jour donc, Suleïman s'approcha de moi et dit : « Tu as tort de payer d'ingratitude mes bienfaits, alors que je te traite en hôte et que tu persistes dans ton obstination : crains donc que je ne te courbe sous mes genoux ». Il me révéla alors sa pensée et exigea que j'écrivisse dans la République pour demander mille florins rouges pour le prix de ma liberté. Je ne pouvais rien en faire, et cela, 1° parce que je n'avais que trois cents florins rouges, auxquels s'ajoutaient les modestes intérêts de cette somme ; et 2° parce que je craignais que Sa Grâce Tworzyanski *magnanimitate sua* (1), ne voulût payer pour moi de sa propre cassette, ce qui allait à l'encontre de mon honneur.

Cependant, lorsque le Seigneur versa l'effroi dans mes os devant la colère de Suleïman, je lui dis pour retarder l'heure de la torture que je devais obéir à sa volonté. Je lui donnai donc une lettre, mais pour un prêtre que j'avais connu à Kamieniec. Lui ayant décrit mon esclavage, je lui demandais de prier pour moi, aucune assistance ne pouvant me venir que du ciel.

Ravi dans son avidité, Suleïman expédia cette lettre par des Tartares qui allaient à la foire de Suczawa, où se rencontrent également les courtisans de nos Magnats, envoyés pour acheter des sucreries orientales. Lui-même me traita encore plus aimablement et m'invita dans sa tente qui était la plus belle de toute la

(1) Dans sa magnanimité.

ville. C'était en effet un païen puissant et très estimé dans son pays, autant pour sa bravoure que pour son bonheur. Celui-ci ne lui avait manqué que sur un seul point, c'est qu'ayant un grand nombre de femmes, il n'avait engendré aucun fils, mais seulement cinq filles. Il aimait surtout l'aînée, Illa, à cause de sa beauté.

J'eus l'occasion de la voir fréquemment, car les Tartares ne tiennent pas leurs femmes enfermées comme les Turcs et ne les obligent pas non plus à cacher leur visage. Elle venait donc à table, et au début, elle me contempla avec effroi et curiosité, comme si j'eusse été une sorte de monstre. Puis, quand sa sauvagerie naturelle fut maîtrisée, souvent, sans dire un mot, elle penchait vers mes lèvres l'outre de lait aigre, ou, préparant une boulette de riz et de graisse de mouton, elle me la mettait dans la bouche comme marque de sa bienveillance. Et non seulement Suleïman ne s'y opposait pas, mais il faisait la même chose lui-même, car me voyant chaque jour, il s'était mis à m'aimer beaucoup, et souvent il m'engageait à chasser mes chagrins. Grâce à moi, la situation des autres prisonniers s'améliora également, car Illa leur fournissait en abondance tous les vivres.

Aussi tous l'aimaient-ils, et quand elle approchait des citernes, ils baisaient ses vêtements et l'appelaient leur bienfaitrice. Cette païenne avait en effet non seulement un visage charmant, mais encore un cœur miséricordieux, de sorte que plusieurs fois je me pris à songer avec regret qu'elle dût être damnée sans retour à cause des erreurs de sa foi. Et elle se montrait de plus en plus cordiale à mon égard. Il arrivait même que, pelotonnée dans un coin de la tente, la tête enveloppée d'un *tyftyk* (1), elle me contemplâ pendant des heures en silence, avec des yeux luisants comme ceux d'un chat.

(1) Sorte de voile.

Je lui demandai donc un jour ce qu'elle avait à me regarder ainsi; plaçant alors sa main sur son front, sur ses lèvres et sur sa poitrine, elle s'inclina à mes pieds et dit : « Seigneur ! je voudrais être ton esclave ». Et soudain, elle s'enfuit, et pendant ce temps, des désirs coupables montaient en moi dont je dus chercher à me défendre par une prière ardente.

Mais ce jour même, Suleïman vint à moi et me dit : « Tu m'as trompé avec ta lettre, et je devrais pour cela, te livrer au bourreau. Mais puisqu'Allah ne m'a pas accordé sa bénédiction en me donnant des fils, j'ai pitié de ta jeunesse et de ta beauté. Je te dis donc ceci : si tu abandonnes les erreurs de ta foi et si tu embrasses celle de notre Prophète, je te donnerai Illa qui t'aime, je te traiterai comme mon fils, et tout ce que j'ai sera à toi ».

Je fus frappé d'un tel étonnement que j'en perdis le souffle ; mais revenant à moi, je lui répondis que Satan avait tenté Jésus-Christ en lui montrant du haut d'une montagne divers royaumes.

Irrité par ces paroles, il rugit comme une bête féroce. Il m'enjoignit d'enlever incontinent les vêtements que je portais et sortit. Quand je me fus exécuté, un esclave kalmouk m'apporta une chemise de toile grossière et m'ordonna d'un ton menaçant de porter de l'eau aux troupeaux. Je me souviens que c'était un lundi que je dus me mettre à leur service. Je montai, avec des outres de peau, vers l'amont du fleuve qui, près de la mer était salé, et j'y puisai de l'eau que je traînai vers les citernes de pierre. Les femmes tartares, qui allaient aussi au fleuve laver leur linge, lancèrent leurs chiens après moi.

Le soir, je ne rentrai pas comme auparavant dans la tente, mais je m'arrangeai pour dormir au milieu des chameaux, et, comme j'étais fatigué, Dieu m'envoya aussitôt le sommeil.

Soudain, m'étant éveillé, j'aperçus une svelte silhouette qui s'approchait de moi dans la lumière de la lune. Je me signai, pensant que je voyais une âme, mais ce n'était qu'Illa qui portait un vase avec de l'eau et de l'huile. Elle me lava les pieds, et les oignit, puis elle s'accroupit auprès de moi et me regarda en silence, tandis que de grosses larmes d'argent coulaient de ses yeux. Je dis alors : « Illa pourquoi est-tu venue ? » Elle se mit à chuchoter tout bas, en tournant vers la lune ses yeux humides : « Seigneur, pourquoi m'as-tu dédaignée ? ». Et ses larmes l'empêchaient de parler davantage. Alors, mon cœur fut ému pour elle, et je voulus la presser sur mon sein. Mais aussitôt, la blanche Mariette se dressa devant moi, et ma pensée coupable s'envola au loin. Je dis donc qu'il m'était impossible de l'épouser à cause de sa religion, qui, à mes yeux, était pour les âmes humaines, ce que la rouille impure est pour le fer ; mais que j'étais à même de lui donner plus que tout ce qu'elle pouvait espérer des hommes, c'est-à-dire le Saint Baptême qui la laverait du péché originel et assurerait son salut. Mais elle, ne pouvant sortir de son aveuglement, se prit la tête dans ses mains avec désespoir, et s'en alla comme elle était venue.

Le lendemain, je retournai à mon travail, et celui-ci devenait plus pénible encore, car on me donnait à peine à manger. Je rencontrai également Suleïman. Il me dit : « Je te plierai ». Je lui répondis : « Tu plieras mon corps seulement, car, sache que mon âme, étant celle d'un gentilhomme, est inflexible ». A ces mots, grinçant des dents, il s'éloigna. Dieu me punissait ainsi pour ma lettre mensongère, car, si je ne l'avais pas écrite, je n'aurais pas irrité si cruellement contre moi Suleïman, en repoussant sa fille.

Le vendredi, comme à l'ordinaire, les captifs vinrent méditer, chanter des chants tristes, et laver leurs

plaies. Me voyant dans mon avilissement, ils tombèrent à mes pieds avec des larmes d'attendrissement en s'écriant : « Messire ! votre dignité est outragée ! ». Mais je ne partageais pas leur opinion, car le Christ, bien qu'il fût de race royale, a souffert des humiliations plus grandes encore, voulant par là montrer à la noblesse que la dignité d'un sang noble n'est pas souillée par la douleur, mais seulement par la peur des souffrances.

Les prisonniers, apprenant les conditions que m'avait posées Suleïman, s'écrièrent : « Fais semblant, Seigneur, d'accepter leur prophète, et si cela n'est que feinte, tu ne perdras pas ton âme, et, devenant ainsi le fils du puissant Suleïman, tu te procureras un soulagement à toi-même et nous en apporterons à nous aussi, puisque nous serons tes esclaves ». Je leur dis alors que pour me conseiller pareille chose, ils devaient être proches des chiens, et qu'en aboyant ainsi contre Dieu, ils souillaient leurs bouches et ne comprenaient pas qu'il est honteux de plier le genou, même par feinte devant les faux prophètes. Ils repartirent : « Nous y perdrons tous nos têtes », et ils persistèrent dans leur désespoir, car Dieu a refusé aux hommes sans naissance le sentiment de l'honneur, et ne leur a permis de faire cas que des biens temporels...

Le praefectus Suleïman, apprenant cela, entra dans une violente colère, et résolut de me fléchir par la faim. Il ne voulait en effet ni me tuer, ni me vendre, car outre qu'il avait encore lui-même une ancienne affection pour moi, il ne pouvait pas non plus le faire à cause d'Illa. Celle-ci, comme je le sus plus tard, quand il menaça ma vie, s'attacha à ses vêtements avec de grandes supplications, en maintenant son père dans l'espoir que mon esprit évoluerait bientôt selon ses désirs.

Le temps des grands tourments approchait pour moi

et l'heure prévue de la torture sonna. Mais quand je songeais à mes pères, à la gloire, et à l'honneur sans tache de mon nom, qui me restaient, une grande force naissait dans mon cœur. Je n'avais qu'une pensée, dans mon esclavage, ne pas porter atteinte en quelque façon que se fût, à l'honneur de la noblesse dont je portais en moi *dignitatem* (1), et qui est le fondement de la République.

Voulant que je me déshonore, Suleïman me dit : « Tu peux manger avec les chiens, et prendre ce qu'on leur jette ». Mais je refusai de m'abaisser jusque là, et je me nourrissais seulement de sauterelles que je trouvais sur la plage.

Au début, il arrivait souvent aussi qu'une main inconnue m'envoyait de la nourriture, et je présumais que c'était celle d'Illa. Mais, plus tard, on la surveilla de sorte qu'elle fut empêchée de le faire. Quand aux autres sorcières tartares, non seulement elles n'avaient pour moi aucune compassion, mais même elles me frappèrent un jour avec leurs battoirs au point que tout mon corps n'était plus que contusions. Si donc les sauterelles m'avaient manqué, je serais mort de faim. Parfois aussi des esclaves m'apportaient des figues ramassées dans les jardins tartares. Mais quand je vis que cette intervention leur valait la bastonnade, je leur ordonnai de cesser. Ils me regardaient avec des larmes, en répétant : « Notre seigneur, en être arrivé là ! ».

L'esclavage devenait plus cruel, non seulement pour moi, mais aussi pour tous, car les Tartares étaient enflammés d'une grande fureur contre nous.

Un malheureux cosaque du nom de Fedko fut un jour mis au pal, et y mourut en répétant : Christ ! Christ ! Au cours de la nuit, nous l'arrachâmes du pal,

(1) La dignité.

et nous enterrâmes son corps dans le sable de la mer, priant Dieu de nous accorder une mort aussi belle, car, pour celle qu'il avait subie, Fedko était certainement anobli dans le ciel par le Père Eternel, et couvert de pourpre et élevé au plus haut degré de la gloire.

Je pensais, moi aussi, quitter bientôt mon enveloppe terrestre, car je passais des mois à me nourrir de sauterelles qui devenaient de plus en plus rares sur la plage. Je maigrissais et noircissais à l'extrême, et déjà mes pieds ne me portaient plus. Les outres que j'allais remplir au fleuve, je les traînais en gémissant, jusqu'à ce qu'enfin, assis sur un grabat, près de l'enclos des chameaux, je devins incapable de me mouvoir. Ces animaux, doués d'un cœur meilleur que celui des païens, tendaient vers moi leurs cous, en les courbant à travers la clôture, et par leurs ronflements manifestaient leur pitié pour moi.

Néanmoins, une nuit, je vis de nouveau Illa dans un demi sommeil : elle m'apportait de l'eau et de la nourriture. Dans mon grand épuisement, je dormais même le jour, et Dieu, dans sa miséricorde, m'envoyait des rêves de ma chère patrie. Mariette venait aussi à moi, toute en blanc, avec aux épaules des ailes d'ange, dont elle protégeait ma tête contre les ardeurs du soleil. Elle venait toujours vers midi pendant la chaleur étouffante, et le soir, quand j'étais le plus épuisé, j'entendais des chants variés qui m'arrivaient du ciel. Je demeurais sans doute quelque temps sans connaissance, car je ne voyais plus le monde terrestre, mais ensuite je revenais à la santé, car je reconnaissais mon grabat, l'enclos des chameaux, et les têtes de ces animaux tendues vers le ciel. Un jour, Suleïman me dit en passant près de moi : « Reconnais la puissance des serviteurs du Prophète ! ». A quoi je répondis : « Reconnais la patience d'un serviteur du Christ ! ».

Entre temps survint une autre fête : Tchatchouk Baïron. A la nuit tombante, les Tartares allumèrent ces petites lanternes vénitiennes dont j'ai parlé, et ils en ornèrent toute la ville. Puis, chacun tenant une torche à la main, ils sortirent, et se promenèrent en foule sur les chemins. Et c'était la pleine lune. Les yeux tournés vers cet astre, ils imploraient à haute voix leur Dieu, ainsi que son prophète, car c'est l'habitude chez eux de marcher et de prier toute la nuit. Ce jour-là, ils font aussi de grandes aumônes ; les esclaves étaient donc assis en rangs près des chemins et celui qui demandait de la nourriture ou un vêtement l'obtenait. D'autres recevaient une diminution de leurs années de servitude, et un certain essaoul, qui avait retiré de l'eau l'enfant d'un Tartare, obtint la liberté, car ce jour là, il sied de ne rien refuser. Aussi une grande joie régnait-elle parmi les esclaves, car aucun ne souffrait de la faim, aucun ne recevait de coups, et nul n'était condamné à mort.

Suleïman passa près du grabat sur lequel je gisais, et près de lui marchait Illa, mais elle passa très fièrement, sans m'honorer d'un regard. Cependant, elle prit dans un panier une galette d'orge, et me la jeta en regardant d'un autre côté. Un esclave kalmouk assis auprès de moi s'en saisit. Suleïman, cependant, crut que je mendiais comme les autres et ne s'y opposa pas. Mais, quoique je n'eusse rien pris depuis longtemps, il ne me paraissait pas digne d'un gentilhomme de tendre la main comme la populace, et je préférais apaiser avec de l'air la faim qui me tenaillait les entrailles. Suleïman dit alors aux autres : « En vérité cet entêté possède une âme de fer, et l'on peut reconnaître qu'il faudrait le prier d'avoir pitié de lui-même, car il met son orgueil au-dessus de tout ! » Et il ne savait pas, ce païen, que mon âme se prosternait dans

la poussière et dans la plus grande faiblesse devant le Seigneur, car la torture était plus forte que moi.

Pendant la nuit, cependant, quelqu'un plaça de nouveau près de moi de la nourriture, et l'ayant dévorée avidement, je me sentis plus fort. Je m'arrachai péniblement à mon grabat, et, quoique tremblant des mains et des pieds, je me remis à porter de l'eau aux citernes. Les jours suivants Dieu envoya également une grande abondance de sauterelles et en outre, la faim m'accoutuma à manger les produits de la mer, dont l'apparence est repoussante, mais qui cependant ne sont pas mauvais à manger.

Je vivais alors au jour le jour, comme un oiseau, et quand je me rendais au bord de la mer, chaque vague apportait à mes pieds ces misérables coquillages en les faisant sonner comme des noisettes.

Les nuits commençaient à être très fraîches. On autorisait les autres esclaves à s'abriter dans les tentes tandis que je devais dormir sur mon grabat ; mais les chameaux, pleins de pitié, penchaient leurs corps vers moi et me réchauffaient de leur haleine. Je pensais que je ne supporterais pas l'hiver, et c'était là mon seul espoir, car je n'en avais pas d'autre devant moi. Hélas, mère chérie, ma chère patrie, comme je soupirais après toi, et après toi aussi, jeune fille que, sans te voir, je ne cessais pas de chérir, et que je désirais plus que l'eau dans la chaleur étouffante, plus que le pain dans ma faim, plus que la mort, au milieu de mes tortures...

La Providence, cependant, veille de bien des manières sur ceux qu'elle éprouve. En effet, en dehors de la misère et du mépris dans lequel je vivais, Suleïman aurait pu me vendre à Tsarogrod ou à Galata où se trouvent de grands marchés d'esclaves, et maintenant, à cause de cette misère, personne n'aurait voulu me prendre, même pour rien, car je ressemblais bien plus

à un agonisant, ou à Lazare qu'à un chevalier. Une chemise élimée et poisseuse couvrait mes membres nus, et ma maigreur faisait de moi un squelette vivant. En outre un poil abondant avait poussé sur mon menton et sur ma tête. Toute la peau de mon corps était crevassée et se couvrait de croûtes et de dartres provenant du contact des chameaux. Tout le monde me prenait pour un lépreux, et parmi les esclaves eux-mêmes, je commençais à soulever le dégoût.

Mais déjà j'offrais pour mes péchés mon corps, misérable enveloppe qui, comme tout vêtement, s'use et tombe en lambeaux, car il n'y a que deux choses qui doivent durer : l'âme immortelle et l'honneur qui, basé sur la naissance, est pour elle une propriété aussi fondamentale que la lumière pour les étoiles du ciel.

IV

... Le printemps arriva, et le soleil plus chaud éclaira de nouveau ma misère. J'y étais désormais tellement accoutumé que j'oubliais vraiment qu'il y eût au monde des gens heureux.

Les cigognes, les bergeronnettes, les hirondelles et les alouettes volaient en bandes vers le nord, et je leur disais : « Pauvres oisillons, oh ! dites à la République et à tous les Etats que je suis demeuré noble et patriote et foulé aux pieds et que, si durement écrasé que je suis sur la terre, par les païens, je me plains uniquement devant le Seigneur, tandis que je garde un front orgueilleux devant l'ennemi, et que mon âme n'a pas cédé à l'oppression ».

La fin de mes malheurs était encore lointaine, mais ce printemps apportait des changements et des présages nouveaux. Il était plein de rumeurs annonçant d'étranges événements. Dans le ciel, au-dessus de la Crimée, apparaissait, verge de la colère divine, une comète, qui clignotant de son œil bleu, secouait sa queue pour la ruine de la Crimée et du paganisme.

Les Tartares épouvantés allaient la nuit, avec bruit, fracas et cris, lancer vers le ciel avec leurs arcs des nuages de traits enflammés pour effrayer cet oiseau de mauvais augure. Leurs prêtres publiaient un jeûne. Les nécromanciens prédisaient des catastrophes. L'effroi faisait trembler le cœur des hommes, et cet effroi

n'était pas vain, car le bruit nous parvint que la peste avait éclaté sur la Palus Meotis. On devait faire au printemps une expédition contre la République, et elle n'eut pas lieu.

Les hommes entassés dans les rues, n'osaient pas converser à haute voix, et tournaient sans cesse les yeux vers l'orient d'ou devait surgir ce qu'ils appelaient le « monstre noir ». De jour en jour, de nouveaux bruits circulaient parmi les hommes, jusqu'à ce qu'enfin se répandit à travers Kizli la nouvelle que déjà la peste avait fait son apparition dans la capitale du Kanat.

Le Kan lui-même avait fui la capitale. Les uns disaient qu'il allait se réfugier avec ses femmes dans les montagnes qui se trouvent au midi, les autres, qu'il venait à Kizli où l'air était plus pur...

. . . .

... Sur le conseil des devins, le Kan arriva à Kizli, amenant avec lui d'immenses troupeaux pour avoir de quoi manger avec sa cour. Le préfet Suleïman le reçut avec une grande vénération, et les hommes se prosternèrent devant lui, car ces esclaves le considèrent presque comme un Dieu, parent des corps célestes.

Il n'avait avec lui que peu de troupes, la cour, un millier de pachas et quelques hodjas (1) et agas (2) en manteaux jaunes, car on craignait que la peste n'éclatât plus aisément dans une grande agglomération de peuple.

Elle circulait à travers la Crimée, principalement dans la partie qu'ils nomment Ienikale. Là, ayant fondu sur quelques places, elle préleva un impôt, en délaissant entièrement certains centres, mais, là où

(1) Chefs administratifs

(2) Chefs militaires.

elle s'implantait, les oiseaux eux-mêmes tombaient. Elle passa au plus près à deux jours de Kizli.

Le Kan rendit grâces à Dieu, de son salut, combla de présents les devins, et donna la liberté à un grand nombre d'esclaves. Mais tandis que les autres recueillaient *fructa* (1) de sa bienveillance, une dernière épreuve s'apesantit sur moi. . . . .

Un jour, passant auprès du grabat sur lequel je gisais, le Kan s'approcha tout près de moi, et après m'avoir examiné, demanda à Suleïman quel était cet homme si misérable. J'ignore ce que celui-ci répondit, je vis seulement qu'ils conversaient longuement entre eux, et il était visible qu'il se plaignait de mon ingratitude et de mon opiniâtreté car, à la fin, il dit à haute voix : « Eprouve-le, Seigneur ! » Intrigué, le Kan lui-même poussa son cheval vers moi. Tout à coup deux chaouch (2) se précipitèrent devant lui en criant : « Prosterne-toi, chien d'infidèle ! » Mais je n'en fis rien, quoiqu'ils commençassent à me frapper la tête avec de longs roseaux. Le chef s'approcha donc et me demanda : « Pourquoi ne veux-tu pas te prosterner devant moi ? » Je lui répondis : « Seigneur, s'il ne sied pas à un noble de le faire devant son propre roi, comment veux-tu que je le fasse devant un étranger et un païen ? » Le Kan, détournant alors son visage de moi dit : ». Tu as raison Suleïman ». Puis il me dit : « Si je te donnais le choix, ou de me rendre hommage en te prosternant devant moi, et d'obtenir ainsi la liberté, ou de périr d'une mort cruelle, que choisirais-tu ? » Je répondis à cela qu'un esclave ne saurait choisir, qu'il pouvait donc faire de moi ce qu'il voudrait, mais qu'il devait considérer cependant qu'un homme de la

(1) Les fruits.
(2) Huissier, appariteur.

plus basse classe est capable de donner une mort cruelle, tandis que la majesté d'un monarque, ayant son *initium* (1) dans la volonté de Dieu, il ressemble davantage au Créateur, et fait le mieux éclater sa puissance quand il donne, non pas la mort, mais la vie.

Ayant médité mes paroles, il me dit ensuite : « Si, étant esclave, tu refuses de me faire hommage et de m'écouter, tu désobéis à Dieu qui a commandé aux esclaves l'obéissance ». Je répondis : « Mon corps seul est en esclavage ». Entendant cela, les Tartares eux-mêmes pâlirent ; mais lui était patient, et ce n'était pas à tort qu'on l'avait surnommé « le Prudent ».

Ayant donc réfléchi, il s'éloigna, mais en s'en allant il dit à ses agas et à ses chaouchs : « Quand vous tomberez dans l'esclavage chez les infidèles, imitez cet homme ».

J'eus donc la paix pendant deux jours et l'on m'apporta à manger. Et les autres même s'approchaient de moi en disant : « Notre Seigneur pense à toi ; mais quand il t'élèvera dans sa faveur, ne nous oublie pas non plus ».

L'esclavage avait tellement avili les cœurs de ces hommes, qu'en prévision de ma fortune, alors que je gisais encore sur un grabat, ils cherchaient à me gagner. Et moi, je me réjouissais dans mon âme, car je pensais que j'allais peut-être recouvrer la liberté, et avec elle, mon bonheur.

Deux jours après, le Kan passa de nouveau à cheval près de moi, et dit : « J'ai réfléchi à tes paroles ; dans ma sagesse, et sur les balances de la justice je les ai pesées. Par ton courage, tu as trouvé grâce devant moi : dis donc ce que tu souhaites que je fasse pour toi ». Je répondis que pour moi qui étais né libre, la liberté serait le plus cher fruit de sa grâce.

(1) Principe.

Il demanda : « Et si je te la refuse ? ». Alors, donne-moi la mort, repartis-je. Il réfléchit encore, comme s'il voulait que tous admirassent et célèbrassent sa sagesse car il n'entreprenait rien sans réfléxion. Et pendant ce temps mon cœur battait en moi comme un marteau. Ayant réfléchi, il dit : « Giaour ! Ne tends pas l'arc trop fort de crainte qu'il ne se rompe et ne te blesse la main. Voici donc mon dernier mot : Je te donne un manteau jaune, je t'emmène à ma cour, je te comble de richesses, et te fais mon écuyer, sans exiger que tu changes ta foi, si tu dis que tu me serviras de bonne grâce ». Alors mon cœur tressaillit d'une grande joie ; mais, tout à coup, je songeai que c'était peut-être une tentation satanique, et puis encore : que répondrai-je à mes pères quand ils me demanderont : pourquoi es-tu au monde ? Dirai-je à ces chevaliers tombés dans la bataille : j'étais écuyer tartare de mon plein gré ? Et devant cette question de mes ancêtres, une frayeur atroce me saisit, plus grande que devant la torture et la mort. Tendant donc les mains vers le Kan, je m'écriai : « Seigneur ! n'exige pas de moi la décision, car celle-ci vient de l'âme et l'âme se souvient non seulement de la foi, mais aussi de l'état dans lequel elle est venue au monde, et cet état reçu des ancêtres, je dois le leur rendre sans tache ». « Esclave, tu as brisé l'arc », dit le Kan, et je voyais déjà que mon heure arrivait, car la colère commençait à paraître sur sa face ; mais il se ressaisit et il s'adressa à Suleïman : « Sage Suleïman ! J'ai été en vérité trop loin dans ma bienveillance pour ce chien, et maintenant je t'ordonne de le briser enfin ; mais avant de lui ôter la vie, fais-lui subir une torture telle qu'il se traîne humblement à tes pieds ».

Puis il s'éloigna et, sur l'ordre de Suleïman, des Kalmouks m'emportèrent et m'attachèrent au pal. Tout ce qu'il y avait de monde et d'esclaves accourut

pour voir les tortures qui me seraient infligées. Et moi, tendant de toutes mes forces mon âme vers Dieu, je le suppliais surtout de me donner le courage, et de ne pas permettre que je m'avilisse. Et tout à coup, je sentis que ma prière était entendue car un esprit de force souffla sur moi. Et je songeais que j'étais le représentant de cette force de la Croix qui ne plie pas ; que j'étais là l'envoyé de la République, délégué par les états à la torture ; que j'étais là un soldat *moriturus* (1) sur l'ordre du Christ et appelé à témoigner par le fondement de ma vie que l'âme est comme un feu céleste qui ne s'éteint pas. Ayant ainsi médité, quoique misérable, couvert de poussière, épuisé par la faim, sans force, et si malheureux, je ressentis en moi une majesté, qui me faisait considérer le monde de très haut.

Les Kalmouks se mirent à me fouetter cruellement, et bientôt mon sang coula. Ils me demandèrent alors : « Te prosterneras-tu ? ». Je répondis : « Je suis un noble polonais ». Ils me fouettèrent alors à nouveau, et d'autres allumèrent un petit feu sous mes pieds pour me brûler afin que je demande pitié plus tôt. Je commençai à céder quelque peu, mais du corps seulement, et non pas de l'âme, car une grande faiblesse croissait dans mes os, et la lumière du jour pâlissait à mes yeux. Cependant voyant que la mort approchait, je concentrai tout ce qui me restait de forces, et levant la tête, je m'écriai dans la direction de la République : « Me vois-tu et m'entends-tu ? ».

Alors soudain, à travers tout le steppe et Perekop, une voix sembla m'apporter ce mot : « Je te vois ». Quelque chose se mit à s'obscurcir dans le lointain, le ciel et l'air se fondirent, il en émana une femme au visage agréable, qui se tint près de moi. Le feu

(1) Qui doit mourir.

cessa de me brûler, les fouets ne sifflèrent plus au-dessus de moi, et je sentis que je m'envolais porté sur les bras de cette femme. Elle volait vers le ciel, et autour d'elle, des troupes d'anges chantaient : « Il n'a pas de robe de gala, ni de sabre courbe, mais il est couvert de blessures ! Chevalier, chevalier, courageux dans la bataille, patient dans la torture, doux paladin du Christ, enfant fidèle de la terre sanglante, salut dans la paix, salut dans le bonheur, dans la joie, dans la joie ! » ...Et nous volâmes ainsi vers les cieux, et ce que je vis là, mes lèvres pécheresses ne peuvent le dire à des oreilles terrestres...

. . . .

V

. . . .

... La voiture grinçait sous moi et l'air soufflait sur moi vivifiant mais frais. J'ouvris les yeux, je ne vis plus Kizli, mais seulement le steppe, le steppe comme une mer. Je fermai donc à demi les paupières, pensant que le sommeil m'envoyait une sorte de mirage. Je regardai de nouveau : je vis près de moi le visage du vieux Chimek, maréchal de Tworzyanski, et derrière lui quelques valets. Chimek dit alors : « Gloire à Dieu, voici que Votre Seigneurie reprend connaissance ». Je demandai : « Où vais-je ? — Dans la République. — Suis-je libre ? — Libre. — Qui m'a racheté ? — La demoiselle ».

Quand il dit : « la demoiselle », quelque chose comme une immense douleur traversa ma poitrine, je tendis les bras et m'évanouis.

La voiture grinçait sous moi. Lorsque je repris mes sens le lendemain, Chimek me dit tout. Sa Grâce Tworzyanski avait quitté ce monde misérable pour un meilleur, et Mariette, restée son héritière, habitait chez son oncle le prélat. La nouvelle de mon infortune et de mes tourments parvint jusqu'à elle. Elle se jeta aux pieds de son oncle, lui avoua sa tendresse pour moi, et avec son assentiment, me racheta à Suleïman...

Chimek n'avait pas rencontré le Kan à Kizli, car lorsque l'épidémie y était arrivée, il s'était transporté dans une ville appelée Eupatoria et Suleïman me

tenant pour mort avait vendu mes reste pour trois cents florins rouges.

Chimek pensait aussi que c'était plutôt un mort qu'il ramènerait, car pendant deux semaines, je ne connus pas la lumière du jour, mais cependant Dieu m'avait rappelé à la vie.

Ayant entendu et médité tout cela, et appris que c'était par l'intercession de ma demoiselle que j'avais été racheté de l'esclavage chez les païens, je pleurai à chaudes larmes et je fis le vœu dans mon cœur d'aimer cette jeune fille miséricordieuse et de la garder jusqu'au dernier jour de ma vie. Et maintenant il me semblait que mon séjour en Crimée et mon exclavage chez Suleïman et mes souffrances dans les tortures n'étaient qu'un songe.

La Providence règle les affaires de ce monde de telle sorte que tout passe *in tempore* (1) et demeure seulement *in memoria* (2), mais avec un tel changement que ce sont les heures les plus cruelles qui sont les plus chères au souvenir. Et de cette façon, non seulement *acti labores* (3), mais enoore *dolores* (4) semblent *jucundi* (5). Et si parfois Dieu éprouve durement le chevalier, il lui donne alors la force, et s'il lui enlève la vie, il lui donne aussi sa récompense. Il m'avait ainsi envoyé en ma Mariette un ange sauveur, et n'avait pas permis que je m'avilisse dans les épreuves...

Lorsque je m'éveillais la nuit, ou quand le matin paraissait, une seule pensée naissait de mon sommeil, c'est que je rentrais dans ma patrie et que j'allais voir Mariette. A cette idée, j'aurais voulu monter à

(1) Dans le temps.
(2) Dans la mémoire.
(3) Les travaux entrepris.
(4) Les douleurs.
(5) Agréables.

cheval, mais Chimek ne le permettait pas, tant que je n'aurais aucune force en moi. J'étais couché sur le dos, comme un sac, dans une voiture, et nous avançâmes ainsi vers Mohylna. Là, quand mes anciens compagnons me virent, ils s'élancèrent vers moi comme les abeilles sortant de la ruche, en s'écriant : « Nous savons ce que tu as fait, nous le savons ! nous le savons ! Salut, cher compagnon ! » Et contemplant mes pieds sur lesquels s'était formé un charbon compact, ils fondaient en larmes et se répétaient l'un à l'autre : « Saluons-le bien bas, car de nous tous, c'est lui le plus vrai chevalier ! » Puis ils se mirent à me donner tout ce qu'ils avaient, ou le butin qu'ils avaient fait : des destriers harnachés, des tentes de soie, des sabres incrustés de pierres précieuses, des sequins italiens et turcs, des tyftyk, des pistolets, de riches poignards, des vases d'argent ou entièrement en or, des peaux de zibelines. D'autres me donnaient des poignées de turquoises ou de rubis, et d'autres des agrafes de diamants, au point qu'ils me couvrirent de trésors pour plusieurs milliers de florins rouges et qu'il fallut les charger sur cinq voitures.

Ils le faisaient de bon cœur, mais aussi d'autant plus facilement aussi qu'ils partaient pour la guerre contre les cosaques, car Loboda et Nalewajko fomentaient en Ukraine un soulèvement au cours duquel ils furent écrasés par Zolkiewski. Puis nous continuâmes notre route. Nous rencontrions fréquemment des détachements de troupes, et certains soldats s'approchèrent pour demander : « Qui transportez-vous ? » Et Chimek leur répondait : « Un noble martyrisé en esclavage ». Après quelques mots, non seulement on nous laissait tranquilles mais encore on nous donnait ce qu'on pouvait.

Zolkiewski lui-même nous rencontra aussi, alors que simulant une marche sur Perejaslaw, il cherchait à passer le Dniepr. Ce glorieux guerrier ayant entendu

raconter ce qui m'était arrivé en esclavage, dit : « On donne des starosties à de moins méritants, et j'en écrirai à sa Majesté le roi ». Et il me donna une bague de grand prix que je porte au doigt depuis lors. Mon cœur s'épanouit aussi à la vue de son armée, car bien que peu nombreuse et fatiguée par une poursuite continuelle, elle était si habile et si ardente, qu'en aucun combat l'ennemi ne pouvait lui disputer le terrain.

Considérant ces hommes brunis par le vent, qui dormaient sur l'herbe du steppe, ne mangeaient pas de deux ou trois jours, ne quittaient pas leur cuirasse, même la nuit, couvraient leurs blessures de poussière et pourtant avaient une vaillance de héros, je me sentais humble et pensais : il ne serait pas juste que j'eusse de l'orgueil et que je me crusse beaucoup de mérites, car ceux-ci ne font aucun cas de leurs peines, et en outre, ils chantent gaîment, sans paraître se douter qu'ils sont des héros.

Oh ! comme je regrettais de ne pouvoir monter à cheval, porter l'armure et la lance, et marcher avec eux ! Mais il me fallait laisser tomber les charbons de ma peau. Il y avait alors en Ukraine de grandes joies pour toutes les âmes chevaleresques. Toute les nuits, on pouvait voir des incendies et entendre les trompettes guerrières.

Zolkiewski, accompagné de messire Potocki, voïvode de Kamieniec tournoyait comme un aigle à travers les steppes, le prince Rozynski écrasait l'ennemi près de Pawolocza, Jazlowiecki battait l'estrade. Nalewajko et Sasko, avec leur troupe, se glissaient par les ravins comme des loups. Un jour, une bande énivrée de vin de Moldavie fondit sur moi. Lorsque Chimek leur dit comme toujours qu'il transportait un noble martyrisé, ils se mirent à allumer une grande multitude de torches, pour me reconnaître dans la nuit, et me conduisirent à

Kremski. Quand ils eurent allumé les torches, un essaoul de cosaques me reconnut, car il avait été en Crimée avec moi, et avait été libéré au Tchatchouk-Baïron. Il se mit alors à crier : « Seigneur ! Seigneur ! » puis : « Ils portent un saint Polonais ! » et se jeta à mes pieds. Lorsqu'il raconta à Kremski comment je l'avais secouru dans l'esclavage, tous les autres me saluèrent avec leurs bonnets. Je leur reprochai alors de ne pas continuer à servir la République, et, non seulement Kremski ne me coupa pas la gorge, et ne me dépouilla pas, mais encore, m'ayant fait un présent, il me donna une garde. Ainsi dans l'homme de guerre, l'ennemi lui-même sait honorer les blessures et le courage ; aussi Dieu a-t-il certainement récompensé Kremski en lui accordant le salut, car il n'était pas tellement ennemi de la République que certains voulaient bien le dire...

Dans toute l'Ukraine, que dis-je, dans toute la République, régnait une effervescence de ruche, et Dieu envoyait sur notre terre de grandes calamités, d'autant plus qu'avec la guerre, la peste d'enfer se déchaîna aussi. Comme *animus* (1) était occupé d'autres affaires, on y prêta peu d'attention ; mais moi de ma voiture, je la vis de mes propres yeux.

Cette peste ne se propageait pas en ligne, mais, comme en Crimée, par places, et surprenant les hommes, ravageait des bourgades isolées, des villages et des colonies. Il y avait çà et là des commissaires spéciaux, pour lutter contre la peste. Ils allumaient dans les colonies des tas de paille, répandant une fumée et une puanteur effroyables, que la peste ne pouvait supporter. Pendant la nuit, des goudronniers surveillaient le feu pour qu'il ne s'éteigne pas. Le peuple, pour éloigner ce fléau, faisait des processions dans les-

(1) L'esprit.

quelles on portait des bannières avec des têtes de mort.

Dieu envoya en outre aux hommes une sorte d'aveuglement, car, parmi les puissants, l'accord ne régnait pas, et, au lieu de monter à cheval, comme il était possible de le faire simplement et honnêtement, les diètes envenimaient les affaires.

L'ennemi se rassemblait aux frontières, et les forces étaient étrangement dispersées. Ce fut toujours là notre malheur, car si toute la noblesse et tous les puissants s'étaient levés d'accord pour la bataille, alors *orbis terrarum* (1) aurait dû trembler devant nous. Je dis cela parce qu'il n'y a pas de soldat qui puisse résister à nos lanciers, et, comme je l'ai vu par la suite, les janissaires turcs et l'infanterie écossaise, et les reîtres se sont brisés devant eux comme devant une forteresse, car la nature nous a dotés d'une aptitude guerrière plus grande que les autres nations. Et pourtant, nous ne mettons que mille hommes là où les autres en mettent dix fois plus.

Aussi faut-il peut-être en chercher le secret dans la volonté de Dieu, car il doit paraître à tout le monde plus facile de monter à cheval que de faire des moulinets avec sa langue. Et l'on en tire une gloire plus grande et un moindre égarement *animi* (2) ainsi qu'un mérite plus parfait et un salut plus assuré.

L'homme passe comme un voyageur à travers le monde, il ne doit donc pas se soucier de lui-même, mais seulement de la République qui est et doit demeurer éternelle. Amen !

. . . .

(1) Le monde entier.
(2) De l'esprit.

VI

. . . .

... Dieu saint, Dieu tout puissant, saint et immortel, sois glorifié dans tes œuvres ! Où que je tourne mes yeux noyés de larmes, je te vois, et partout où je te vois, je te confesse. Tu as suspendu au firmament les feux célestes, tu fais sortir le soleil de la mer, tu fais le jour sur les monts et les plaines. Les bois murmurent pour ta gloire, et pour ta gloire les troupeaux font sonner leurs clochettes dans les prés. C'est pour ta gloire que, dans la guerre, les chevaux galopent dans le steppe avec des hennissements, et toutes les Républiques de la terre te rendent hommage. Et si tu m'as abaissé, et privé de bonheur, moi ton serviteur, pour cela aussi, sois glorifié !

Le cours de ma vie s'est passé dans les guerres, et mes cheveux ont blanchi dans les peines. Là où le feu des canons chantait ta majesté, et là où ton nom tonnait dans la fumée, j'y étais. Mon sang a coulé en Moldavie et en Lettonie, et aujourd'hui, je suis vieux et mes yeux éteints se tournent déjà vers la terre, et mon corps appelle le repos éternel.

Je n'emporterai avec moi dans l'autre monde ni les biens terrestres, ni les richesses, ni les honneurs et les dignités, car voici que je suis pauvre comme je l'ai été. Mais à toi, Seigneur, je montre mon bouclier et je dis : « Vois ! il n'est souillé que de mon sang. J'ai conservé

mon nom intact, je n'ai pas soumis mon âme, même pliant sous la douleur, et je n'ai pas été brisé ».

Ici se terminent les fragments des mémoires d'Alexis Zdanoborski. Il ressort de ces petites chroniques que ce « prince inflexible » qui n'a pas voulu être l'écuyer d'un Tartare eut une vie pleine de souffrances. D'accord avec l'esprit du temps, il était très attaché à son nom.

Comme on peut le voir par la mention superficielle de la fin, la destinée le sépara de Mariette. Sans doute aussi ne se maria-t-il jamais. On peut donc conjecturer de tout cela, que ce chevalier mourut sans postérité et fut le dernier de sa race.

Journal d'un instituteur de Poznan

... Bien qu'atténuée, la lumière de la lampe m'éveilla plusieurs fois vers deux ou trois heures du matin. Je voyais toujours Michel au travail. Sa petite et frêle silhouette couverte seulement d'un vêtement de nuit, était penchée sur un livre, et dans le calme de la nuit, sa voix ensommeillée et fatiguée répétait machinalement les conjugaisons latines ou grecques sur ce ton monotone sur lequel, à l'église, on répète les mots des litanies.

Quand je l'appelais pour qu'il aille dormir, l'enfant me répondait|: «Je ne sais pas encore ma leçon, Monsieur Wawrzynkiewicz ». Je lui donnais pourtant une leçon de quatre à huit, puis, de neuf heure à minuit, et je ne me couchais pas moi-même avant de m'être assuré qu'il savait tout. Mais vraiment tout cela était trop. Ayant fini sa dernière leçon, le garçon avait oublié la première, et les conjugaisons grecques, latines, allemandes et les noms des différentes provinces mettaient dans sa pauvre tête une telle confusion qu'il ne pouvait dormir. Il sortait alors de ses couvertures, allumait la lampe, et s'asseyait de nouveau à sa table. Quand je le grondais, il s'excusait et pleurait.

Par la suite, je m'accoutumai tellement à ces séances

nocturnes, à l'éclat de la lampe, et au murmure des conjugaisons, que quand cela me manquait, je ne pouvais dormir moi-même.

Peut-être n'aurais-je pas dû le permettre, car l'enfant se fatiguait au-delà de ses forces, mais que faire ? Il devait pourtant apprendre chaque jour tant bien que mal une leçon, car autrement on l'aurait renvoyé de l'école, et Dieu seul sait quel coup cela eût été pour Madame Marie qui, restée, après la mort de son mari, avec deux orphelins, mettait tout son espoir en Michel.

La situation était vraiment sans issue, car je voyais, d'autre part, que les efforts intellectuels excessifs minaient la santé du garçonnet et pouvaient menacer sa vie. Il aurait fallu du moins le fortifier physiquement, lui faire faire de la gymnastique, lui faire faire de longues marches, ou de l'équitation ; mais il n'y avait pas de temps pour cela. L'enfant avait tant à travailler, tant de leçons à apprendre, tant à écrire chaque jour, que je puis dire la main sur la conscience : il n'y avait pas de temps.

Chaque minute nécessaire à la gaîté, à la santé, et à la vie du garçonnet était prise par le latin, le grec, et... l'allemand.

Le matin, quand je mettais ses livres dans son sac, et quand je voyais ses pauvres bras fléchir sous le poids de ces tomes byzantins, j'en avais le cœur serré. Parfois, je demandais pour lui de l'indulgence et des égards ; mais les professeurs allemands me répondaient seulement que je gâtais l'enfant et le dorlotais, que Michel ne travaillait évidemment pas assez, qu'il avait l'accent polonais et qu'il pleurait au moindre prétexte.

Je suis moi-même malade de la poitrine, solitaire et chagrin, aussi ces reproches empoisonnaient beaucoup de mes instants. Je le savais le mieux du monde, si Michel ne travaillait pas assez ! C'était un enfant de

capacité médiocre, mais si persévérant et avec une grande douceur, doué d'une telle force de caractère, que je n'en ai jamais rencontré de pareille chez aucun autre garçon.

Le malheureux Michel était passionnément et aveuglément attaché à sa mère au point que si on lui disait que sa mère était très malheureuse, malade, et que s'il continuait à mal travailler, cela pourrait l'achever, le garçon tremblait à cette idée, et passait la nuit sur ses livres pour que, du moins sa mère ne s'afflige pas.

Il éclatait en sanglots quand il avait une mauvaise place ; mais personne ne comprenait la raison de ses larmes, le si grand effroi que lui causait à ces heures sa responsabilité. Bah ! A qui cela importait-il ! Il avait l'accent polonais, et tout le reste ne comptait pas.

Je ne le gâtais ni le dorlotais, mais seulement je le comprenais mieux que les autres, en sorte qu'au lieu de le gronder pour son insuccès, je m'efforçais de le consoler ; c'était mon rôle. Je m'étais moi-même éreinté considérablement dans la vie ; j'avais souffert de la faim et de la misère, je n'étais pas heureux, je ne serais pas heureux, et j'aurais tout envoyé au diable ! Même maintenant je ne grince plus des dents quand j'y pense ; je ne crois pas que la vie mérite d'être vécue, mais, peut-être à cause de cela, j'ai de la sympathie véritable pour tous les malheureux.

Moi, du moins, à l'âge de Michel, quand je courais après les pigeons dans les rues, ou que je jouais à la marelle devant l'hôtel de ville, j'avais mon temps pour la joie et la santé. La toux ne me torturait pas. Quand je recevais une correction, je pleurais pendant qu'on me battait ; au reste, j'étais libre comme l'oiseau et ne me souciais de rien. Michel n'avait pas même cela. Sa vie serait aussi d'être couché sur l'enclume et frappé

à coups de marteau. Mais il aurait au moins gagné comme enfant d'avoir profité de tout cœur de ce qui amuse les enfants, il aurait fait des niches et se serait ébattu à l'air libre dans les rayons du soleil. Mais cet accord du travail avec les jeux de l'enfance, je ne l'avais pas sous les yeux. Au contraire : Je voyais l'enfant allant à l'école, et en revenant, sombre, courbant le dos sous le poids des livres, épuisé, avec des rides au coin des yeux, semblant perpétuellement contenir des sanglots, et j'avais pitié de lui, et j'aurais voulu être pour lui un refuge.

Je suis moi-même instituteur, quoique privé, et je ne sais ce que j'aurais fait sur terre si j'avais perdu encore ma foi dans la valeur de l'enseignement et l'utilité qui en découle. Je pense simplement que l'enseignement ne doit pas être une tragédie pour l'enfant, que le latin ne peut pas remplacer l'air et la santé, et qu'un accent bon ou mauvais ne doit pas influer sur la destinée et la vie de petits êtres.

Je pense aussi que la pédagogie remplit mieux sa tâche quand l'enfant sent que sa main le conduit doucement, et non pas que son pied lui écrase la poitrine et piétine tout ce qu'on lui apprend à honorer et à aimer à la maison... Quant à moi « obscurant », je ne changerai certainement pas d'avis, car je m'y affermis de plus en plus, quand je me rappelle mon Michel que j'aimais si sincèrement.

J'étais depuis six ans son précepteur, d'abord comme gouverneur, puis, quand il entra en seconde, comme co-répétiteur, et j'avais eu bien le temps de m'attacher à lui. Du reste, pourquoi me le cacher à moi-même : je l'aimais, car il était le fils d'une personne chère entre toutes... Jamais elle ne l'a su, et ne le saura jamais. Je me souviens que je ne suis... qu'un pauvre Wawrzynkiewicz, répétiteur privé, et en outre, un homme ma-

lade, et qu'elle, fille d'une maison noble, aisée, est tout simplement une dame sur laquelle je n'aurais jamais osé lever les yeux.

Mais si un cœur solitaire, meurtri par la vie, doit pourtant se raccrocher à quelque-chose, comme s'accroche le coquillage frappé par le flot, je m'étais attaché à elle. Quel remède à cela ? Et quel tort lui faisais-je ? Je ne lui demande rien de plus qu'à la lumière ou au soleil qui, au printemps, réchauffe ma poitrine malade.

Depuis six ans j'étais chez elle ; j'y étais à la mort de son mari, je la voyais malheureuse, seule, et toujours bonne comme un ange, aimant ses enfants, presque une sainte dans son veuvage, et... cela devait arriver. Mais ce n'est pas de l'amour que j'éprouve pour elle ; elle est ma religion.

Michel ressemblait beaucoup à sa mère. Souvent, quand il levait les yeux vers moi, il me semblait la voir. C'étaient les mêmes traits délicats, le même front, dans l'ombre qui tombait de ses abondants cheveux, le même dessin gracieux des sourcils, et surtout une voix presque identique. Dans le tempérament de la mère et de l'enfant, on retrouvait la même identité qui se manifestait par une certaine disposition à l'exaltation du sentiment et du jugement. Tous deux appartenaient à cette race des êtres nerveux, impressionnables, nobles et aimants, capables des plus grands sacrifices, mais qui, dans la vie, et au contact des réalités trouvent peu de bonheur, donnant toujours plus qu'ils ne peuvent recevoir.

Cette race d'humains disparaît aussi maintenant, et je pense que quelque naturaliste d'aujourd'hui pourrait dire d'eux qu'ils sont d'avance condamnés à mort, car ils viennent au monde avec un cœur malade : ils aiment trop.

La famille de Michel était jadis très à son aise. Mais...

ils aimaient trop... et différents orages emportèrent leur fortune, et ce qui en reste, sans être précisément la misère, ni même la pauvreté, cependant, en comparaison des temps passés, confine à la médiocrité.

Michel était le dernier de la famille, aussi Madame Marie l'aimait-elle non seulement comme son propre fils, mais aussi comme tout son espoir pour l'avenir ; par malheur dans l'aveuglement habituel aux mères, elle voyait en lui des capacités hors ligne. Et vraiment, le garçon n'était en effet pas sot, mais il appartenait à cette race d'enfants dont les capacités, moyennes au début, se développent plus tard en même temps que les forces physiques et la santé. Dans d'autres circonstances, il aurait pu terminer ses cours et ceux de l'Université et devenir un travailleur utile dans n'importe quelle sphère. Dans les circonstances actuelles telles qu'elles se présentaient, il se fatiguait seulement, et, voyant la haute image que sa mère se faisait de ses facultés, il s'épuisait en vain.

Mes yeux avaient vu bien des choses en ce monde, et j'étais décidé à ne m'étonner de rien ; mais j'avoue que j'avais peine à croire qu'il pût exister une confusion telle que la persévérance de l'enfant tournât mal, ainsi que sa force de caractère et son travail. Il y a là quelque chose de pernicieux et si des paroles pouvaient me payer mon regret et mon amertume, je dirais sans doute avec Hamlet que des choses se passent sur la terre, auxquelles les philosophes n'ont pas songé...

Je travaillais avec Michel comme si mon avenir eût dépendu de ces places qu'il obtenait par ses progrès. En effet, mon cher garçonnet et moi, nous ne pensions qu'à un but unique : ne pas l'attrister, elle, obtenir un bon bulletin, amener sur ses lèvres un sourire de bonheur. Quand il lui arrivait d'avoir une bonne note, l'enfant revenait de l'école rayonnant et heureux.

Il me semblait qu'à ces moments il grandissait tout à coup, qu'il se détendait ; ses yeux, sombres d'habitude, souriaient alors avec cette gaîté sincère et enfantine, et luisaient comme deux tisons. Il jetait aussitôt de ses épaules étroites son sac surchargé de livres, et, clignant de l'œil vers moi, me disait dès le seuil :

— Monsieur Wawrzynkiewicz, maman va être contente ! J'ai eu aujourd'hui en géographie... devinez combien ?

Et quand j'avouais que je ne devinais pas, il accourait vers moi avec une petite mine orgueilleuse et me jetant les bras au cou, me disait presque à l'oreille, mais à haute voix :

— Un cinq ! Oui, un cinq ! (1).

C'était pour nous deux un moment de bonheur. Ces jours là, le soir, Michel rêvassait, et se figurant ce qui arriverait s'il avait toutes les meilleures places, disait, moitié pour moi, moitié pour lui-même :

— A Noël, nous irons à Zalesin : la neige tombera, comme d'habitude en hiver, nous irons en traîneau. Nous arriverons la nuit, mais oh ! maman m'attendra, me serrera et m'embrassera, et puis demandera mes notes. Moi, je ferai une mine triste exprès et alors, maman lira : catéchisme : très bien ; allemand : très bien ; latin : très bien... tout très bien ! Oh ! Monsieur Wawrzynkiewicz !

Et le pauvre garçon avait des larmes plein les yeux, et moi, au lieu de le contenir, je courais derrière lui, l'imagination épuisée, et je me rappelais la maison de Zalesin, sa dignité, sa paix, cet être haut et noble qui en était la maîtresse, et le bonheur que lui causerait le retour de l'enfant avec des très bien sur son bulletin.

(1) Cinq est le maximum de points donnés dans les écoles russes.

Je profitais de ces instants pour donner mes leçons à Michel, lui expliquant que si sa maman attachait une grande importance à son instruction, elle avait un égal souci de sa santé, qu'il ne fallait donc pas pleurer quand je l'emmenais se promener, qu'il fallait toujours dormir quand je lui disais, et ne pas s'entêter à travailler la nuit. L'enfant touché me saisissait par le cou et répétait :

— Bien, mon cher maître, je serai bien portant à faire peur, et si grand que ni maman ni la petite Lola ne me reconnaîtront.

Souvent aussi, je recevais des lettres de Madame Marie qui me recommandait de veiller sur la santé de l'enfant ; mais je me persuadais chaque jour avec désespoir que concilier les études avec la santé était presque impossible. Si les sujets donnés eussent été trop difficiles, j'y aurais remédié en faisant reculer Michel d'une classe ; mais il comprenait parfaitement ces sujets, si ardus qu'ils fussent. Il ne s'agissait donc pas des études, mais seulement du temps et de cette malheureuse langue allemande que l'enfant ne possédait pas suffisamment. A cela, je ne pouvais plus rien, et je comptais seulement que, quand arriveraient les va- cances, le repos remplirait ces lacunes qu'avait produites dans la santé du garçonnet un travail exagéré.

Si Michel eût été un enfant plus froid, je me serais moins inquiété pour lui ; mais il ressentait encore plus vivement l'insuccès que le succès. Les moments de joie, et ces cinq dont j'ai parlé étaient malheureusement rares.

J'apprenais ainsi à lire sur son visage, au point que, dès qu'il arrivait, je reconnaissais au premier coup d'œil s'il n'avait pas réussi.

— Tu as eu une mauvaise note ? demandais-je.

— Oui !

— Tu n'as pas su ?

Il répondait parfois :

— Je n'ai pas su ; mais, plus souvent : je savais, mais je n'ai pas pu dire.

En effet, le petit Owicki, primus de la seconde classe que je faisais venir exprès pour que Michel travaillât avec lui, disait que Michel avait de mauvaises notes, surtout parce qu'il ne savait pas... s'exprimer.

A mesure que l'enfant se sentait plus fatigué intellectuellement et physiquement, ces insuccès se répétaient plus souvent. Je remarquais que quand il se mettait au travail après avoir pleuré, il était tranquille, et presque calme, mais dans le redoublement d'énergie avec lequel il se mettait à sa tâche, il y avait quelque chose de désespéré et de fébrile en même temps. Parfois aussi, il s'asseyait dans un coin, se prenait la tête à deux mains, et se taisait : l'exalté s'imaginait qu'il creusait une tombe sous les pieds de sa mère adorée, et ne savait comment y remédier : il se sentait enfermé dans un cercle vicieux qui ne présentait réellement aucune issue.

Ses séances de nuit se reproduisaient de plus en plus fréquemment. Craignant que si je m'éveillais, je lui dise d'aller se coucher, il se levait en silence, portait la lampe dans l'obcurité dans l'antichambre, l'y allumait et se mettait au travail. Avant que je m'en sois aperçu, il avait déjà passé plusieurs nuits de la sorte entre des murs sans feu. Je n'avais pas d'autre ressource que de me lever, de l'appeler dans la chambre, et de reprendre encore une fois avec lui toutes les leçons pour le convaincre qu'il les savait et qu'il ne fallait pas s'exposer à un refroidissement. Mais à la fin, il ne savait plus lui-même ce qu'il savait et ce qu'il ne savait pas.

L'enfant perdait de ses forces, maigrissait, jaunissait

et devenait de plus en plus triste. Parfois il se passait quelque chose qui me convainquait que ce n'était pas le travail seul qui épuisait ses forces. Une fois, comme je lui expliquais l'histoire que « l'oncle raconte à ses neveux » (1), ce que je faisais chaque jour, à la demande de Madame Marie, Michel se leva avec des yeux étincelants, et j'en fus presque effrayé, en voyant l'expression pénétrante et sévère de son visage quand il s'écria :

— Monsieur, c'est donc vrai, ce n'est pas un conte ? car...

— Quoi donc, Michel ? demandai-je avec surprise.

Au lieu de répondre, il serra les dents, et enfin, éclata en sanglots si passionnément que de longtemps je ne pus le calmer.

J'interrogeai Owicki sur la cause de cette explosion : il ne sut ou ne voulut pas répondre. Je dus donc deviner moi-même. Il n'y avait aucun doute qu'il arrivât à un enfant polonais d'entendre dans une école allemande bien des choses qui blessassent ses sentiments les plus profonds et qui fussent directement la négation, le mépris ou la raillerie du pays, de la langue, des traditions ancestrales, en un mot, de tout ce qu'on lui apprenait à honorer et à aimer à la maison.

De tels propos glissaient sur les autres garçons, ne laissant rien d'autre en eux qu'une haine profonde pour les instituteurs et toute leur race ; mais un petit garçon aussi sensitif que Michel les ressentait douloureusement. Il n'osait pas riposter, quoiqu'il eût peut-être souvent envie de crier de douleur ; mais il était indigné et serrait les dents, se rongeait et souffrait.

(1). — « Histoire Polonaise » de Joachim Lelewel, éditée pour la première fois en 1829, imprimée ensuite en nombreuses éditions, et qui eut une immense popularité.

Ainsi, aux chagrins dont le remplissaient ses insuccès et ses mauvaises notes, s'ajoutait le conflit moral d'une amertume inexprimable dans laquelle il vivait continuellement.

Deux forces, deux voix qu'un enfant est tenu d'écouter, mais qui, pour cette raison, devraient être absolument en harmonie, déchiraient Michel en deux camps opposés. Ce qu'une autorité appelait blanc, respectable, aimé, l'autre le marquait du stigmate de la pourriture et du ridicule : ce que l'une appelait vertu, l'autre l'appelait dépravation. Aussi, dans cette dissension, le garçon suivait-il l'autorité vers laquelle le portait son cœur ; il devait feindre du matin au soir et vivre dans cette épuisante contrainte des jours, des semaines, des mois... Quelle situation... pour un enfant !

Etrange destin que celui de Michel ! Les drames de l'existence commencent généralement plus tard, quand tombent les premières feuilles de l'arbre de la jeunesse. Pour lui, tout ce qui contribue au malheur : contrainte morale, chagrins secrets, vains efforts, lutte contre les difficultés, perte graduelle de l'espoir, tout cela commençait avec sa onzième année. Ni sa frêle silhouette, ni ses forces débiles n'étaient en état de supporter ce poids. Les jours, les semaines passaient ; le malheureux redoublait d'efforts, et le succès était de plus en plus faible, de plus en plus déplorable. Les lettres de Madame Marie, quoique douces, augmentaient encore le poids du fardeau.

« Dieu t'a doué, Michel, de facultés extraordinaires, écrivait sa mère ; j'espère donc que tu ne décevras pas les espérances que j'ai fondées sur toi, et que tu seras une consolation pour ton pays et pour moi ».

Quand le garçonnet reçut pour la première fois une telle lettre, il me saisit la main dans un spasme, et pleurant à chaudes larmes, se mit à répéter :

— Que faire, monsieur Wawrzynkiewicz, que puis-je faire ?

Que pouvait-il faire en effet ? Quel remède pouvait-il apporter à ce fait qu'il n'était pas venu au monde avec des facilités innées pour les langues, et qu'il ne savait pas s'exprimer en allemand ?

Les vacances de la Toussaint arrivèrent. Le bulletin trimestriel était en tout insuffisant : dans les trois matières les plus importantes, il portait : médiocre. A sa demande instante et sur ses adjurations, je ne l'envoyai pas à Madame Marie.

— Cher Monsieur, s'écriait-il en se tordant les mains, maman ne sait pas qu'on donne des notes à la Toussaint, et pour Noël, peut-être que Dieu aura pitié de moi.

Le malheureux enfant se leurrait de l'espoir qu'il pourrait encore améliorer ces mauvaises notes, et, à la vérité, je me leurrais aussi moi-même. Je croyais qu'il s'accoutumerait à la routine de l'école, qu'il s'habituerait à tout, qu'il se familiariserait avec la langue, et prendrait l'accent, et avant tout, qu'il aurait besoin de moins en moins de temps pour étudier. S'il n'en eût pas été ainsi, j'eusse écrit depuis longtemps à Madame Marie et l'eusse mise au courant de l'état des choses. Les espérances ne semblaient pas vaines.

Aussitôt après la Toussaint, Michel obtint trois très bien, dont un en latin. Parmi tous les élèves de la classe, il avait été le seul à savoir que *gaudeo* (1) fait au passé *gavisus sum*, et il le savait parce qu'ayant eu deux très bien précédemment, il m'avait demandé comment se dit en latin : « Je suis content ». Je pensais que le garçon serait fou de bonheur. Il écrivit à sa mère une lettre qui commençait par ces mots :

« Petite Maman Chérie ! Est-ce que vous savez

(1) Je me réjouis.

maman chérie, quel est le *perfectum* (1) de gaudeo ? Bien sûr que ni maman ni petite Lola ne le savent, car en classe je suis le seul à l'avoir su ».

Michel idolâtrait franchement sa mère. Depuis ce moment, il me demandait sans cesse divers parfaits et participes. Conserver ces très bien devenait maintenant le but de sa vie. Mais ce fut un bref éclat de bonheur. Le fatal accent polonais ruina bientôt ce qu'avait édifié l'effort, et la quantité excessive de matières ne permettait pas à l'enfant de consacrer à chacune d'elles tout le temps qu'exigeait sa mémoire surmenée. Un événement vint encore accroître la grandeur du désastre. Michel et Owicki oublièrent de me mentionner un devoir écrit, et ne le firent pas. Cela passa pour Owicki, car, en qualité de « primus », on ne le lui réclama même pas ; mais Michel reçut un blâme public à l'école, en même temps que la menace d'être expulsé.

On supposa évidemment qu'il m'avait caché volontairement ce devoir pour ne pas le faire, et le garçon qui était incapable du moindre mensonge n'avait aucun moyen de prouver son innocence. Il pouvait évidemment dire pour sa défense qu'Owicki lui aussi avait oublié comme lui, mais l'honneur de l'école ne permettait pas cela. A mon témoignage, les Allemands répondirent par l'observation que j'encourageais la paresse de l'enfant.

Cela me causa une grande peine ; mais la vue de Michel me jeta dans une inquiétude plus grande encore. Le soir de ce jour, je le vis, la tête entre les mains, tandis qu'il murmurait, pensant que je ne l'entendais pas : « J'ai mal ! j'ai mal ! j'ai mal ! ». Une lettre de sa mère, qui arriva le lendemain matin, et où Ma-

(1) Passé défini, parfait.

dame Marie le couvrait de tendresses pour ses très bien, fut pour lui un nouveau coup.

— Oh ! Quelle douce consolation j'apporte à maman ! s'écriait-il en se cachant le visage dans ses mains.

Le jour suivant, quand je plaçai sur son dos le sac avec les livres, il chancela et faillit tomber. Je ne voulais pas le laisser aller à l'école, mais il me dit qu'il n'avait rien ; il me demanda seulement de l'accompagner car il avait peur d'avoir des vertiges. Il rentra à midi avec un nouveau médiocre. Il l'avait eu pour une leçon qu'il savait parfaitement, mais, à ce que me dit Owicki, il s'était effrayé et n'avait pu dire un mot.

L'opinion qu'on avait de lui se confirma définitivement : c'était un garçon « de principes et d'instincts réactionnaires », stupide et paresseux.

Contre les deux derniers reproches qu'il connaissait, il se débattit comme un noyé, désespérément, mais en vain.

A la fin, il perdit toute confiance en lui, toute assurance en ses propres forces. Il en vint à se persuader que ses efforts et son travail étaient inutiles, que jamais il n'acquerrait l'accent, et qu'il serait toujours un mauvais élève. Il imaginait en même temps, ce qu'en dirait sa mère, quelle douleur ce serait pour elle, et se figurait qu'il sapait ainsi sa santé débile.

Le curé de Zalesin, qui lui écrivait de temps en temps, homme très bienveillant, mais imprudent, terminait toutes ses lettres par ces mots :

« Que Michel pense bien que, non seulement la joie, mais la santé de sa mère dépend de ses progrès dans ses études et dans la vertu ».

Il s'en souvenait, il ne s'en souvenait que trop, car, même en dormant, il répétait d'une voix plaintive : « Maman ! maman ! » comme s'il lui demandait pardon.

Mais ses notes étaient toujours plus mauvaises. Noël approchait à grands pas, et on ne pouvait plus se leurrer au sujet de son bulletin. J'écrivis à Madame Marie pour la prévenir. Je lui disais ouvertement et fermement que l'enfant était débile et surmené, que, même avec un travail surhumain, il ne pouvait se tirer d'affaire, et que vraisemblablement, à partir des vacances, il faudrait le retirer de l'école, et le garder à la campagne, et avant tout fortifier sa santé.

Bien que, dans sa réponse, je la sentisse un peu blessée dans son amour maternel, elle écrivait cependant comme une femme sensée, et une mère aimante. Je ne dis rien à Michel de cette lettre, ni de mon intention de le retirer de l'école, car je craignais pour lui toute émotion violente. Je lui dis seulement que, quoi qu'il arrive, sa mère savait qu'il travaillait et saurait comprendre son insuccès. Cela lui procura un visible soulagement, car il pleura longtemps et de tout cœur, ce qui ne lui était plus arrivé depuis un certain temps.

Il repétait au milieu de ses larmes : « Quel chagrin je fais à maman ! ».

Cependant, à la pensée d'aller bientôt à la campagne, de voir sa mère et la petite Lola, et Zalesin et l'abbé Maszynski, il souriait à travers ses sanglots. Moi aussi, j'avais hâte d'aller à Zalesin, car je ne pouvais plus voir l'état de l'enfant. Le cœur de sa mère l'y attendait, ainsi que la bienveillance des gens, le calme et la tranquillité. Le travail avait pour lui, là-bas, un visage avenant, amène et non pas étranger et repoussant. C'était une atmosphère entièrement douce et pure, que sa poitrine d'enfant pourrait y respirer.

Je regardais donc les vacances comme son salut et je comptais sur les doigts les instants qui nous en séparaient et qui causeraient encore à Michel de nouveaux tourments. Il semblait que tout fût conjuré contre lui,

Pour « mieux » s'exercer dans la langue officielle, les enfants avaient ordre de ne jamais user d'une autre entre eux. Michel s'oublia une fois et reçut pour démoraliser les autres un nouveau blâme public. C'était juste avant les vacances, et cela avait donc d'autant plus d'importance. Comment l'événement fut ressenti par l'enfant ambitieux et susceptible, je n'entreprendrai pas de le dire. Quel chaos cela dut produire dans son esprit ! Tout se brisa dans cette poitrine d'enfant, et devant ses yeux, il ne vit plus, au lieu de la lumière, que de l'ombre. Il se courba comme un épi sous la tempête. A la fin, le visage de ce garçonnet de onze ans prit une expression franchement tragique. Il semblait que les pleurs lui étranglaient sans cesse la gorge, et qu'il retînt de force ses sanglots. Par moment, ses yeux regardaient comme ceux d'un oiseau blessé. Ensuite une torpeur et une prostration étranges s'emparaient de lui ; ses mouvements devenaient comme inconscients et sa voix extraordinairement lente.

Il demeurait étonnamment calme, paisible et obéissait mécaniquement. Quand je lui disais qu'il était temps de sortir, il ne résistait pas comme auparavant, mais prenait sa casquette et venait avec moi en silence. J'en aurais été content même, si c'eût été par indifférence ; mais je voyais que sous ces dehors se cachait une résignation exaltée et douloureuse. Il étudiait ses leçons, faisait ses devoirs comme par le passé, mais bien plus par routine. On voyait qu'en répétant mécaniquement ses conjugaisons, il pensait à tout autre chose, ou plutôt ne pensait à rien. Un jour que je lui demandais s'il avait tout fini, il me répondit de sa voix lente et comme endormie : « Je pense, Monsieur, que cela ne sert à rien ». Je craignais de parler de sa mère devant lui pour ne pas faire déborder cette coupe d'amertume où s'abreuvaient ses lèvres enfantines.

J'étais de plus en plus inquiet de sa santé, car il maigrissait toujours et devenait presque transparent. Le réseau de veines délicates qu'on voyait autrefois sur ses tempes quand il s'animait beaucoup, ressortait maintenant complètement. Il avait embelli tellement qu'il ressemblait presque à une image. C'était pénible de voir cette tête d'enfant presque angélique qui donnait l'impression d'une fleur flétrie. Il semblait ne rien avoir, mais il dépérissait et perdait ses forces.

Il ne pouvait plus porter tous ses livres dans son sac, et je ne lui en laissais plus que quelques-uns, portant le reste moi-même, car je l'accompagnais maintenant chaque jour à l'école et le ramenais.

Enfin les vacances arrivèrent. Les chevaux de Zalesin étaient là depuis deux jours, et une lettre de Madame Marie, arrivée en même temps qu'eux, disait que tous nous attendaient avec impatience. « J'ai appris, Michel, que tu avais des difficultés à l'école, disait en terminant Madame Marie. Je n'espère plus de très bien, je voudrais seulement que tes maîtres pensent comme moi que tu as fait tout ton possible et que par de bons exercices, tu tâcheras de compenser l'insuffisance de tes progrès ».

Mais les professeurs pensaient autrement à tous les égards et le bulletin trompa aussi cette attente. Le dernier blâme public concernait directement la conduite de l'enfant dont Madame Marie se faisait aussi une idée différente.

Dans l'opinion des maîtres allemands, un enfant se conduisait bien uniquement quand il payait d'un éclat de rire leurs plaisanterie sur « l'état rétrograde » de la langue et de la tradition polonaises. Comme conséquence de cette manière de voir, Michel ne donnant pas l'impression de pouvoir à l'avenir suivre les cours

avec profit, et enlevant inutilement une place aux autres, fut renvoyé de l'école.

Il rapporta cette sentence un soir. Il faisait déjà presque nuit dans l'appartement, car une neige très épaisse tombait dehors, et je ne pus donc voir les traits de l'enfant. Je le vis seulement aller à la fenêtre où il demeura, et contempla en silence, inconsciemment les flocons de neige qui tourbillonnaient en l'air.

Je n'enviais par les pensées du malheureux qui devaient à l'instar de ces flocons, tournoyer dans sa tête ; mais je préférais ne pas lui parler de son bulletin et de son renvoi. Nous passâmes ainsi un quart d'heure dans un morne silence et pendant ce temps la nuit se fit presque complètement. Je m'apprêtais à faire la malle, mais voyant que Michel restait toujours près de la fenêtre, je lui dis enfin :

— Que fais-tu là Michel ?

— Je pense, répondit-il d'une voix tremblotante, qui s'arrêtait à chaque syllabe, que maman est maintenant dans le cabinet vert avec Lola, devant le feu, et pense à moi ?

— C'est possible. Pourquoi ta voix tremble-t-elle ainsi ! Tu n'es pas malade ?

— Je n'ai rien, monsieur, j'ai seulement très froid.

Je le déshabillai aussitôt et le mis au lit, et en le dévêtant, j'observais avec pitié ses jambes et ses bras maigres et menus comme des roseaux. Je lui fis boire du thé et le couvris de tout ce que je trouvai.

— As-tu plus chaud maintenant ?

— Oh oui ! J'ai un peu mal à la tête.

Sa malheureuse tête avait de quoi avoir mal. L'enfant épuisé s'endormit bientôt, et la respiration de sa poitrine étroite était pénible dans son sommeil. Pour moi, je finis d'emballer ses affaires et les miennes, puis, ne me sentant pas très bien moi-même, je me cou-

chai aussitôt. Je m'endormis presque dans l'instant où j'éteignais la lumière.

Vers trois heures du matin, je fus éveillé par une lueur et par un murmure que je connaissais bien. J'ouvris les yeux, et mon cœur sursauta d'inquiétude. La lampe brûlait sur la table, et Michel, en chemise, était assis sur une chaise avec un livre : ses pommettes brûlaient, ses yeux étaient à demi fermés comme pour mieux tendre sa mémoire. La tête un peu penchée en arrière, il répétait d'une voix ensommeillée.

— *Conjonctif* : *Amem, ames, amet, amemus, ametis...*

— Michel !

— *Conjonctif* : *Amem, ames...*

Je lui secouai le bras :

— Michel !

Il s'éveilla et se mit à cligner des yeux avec étonnement, me regardant comme s'il ne me reconnaissait pas.

— Que fais-tu ? Qu'as-tu, mon enfant ?

— Monsieur, dit-il en souriant, je repasse tout depuis le début, il faut que j'aie un très bien demain.

Je le pris par la main et l'entraînai vers son lit : son corps me brûlait comme du feu. Par bonheur, un docteur habitait la même maison, et je l'amenai aussitôt. Il n'eut pas besoin de réfléchir longtemps.

Il tâta un instant le pouls de l'enfant, puis il mit la main sur son front : Michel avait une fièvre cérébrale.

Ah ! Bien des choses ne pouvaient évidemment entrer dans sa tête.

La maladie prit rapidement des proportions effrayantes. J'expédiai une dépêche à Madame Marie, et le lendemain, la sonnette secouée violemment dans l'antichambre m'annonçait son arrivée.

En ouvrant la porte, je la vis, sous sa coiffe noire, pâle comme un linge ; ses doigts s'appuyèrent sur mon

bras avec une force inaccoutumée, et toute son âme passa dans mes yeux fixés sur moi lorsqu'elle me demanda :

— Il vit ?

— Oui. Le docteur dit qu'il est mieux.

Elle rejeta son voile sur lequel s'était déposé le givre de sa respiration, et s'élança dans la chambre de l'enfant. Je mentais. Michel vivait, c'est vrai, mais il n'allait pas mieux. Il ne reconnut même pas sa mère quand elle s'assit près de lui et lui prit la main. Par la suite, quand je remplaçai la glace sur sa tête, il commença à cligner des paupières, et fixa les yeux avec effort sur le visage penché au-dessus de lui. Son esprit se tendait visiblement, luttant contre la fièvre et le délire. Sa bouche tremblait, il sourit une ou deux fois et enfin ses lèvres murmurèrent :

— Maman !...

Elle lui saisit les deux mains, et demeura ainsi près de lui pendant plusieurs heures, sans même quitter son manteau de voyage. Puis, quand j'attirai son attention là-dessus, elle dit :

— C'est vrai. J'ai oublié d'ôter mon chapeau.

Lorsqu'elle l'enleva, mon cœur fut étreint d'un sentiment étrange. Parmi les cheveux blonds qui paraient cette jeune tête si belle, pointaient de nombreux fils d'argent. Trois jours auparavant, il ne devait pas y en avoir.

Elle changeait elle-même, à présent, la glace du garçonnet, et lui donnait les médicaments. Michel tournait les yeux vers elle chaque fois qu'elle bougeait, mais il ne la reconnaissait plus.

Le soir, la fièvre remonta. Dans son délire, il déclamait l'élégie à Zolkiewski, des chants de Niemcewicz ; par moments, il parlait la langue du collège, et parfois déclinait des mots latins. Je sortais à chaque instant de la chambre, car je ne pouvais l'entendre.

Lorsqu'il était encore en bonne santé, il apprenait en secret à servir la messe, pour faire une surprise à sa mère, en arrivant à la campagne, et maintenant, un frisson me saisissait quand, dans le calme du soir, j'entendais cet enfant de onze ans, répétant, devant la mort, d'une voix monotone et presque éteinte : *Deus meus, Deus meus, quare me repulisti, et quare tristis incedo, dum affligit me inimicus* ! (1).

Je ne peux pas dire quelle impression tragique faisaient ces paroles. C'était la veille de Noël. De la rue montaient les bruits de la foule, et le son des clochettes des traîneaux. La ville prenait un air de fête et de joie. Quand la nuit fut complète, on put voir, devant les fenêtres, de l'autre côté de la rue, un arbre de Noël étincelant de bougies, garni de noix brillantes d'or et d'argent, et tout autour, des petites têtes d'enfants claires ou sombres, aux boucles soulevées par le vent, et sautant comme sur des ressorts. Les fenêtres brillaient de lumière, et tout l'intérieur retentissait de cris de joie et d'admiration. Dans les voix montant de la rue, il n'y avait que de la gaité, et la joie semblait générale. Et notre petit garçon seul, répétait comme avec une grande tristesse :

Deus meus, Deus meus, quare me repulisti ?

Sous la porte, des enfants s'arrêtèrent avec une crèche, et bientôt nous parvint leur chant : « Il est dans la crèche. Qui vient le saluer ». La nuit de la Nativité s'avançait, et nous tremblions que ce ne fût une nuit de mort.

Un instant, il nous sembla cependant que l'enfant reprenait connaissance, car il se mit à appeler Lola

(1) Mon Dieu, mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous repoussé, et pourquoi me laissez-vous dans la tristesse et affligé par mon ennemi !

et sa mère, mais cela dura peu. Sa respiration rapide s'arrêtait parfois complétement. Il n'y avait pas à se tromper ! Cette petite âme n'était déjà plus qu'à moitié parmi nous. Sa pensée s'était envolée déjà, et lui-même s'en allait maintenant dans quelque sombre région lointaine et infinie ; il ne voyait plus personne, et ne sentait plus rien, pas même la tête de sa mère qui reposait, comme une morte, sur ses pieds. Il était indifférent et ne nous regardait plus. Chaque souffle de sa poitrine l'éloignait et l'enfonçait de plus en plus dans une sorte de crépuscule. La maladie éteignait l'une après l'autre les dernières étincelles de vie.

Les mains de l'enfant, abandonnées sur la couverture se dessinaient sur elle avec cette inertie lourde des choses mortes. Son nez se pinçait, et ses traits prenaient une gravité froide. Le souffle, de plus en plus rapide, devint à la fin comme le bruit d'une montre. Un instant encore, un soupir, et le dernier grain de sable allait s'échapper du sablier : c'était la fin.

Vers minuit, il nous sembla définitivement qu'il expirait, car il se mit à râler et à gémir comme un homme qui a la bouche remplie d'eau, puis, il se tut soudain. Mais le miroir que le docteur lui mit devant les lèvres, se couvrit encore de la buée de la respiration. Dans l'heure qui suivit, la fièvre tomba subitement : nous pensions tous qu'il était guéri. Le docteur lui-même avait quelque espoir. La pauvre Madame Marie s'évanouit.

Pendant deux heures, il alla de mieux en mieux. Vers le matin, comme c'était la quatrième nuit que je passais près du petit garçon sans dormir et que la toux me suffoquait de plus en plus violemment, j'allai dans l'antichambre, et, me jetant sur une paillasse, je m'endormis.

La voix de Madame Marie m'éveilla. Je pensai

qu'elle m'appelait, mais dans le calme de la nuit, j'entendis nettement : « Michel ! Michel ! » Mes cheveux se dressèrent sur ma tête, quand je compris cet accent tragique, avec lequel elle appelait son enfant. Mais avant que je fusse levé, elle accourait elle-même dans l'antichambre une bougie à la main, et murmura avec des lèvres tremblantes :

— Michel... est mort !

J'accourus sur le champ auprès du lit de l'enfant. Oui. La tête enfoncée dans l'oreiller, la bouche ouverte, les yeux fixés sans mouvement sur un point, et la rigidité de tous les traits, ne laissaient pas le moindre doute : Michel était mort.

Je le couvris de la couverture que sa mère, en s'arrachant du lit avait retirée de ses restes décharnés, je lui fermai les yeux, et je dus ensuite veiller longuement Madame Marie.

Le premier jour de vacances se passa pour moi en préparatifs d'enterrement, qui furent affolants, car elle ne voulait pas se séparer du corps, et s'évanouissait sans cesse. Elle perdit connaissance quand les hommes arrivèrent pour prendre les mesures du cercueil, puis quand on commença à habiller le corps, enfin quand on installa le catafalque.

Son désespoir se heurtait à chaque instant à l'indifférence du service des pompes funèbres accoutumé à ces spectacles, et elle en vint presque à la folie. Elle disposa elle-même le capitonnage du cercueil sous le satin, répétant comme en délire que l'enfant aurait la tête trop basse.

Et pendant ce temps, Michel reposait sur son lit, vêtu d'un uniforme neuf, avec des gants blancs, raide, indifférent et serein. Nous plaçâmes enfin le corps dans la bière, et le disposâmes sur le catafalque avec deux rangées de cierges autour. La chambre dans laquelle

le malheureux enfant avait décliné tant de mots latins et fait tant de devoirs était transformée en chapelle, car les volets fermés ne laissaient pas pénétrer la lumière du jour et l'éclat doré et scintillant des cierges donnait aux murs une apparence religieuse et solennelle. Et jamais, depuis le jour où il avait obtenu son dernier très bien, je n'avais vu chez Michel un visage si serein.

Son profil délicat, tourné vers le plafond, souriait doucement, comme si le garçonnet prenait plaisir à cette récréation éternelle de la mort, et se sentait heureux. L'éclat des cierges donnait à ses traits et à son sourire l'apparence de la vie et du sommeil. Lentement, les écoliers de sa classe qui n'étaient pas partis pour les vacances commencèrent à défiler.

Les yeux des enfants se dilataient d'étonnement à la vue des cierges, du catafalque et de la bière. Peut-être que la gravité et l'aspect de leur camarade étonnaient ces petits uniformes. Naguère, il était encore au milieu d'eux ; il était comme eux courbé sous le poids du sac surchargé de livres allemands ; il avait de mauvaises notes, il recevait des réprimandes et des blâmes publics ; il avait un mauvais accent ; chacun d'eux pouvait lui tirer les cheveux ou les oreilles ; et maintenant, il reposait, plus grand qu'eux, solennel, paisible, environné de cierges. Tous s'approchaient de lui avec respect, et avec une certaine frayeur, et Owicki, lui-même quoique « primus », ne semblait pas grand'chose à côté de lui. Les garçons, se poussant du coude, chuchotaient entre eux que dorénavant, rien ne le préoccupait plus, que même si le « *Herr Inspektor* » (1) arrivait, il ne se lèverait pas pour lui, qu'il n'aurait pas peur, mais qu'il sourirait aussi calmement ; que là

(1) Monsieur l'Inspecteur.

où il était, il pouvait faire absolument, absolument ce qui lui plaisait, faire tout le tapage qu'il voulait, et parler, même en polonais, aux petits anges qui ont des ailes aux épaules.

Chuchotant ainsi, ils s'approchaient des rangées de cierges, et souhaitaient à Michel le repos éternel...

Le lendemain, on ferma la bière, on fixa le couvercle avec des clous, et on l'emporta au cimetière où les mottes de terre mêlée de neige le cachèrent bientôt à mes yeux... pour toujours...

Aujourd'hui, tandis que j'écris cela, une année s'est presque écoulée depuis ce moment ; mais je me souviens de toi, et je te regrette, mon petit Michel ma petite fleur, trop prématurément flétrie ! Tu avais un mauvais accent, mais un cœur droit. Je ne sais où tu es, ni si tu m'entends ; je sais seulement que ton vieux précepteur tousse de plus en plus, qu'il est de plus en plus las, solitaire, et que bientôt, peut-être, il s'en ira, comme tu t'en es allé...

Toast de Messire Zagloba

Ils étaient une cinquantaine. Ils devaient exécuter un coup de main dans la nuit, mais, en attendant, assis autour du feu, ils avaient dégusté quelques moutons dont le fumet appétissant flottait dans l'air, et ils les arrosaient de trois-six.

Et, chose curieuse, bien qu'ils ne fussent qu'une poignée insignifiante, il s'y trouvait des gens de tous les coins de la République : volontaires placés sous les ordres du sire Muraszka et du sire Zboïnski, de Mazurie, et même du sire Proksza, qui commandait les volontaires des marches. La plupart des régiments avaient détaché quelques hommes parce que chaque colonel tenait à en avoir dans la reconnaissance.

Celui qui, comme d'habitude, tenait le dé de la conversation, était Messire Zagloba ; mais il n'était pas de bonne humeur, car il aimait ses aises, et il lui fallait maintenant attendre les ordres, et puis monter à cheval, et marcher à l'ennemi. Il est vrai que les gigots de moutons et deux ou trois demi-setiers de trois-six avaient un peu remonté le cœur du vieux guerrier, mais il ne cessait pas d'asticoter les gens, ce qui fut bien près d'amener de violentes altercations et des duels sévères.

En effet, pendant qu'ils étaient assis à boire, voilà que, dans le ciel nocturne, au-dessus du feu mourant, une étoile fila, laissant derrière elle une trainée lumineuse, et s'éteignit quelque part dans les ténèbres près du sol.

Ce que voyant, Messire Pluta, vieux soldat mazure de Zboïnski, se signa et dit :

— C'est peut-être l'étoile de l'un de nous.

Mais Zagloba souffla devant lui, après avoir lampé un autre verre, reprit haleine, et dit :

— Ce n'est pas la vôtre.

— Et pourquoi ?

— Parce que les Mazures ont une étoile sombre, et celle-là était claire.

— Quelques-uns de ceux qui ont voulu faire des facéties au sujet de cette étoile ont déjà vu trente-six chand'elles.

— Il faut bien des chandelles à ceux qui naissent aveugles.

— Messire Pluta, ne laissez pas brocarder les Mazures ! s'écria Messire Skulski qui, quoique Leczyçanien, servait depuis de longues années avec lui.

Le sire Pluta, sabre aiguisé, mais langue plus acérée encore, repartit aussitôt :

— Les Mazures naissent aveugles, mais avec cela, quand ils recouvrent la vue, ils reconnaissent un sot, même à travers une planche.

Tous pensèrent qu'à ce coup, Messire Zagloba ne trouverait rien à répondre ; mais il se borna à hocher la tête et dit :

— Evidemment ! Evidemment ! Cela va de soi ! Chacun reconnaît son pareil, même à travers une planche.

Là-dessus, un rire formidable éclata, et celui qui rit le plus fort fut Messire Sipaïlo d'Oszmiana.

— Ah mon Dieu ! dit-il, il a avalé sa langue. Mais

moi, je n'admettrais pas qu'on me bafoue ainsi, fût-ce Messire Zagloba ! Arrive qui plante !... Qu'il y vienne !

Messire Zagloba, se considérant en quelque sorte comme offensé, lui jeta alors un regard plutôt acide, et Messire Pluta, heureux de trouver sur qui décharger sa colère, rugit :

— Tais-toi, navet ! Ce n'est pas à toi qui n'as jamais reniflé la poudre, d'élever la voix au milieu de vieux soldats.

— Reniflé ou pas, répondit avec flegme Sipaïlo, peut-être que j'en ai buté plus et mieux que vous-même.

— Bien dit ! s'écria Zagloba, voilà bien un noble sire d'Oszmiana, qui marche avec une botte et une savate. Dans cet accoutrement, il doit non seulement buter, mais culbuter !

Un nouvel éclat de rire les secoua tous, et Messire Sipaïlo, plus susceptible qu'éloquent, frappa légèrement son sabre de la main et dit :

— Qui m'invite n'essuiera pas de refus.

Mais le sire Portanty, de Witebsk, se mit à l'amadouer :

— Ne vous irritez donc pas, et ne cherchez pas à amener une affaire selon une mode stupide.

— Mieux vaut conserver cette mode que d'avoir un palais noir comme les gens de Witebsk ! répondit Sipaïlo.

— Je préfère un palais noir à une tête stupide !

— Au diable ! s'écria Messire Tretiak, d'Human, assez de ces querelles avant une sortie !

— De quoi vous mêlez-vous ? demanda Messire Skulski de Leczyça.

— De ce qui me plaît.

— Mais cela ne me plaît pas ! Regardez-moi cet Humaniate... On va vous asticoter aussi.

— Voyons !

— Bien ! Brè ! Brè ! Imbécile d'Humaniate, qui pille la vouêture du vouêsin pour charger la sienne.

— Ferme ça, goujon ! Le canard t'a avalé sept fois et sept fois tu es ressorti de l'autre côté !

— Toi, tu n'en sortiras pas !... Duel !

— Duel ? Soit, demain !

— Moi aussi, j'invite quelqu'un ! dit Messire Pluta.

— Plutôt mes petits-fils, riposta Messire Zagloba.

— Est-ce que je vais rester le dernier ? demanda Messire Sipaïlo.

— Qui voulez-vous appeler ?

— Bah ! Pourquoi choisir ?... Tous ! Et puis, fini !

— Garde à vous ! cria Zagloba.

En effet, un officier du régiment de Messire Radrozewski s'approchait du feu, et on entendait un bruit de trompette étouffé par une sourdine.

— A cheval, commanda l'officier.

Puis, s'adressant à Zagloba :

— Cette reconnaissance est d'une extrême importance. Il faut donc, de toute nécessité, que vous rapportiez des renseignements, dût la moitié de votre monde y rester.

— Bien, répondit le vieux héros ; mais je dois vous dire qu'il est plus facile de donner un pareil ordre que de l'exécuter soi-même.

L'officier haussa les épaules, et s'en fut. Ils partirent.

La nuit était étoilée, mais sans lune. Derrière le camp, les bois s'étendaient sur un demi mille ; au-delà, c'étaient d'immenses prairies sur lesquelles, comme d'habitude en été, rampait au ras du sol, une brume semblable à une mer sans fin. Un chemin sentant la tourbe, serpentait à travers ces prairies, jusqu'aux lointaines forêts au milieu desquelles se trouvait l'ennemi.

Lorsqu'ils entrèrent dans le brouillard, c'est à peine

si l'on pouvait distinguer son voisin, et, à quelques pas, il était impossible de rien voir.

— On se casserait la figure sans s'en apercevoir ! grognait Zagloba.

Ils marchèrent un mille, puis un autre. Dans le brouillard et le crépuscule, on ne pouvait rien entendre que l'ébrouement des chevaux.

Soudain, trois hommes qui étaient partis en éclaireurs, arrivèrent au galop en criant :

— L'ennemi ! L'ennemi !

Sur leurs talons, on entendait le piétinement de la cavalerie qui accourait.

Zagloba arrêta son cheval sur les jarrets et cria :

— Chargez !

Un instant après, ils étaient tellement enchevêtrés, qu'ils pouvaient se saisir par l'épaule. Dans la brume retentissait le choc des lames, et tantôt un coup de feu, tantôt le hennissement des chevaux et les cris des combattants. Messire Zagloba, avec ses beuglements de taureau, épouvantait les gens dans les ténèbres, mais il se démenait aussi effroyablement, car quand il était par trop acculé, c'était un terrible soldat.

Messire Skulski cherchait à porter des coups de Jarnac, à la façon de Leczyça tout près de Messire Tretiak. Messire Portanty reçut dans la figure un coup qui l'eût tué, si Messire Sipaïlo, parant un second coup, n'avait, d'un coup de pointe, transpercé la gorge de l'adversaire. Messire Pluta, vieux et vigoureux soldat, se démenait dans la mêlée, comme un serpent dans une fourmilière, et frappait dans le tas, comme un faucon dans une bande de canards sauvages.

Tandis que chacun sauvait ainsi la vie de son voisin, la brise se leva soudain. La brume se dissipa un peu : on commença à se voir.

Les cœurs s'en trouvèrent plus assurés, et les combat-

tants se mirent à pousser des cris afin que chacun pût reconnaître plus aisément ce que faisait son camarade, et savoir qui se trouvait près de lui. Messire Sipaïlo, qui devait la vie à Pluta, cria le premier du fond du cœur :

— Hourra pour la Mazurie !

— Vive Oszmiana ! repartit Pluta.

Les autres, ne voulant pas demeurer en reste, s'écrièrent à leur tour :

— Gloire à Leczyça !

— Honneur à Witebsk !

— Hourra pour Human !

— Vive la République !

Mais à ce moment, une attaque fondit sur leur flanc, et même sur leurs dernières, de sorte qu'ils se trouvèrent dans la gueule du loup. Mais, comme ils étaient de régions différentes, ils se stimulaient mutuellement, et nul ne songea à demander quartier, et ils se battaient à outrance, sans espoir, mais à mort.

Aussi auraient-ils tous péri, si Messire Zboïnski, sachant que, dans la nuit, et en raison de leur petit nombre, un malheur était facile à prévoir, n'avait suivi avec trois cents Mazures de ses meilleurs soldats. Il se jeta sur l'ennemi, le rompit, l'écrasa, en acheva une partie, s'empara de l'autre, et délivra la reconnaissance étouffée par le nombre.

Mais il ne put maîtriser sa stupéfaction à la vue de leur travail. En effet, se battant en désespérés, ils avaient taillé les hommes comme de la choucroute.

— Les anges eux-mêmes n'auraient pas combattu plus galamment, fit-il.

Ils rentrèrent ensuite au camp pleins d'enthousiasme.

Mais, bien que l'aube commençât à peine à poindre avant qu'ils n'arrivassent, ils n'allèrent pas se coucher, excités par leur grande joie, et aussi parce qu'on se mit à les régaler. Ils commencèrent à manger et à

boire, se glorifiant l'un l'autre, et écoutant Messire Zagloba qui modestement, rappelait quelque chose sur les Thermopyles.

Quand ils eurent ainsi bien bu, Messire Portanty mit soudain la main devant sa bouche, et dit :

— Mais, et notre duel ? Qu'est-ce qu'il devient ?

— Notre duel ? L'ennemi l'a mangé.

— Et ça a été plutôt malsain pour lui, ajouta Zagloba.

Tout à coup, Messire Pluta, qui se restaurait plus vigoureusement que les autres, se mit à se frapper la poitrine avec les poings, tant et si bien que toute la maison en retentit, et s'écria d'une voix lamentable :

— Aurais-je été Caïn sur mes vieux jours, et aurais-je versé le sang innocent d'Abel ? Sur mes vieux jours ? Moi ? Pluta ?

Il commença à hurler en versant des torrents de larmes, et les autres, en l'entendant, se mirent aussi à beugler, si bien que les gens des autres régiments les entourèrent avec curiosité, cherchant à savoir ce qui avait pu leur arriver.

A ce moment, Messire Zagloba se leva, et élevant, avec une immense gravité un broc d'hydromel, dit :

— Compagnons d'armes enfants *ejusdem matris* ! Je dirai seulement deux mots, mais vilain qui ne dit pas comme moi :

Aimons-nous !

— Aimons-nous ! s'écrièrent d'une seule voix toutes les bouches.

Au même instant, dans tous les coins du camp, éclatèrent les sonneries de trompettes, non pas en sourdine, mais à plein souffle, comme on faisait d'ordinaire avant une grande bataille.

Comment Messire Lubomirski se convertit et construisit une église à Tarnawa

(D'après une légende populaire)

Lorsque Notre-Seigneur naquit à Bethléem, Messire Lubomirski, de Tarnawa, était encore luthérien.

Mais, comme c'était un homme sage et subtil, et comme il avait ouï dire que le Petit Jésus était très fâché de voir encore des luthériens et divers autres hérétiques, il se cassait la tête à chercher comment il pourrait s'assurer de la véracité de ces assertions.

Son cocher cracovien, qui le menait à quatre, lui dit que le plus simple était d'atteler le breack, et d'aller à Bethléem, pour faire une enquête approfondie auprès du Saint-Enfantelet. Par malheur, Messire Lubomirski avait guerroyé longtemps contre les Turcs, et la guerre lui avait coûté tant d'argent qu'il avait dû, à la fin, emprunter à des Juifs en hypothéquant Tarnawa, de sorte que non seulement il n'avait pas les moyens d'entreprendre le voyage de Bethléem, mais qu'il ne pouvait pas même aller à Cracovie.

Il se creusait donc la cervelle pour savoir comment se tirer de là ; et voilà qu'un jour, un vieillard s'approcha de lui.

C'était un vieux pèlerin qui lui parla ainsi :

— Loin d'ici, dit-il, au couchant, se trouve la Montagne des Sorcières. Elle est si haute que son ombre s'étend jusqu'à sept milles. Juste au sommet de cette montagne, habite une sorcière effroyablement riche, qui coud la chemise de l'Antéchrist. Elle ne peut faire qu'un seul point par an, mais quand elle aura terminé la chemise, elle enfantera l'Antéchrist, et la grande bataille commencera contre la Sainte Foi.

Pour entrer, elle laisse entrer chez elle n'importe qui, et lui permet de prendre tout l'argent qu'il peut emporter ; mais jamais nul n'a vu personne en revenir.

— Et pourquoi ? demanda Messire Lubomirski.

— Parce que, dit le vieillard, elle est gardée par des reptiles de toute sorte et par des monstres terribles ; aussi, quand quelqu'un revient, ils courent après lui, et, s'ils l'attrapent avant qu'il ne sorte de l'ombre, ils le déchirent en miettes.

Messire Lubomirski se gratta la tête. Les reptiles et les monstres ne lui plaisaient guère ; mais il voulait de l'argent. Pourtant, après le départ du vieillard, il lui vint à l'esprit que, puisqu'il y avait des gens susceptibles de tromper le diable, il devait sûrement y avoir un moyen de tromper aussi cette vipère de la Montagne des Sorcières.

Il se creusa donc la cervelle un jour, deux jours, trois jours, puis enfin s'écria : « Ou staroste, ou capucin » ! Et il partit.

Il prit sept bons chevaux rapides ; il attacha le premier à un arbre, à l'endroit où finissait l'ombre de la Montagne des Sorcières ; il attacha le second à un mille de là, le troisième, un mille plus loin, et ainsi de suite, jusqu'au sixième. Montant alors le septième, il chevaucha jusqu'à l'antre de la sorcière.

En marchant, il regardait à droite et à gauche ; et

voilà qu'il vit, couchés comme des troncs d'arbres, parmi les sapins rabougris, d'immondes monstres à trois têtes, d'énormes serpents, et toutes sortes de couleuvres et de vipères. L'un ou l'autre levait de temps en temps la tête, poussait un sifflement, claquait des dents ; mais personne ne lui dit rien.

— Ho ! pensait Messire Lubomirski, si ce n'étaient que des monstres et des serpents ordinaires, on pourrait leur fendre le crâne à coups d'épée ; mais, contre les forces de l'enfer, un sabre est inutile, et il faudra tâcher de s'arranger avec la vieille, sans quoi je ne reviendrai pas vivant.

Il arriva enfin au sommet et regarda : une épouvantable furie d'enfer était assise, et cousait une chemise.

Messire Lubomirski mit pied à terre, s'inclina cavalièrement devant elle et lui adressa ces paroles aimables :

— Comment vas-tu, vieille paille de bottes ? Je suis venu ici pour tes trésors, car j'ai dépensé tout ce que j'avais à la guerre, et maintenant, j'ai besoin d'argent pour faire un voyage. Que tu me donnes quelque chose ou non, ça m'est égal, mais ne lambine pas, car je suis extrêmement pressé.

La vieille éclata de rire à ces mots, au point que Messire Lubomirski put contempler sa dernière et unique molaire. Puis, elle dit :

— Ha ! Ha ! Pourquoi pas ? Tu vois ici tout autour de moi, dans ces sacs, de l'or, des perles des diamants : prends tout ce que tu veux ; mais d'abord, trinque avec moi.

Elle prit en même temps deux verres, en remplit un à une bonbonne, l'autre à une autre, et dit :

— Chaim !

Messire Lubomirski qui, comme on l'a dit, était un homme sage et subtil, avait bien remarqué que la vieille

n'avait pas rempli les deux verres à la même dame-jeanne : il devait y avoir quelque piège là-dessous. Il se mit donc à pencher la tête, et à regarder comme s'il observait quelque chose derrière la vieille.

— Qu'est-ce que tu regardes ? demanda-t-elle.

— Le brouillard s'est dissipé, et l'on voit les croix des églises d'une ville.

La sorcière tressaillit.

— Où çà ? demanda-t-elle.

— Derrière ton dos.

La vieille se retourna complètement, et abrita ses yeux de sa main, et Messire Lubomirski fit rapidement l'échange des verres.

— Qu'est-ce que tu radotes ? Le brouillard est épais comme de la bouillie, dit la mégère.

Il répondit :

— J'avais cru.

La sorcière prit son verre :

— Chaim !

— Siulim !

Ils burent. A peine eurent-ils bu, que la vieille s'effondra sur le dos, et tomba dans un profond sommeil.

Messire Lubomirski fit main-basse sur l'or, les perles et les diamants, sauta à cheval, et au galop.

Il vole, il vole, arrive au cheval qu'il a attaché à un mille, hop, en selle, et au galop.

Pendant ce temps, la diablesse s'éveillait, car il lui fallait un assaisonnement autrement violent, et se mettait à hurler :

— Vite, monstres, vite, serpents, vite, vipères et couleuvres ! Attrapez-moi ce chevalier et déchirez-le ! Il s'enfuit avec les trésors de mon futur fils, l'Antéchrist !

Et voilà que tout se met à grouiller dans la montagne. Les monstres s'agitent tant que la forêt est secouée

comme par un ouragan. Ils attrapent le premier cheval, le déchiquettent, font craquer ses os sous leurs dents, l'avalent.

Ils continuent, car la vieille crie qu'ils lanternent, et attrapent le deuxième cheval. Ils le déchirent aussi vite qu'ils peuvent, et le dévorent avec la selle. Ils voient ensuite le troisième cheval, et le dévorent. Ils voient le quatrième, et le dévorent. Mais, si peu qu'ils s'attardent à chacun, quand ils ont dévoré le sixième, Messire Lubomirski, sur le septième, est déjà sorti de l'ombre que la Montagne des Sorcières projette à sept milles vers le nord.

Il se retourne alors vers eux, et les raille :

— Vous pouvez me lécher le derrière !

Ils se dressent, tourbillonnent, montrent les dents, grognent, mais ils ne peuvent sortir de l'ombre. Une grenouille seule a sauté avec un tel élan qu'elle n'a pu se retenir, et elle est tombée sur l'épaule de Messire Lubomirski.

Mais lui ne s'inquiète pas d'elle le moins du monde, d'abord parce qu'il n'a pas peur du tout des grenouilles, et puis parce que, dès que le soleil tombe sur elle, elle commence à se pétrifier en un clin d'œil.

— Te voilà, crapaud, lui dit Messire Lubomirski.

Elle se met à gémir, en demandant humblement :

— Rejette-moi dans l'ombre ! Sans quoi je vais être tout à fait pétrifiée. Je te dirai la vérité sur tout ce que tu me demanderas.

Le chevalier demeura silencieux un instant, puis lui dit :

— Tu viens de l'enfer ?

— Oui, de l'enfer.

— Dis-moi donc quelle est la confession qui vous fait le plus peur, en enfer ?

— C'est une chose que je ne puis te dire qu'à l'oreille,

car si les reptiles m'entendaient, ils me dévoreraient aussitôt que tu m'aurais rejetée dans l'ombre.

Elle se mit alors à lui chuchoter à l'oreille, et Messire Lubomirski l'écoutait avec toute son attention ; puis, prenant la grenouille, il la jeta derrière lui, dans l'ombre, et se parlant à lui-même :

— Maintenant, dit-il, je n'aurai plus besoin d'aller à Bethléem interroger le Divin Enfant au sujet de la vraie foi ; mais je veux y aller pour me prosterner à ses petits pieds sacrés.

Sur la route, il rencontra trois rois qui s'y rendaient également, mais à pied, et il leur permit de monter dans son carosse. Ils se confondirent en remercîments, et lui promirent de tenir sur les fonds baptismaux le fils qui lui naîtrait.

Et, à Tarnawa, avec le trésor rapporté de la Montagne des Sorcières, il fit élever une grande église dans laquelle aujourd'hui encore, est célébré le service divin.

Le Sonneur

Je suis obligé de taire le nom de la ville dont je visitai les curiosités au mois d'août de l'année dernière, et le motif en apparaîtra plus loin au cours de ce récit. Il suffira pour l'instant de savoir que cette ville se trouve à la frontière du Royaume de Pologne et que, pour toutes sortes de raisons, elle mérite une visite. Elle possède de curieuses rues couvertes, formées par les colonnades des maisons du marché, un vieil hôtel de ville, et une grande cathédrale toute moussue et plus ancienne encore, dont l'intérieur est rempli d'antiquités intéressantes et de mausolées de ces gens dont parle la chanson connue :

« Ils ont fait trembler le monde;
Aujourd'hui, quoiqu'au cercueil,
Leur œil de marbre à la ronde
Jette un regard plein d'orgueil ».

Comme je ne pouvais y séjourner que jusqu'au soir de mon arrivée, je commençai par demander à l'auberge un homme qui pût me montrer la ville rapidement et à fond. On me répondit que je n'avais qu'à pousser jusqu'à la cathédrale. Celui qui était le plus qualifié pour me guider était le sacristain : ce n'était pas du

tout un miséreux, mais il était préposé à tout le service de l'église et remplissait en même temps les fonctions de sonneur. Servant à la cathédrale depuis quelque quarante ans, il ne la connaissait pas moins bien que « le prince évêque lui-même », et la faisait visiter avec une véritable passion.

Fort d'une telle assurance, j'allai, un quart d'heure après, frapper à une petite maison qui, auprès de l'immense cathédrale, semblait un petit champignon grandi à l'ombre d'un chêne gigantesque. Le sacristain m'ouvrit lui-même, car il était, ainsi qu'il m'apparut, l'unique habitant de la maisonnette, et quand il sut de quoi il s'agissait, il consentit volontiers à me guider à travers l'église et le cimetière.

C'était un vieillard avec un toupet blanc comme du lait qui lui tombait sur les yeux, et une longue moustache blanche pendante. Il semblait appartenir à la petite noblesse. Je fus frappé de son teint d'une délicatesse extrême, de son air de jeunesse, et de ses yeux bleus bombés au regard scrutateur et méfiant. Ce regard méfiant formait un contraste surprenant avec l'expression douce et même naïve de son visage. Aux premiers mots qu'énonça le vieillard, je reconnus qu'il n'appartenait pas à la population de la région.

— N'êtes-vous pas de Lithuanie ? demandai-je.

Il était évidemment sourd, ou bien il faisait le sourd pour se donner le temps de réfléchir avant chaque réponse, car il s'arrêta, entoura son oreille avec la main, puis, après un instant, repartit lentement d'une voix traînante :

— Quoi donc ?

— C'est que vous avez l'accent lithuanien.

Là-dessus, il haussa les épaules avec un mécontentement visible.

— L'accent lithuanien ! L'accent lithuanien ! répé-

ta-t-il en s'interrompant par moments, comme s'il pesait chaque mot en particulier. Qu'est-ce qu'on en sait? Ici aussi, les gens répètent la même chose ; et quel accent lithuanien ! Ils disent : le pied, et moi aussi, je dis : le pied. Ils disent : la tête, moi aussi : la tête. Alors qu'est-ce qu'ils me veulent ? Ils prétendent que je traîne les syllabes ? On sait bien que les habitants de la Couronne les traînent aussi et quand on le leur dit, ils se moquent encore plus de vous.

— Mais moi, je ne ris pas ; j'ai pourtant reconnu que vous étiez Lithuanien, car j'ai séjourné longtemps en Lithuanie, et j'ai même écrit un ouvrage sur les événements qui se sont passées là-bas autrefois.

— Ainsi, Monsieur est un littérateur ?

— Oui.

— Et quelle sorte de livres avez-vous écrit sur notre Lithuanie ?

— Sur la guerre des Suédois au temps du roi Jean-Casimir.

Le visage du vieillard s'éclaira, comme si un rayon de soleil tombait sur lui et il se mit à parler d'une voix plus rapide et plus vive :

— Ah! Monsieur ! « Le Déluge » hein ? Je connais ! et comment ! Et maintenant, je m'étonne même de ne pas vous avoir reconnu tout de suite, car j'ai vu votre « peinture » chez un prêtre, et ce n'est pas une fois ni deux que je l'ai regardée ! Ah mon doux Seigneur ! Oui, je suis de ces parages !... Là-bas, pas loin de Lauda... On y rencontre encore des Butrym, des Gorciewicz et des Domaszewicz et j'ai été bien souvent à Pacunele dans ma jeunesse.

— Et les Pacuneliennes sont toujours aussi jolies ?

— Elles le sont, elles le sont, mais beaucoup ont changé tant soit peu depuis lors. Ah mon Dieu ! C'est vous qui avez écrit « le Déluge » ! Et sûrement person-

ne d'autre, car j'ai vu votre « peinture ». O le bon moment ! Et maintenant, pour ces histoires de notre pays, je vais vous montrer l'église, et tout ce qu'elle renferme, comme jamais je ne la montre à personne.

Nous entrâmes dans la cathédrale et il me la montra en effet avec tout son cœur, mais peut-être pas aussi à fond qu'il l'avait promis, car sa pensée s'envolait visiblement vers les temps de sa jeunesse, vers le foyer de sa famille. Nous visitâmes cependant l'église et la sacristie assez en détail ; nous contemplâmes les tableaux des autels, les vieux tryptiques gothiques, les mausolées renaissance des chevaliers qui « firent trembler le monde », les calices, les ostensoirs, et même les ornements reposant depuis des siècles dans le trésor, et enfin nous allâmes visiter les tours dont l'une, qui était en même temps le clocher, abritait une quinzaine de cloches grandes et petites.

Je portai mon attention sur leur nombre et sur la taille splendide de plusieurs d'entre elles, ce qui réjouit visiblement le vieillard, car il dit :

— Hé ! On peut chercher loin un autre clocher comme celui-ci et de pareilles choses ! Elles sont aussi ma plus grande consolation. Je ne peux pas vous dire... Les gens d'ici sont de bonnes gens, c'est un coin paisible, avec un tout petit traitement ; à ces mots il baissa la voix et inspecta les alentours ; mais parfois c'est si triste qu'on en pleurerait ; et ne pouvoir noyer son chagrin dans les larmes, c'est encore plus triste.

— Je comprends, je comprends...

— Cela rappelle, monsieur, l'hiver de l'année 63 dans les forêts. La nuit, vous vous couvrez de fourrures, et vous vous étendez sur votre manteau : c'est dur ; vous vous couchez sur les fourrures, et vous vous couvrez de votre manteau : vous gelez. Et vous êtes toujours aussi mal, et aussi incommodément. Vous souf-

frez toujours de quelqu'endroit ! Car chez soi, c'est chez soi ! Evidemment, ici aussi on est chez soi. Mais, si les autres se trouvent déjà dépaysés quand ils vont dans le district voisin alors, là-bas, monsieur, c'est loin, loin !... Aussi, quand l'homme songe que jamais de la vie, il ne verra ces champs, ni ces forêts, ni ces hommes, et que ses os ne reposeront pas là-bas sous la croix, c'est comme si quelqu'un lui passait la main sous les côtes et lui pinçait le cœur. Ah ne m'oppresse pas mélancolie, ne m'oppresse pas ! car les années m'oppressent déjà.

— Et les cloches, demandai-je, en quoi vous consolent-elles ?

— En ceci, monsieur, que la voix des cloches s'en va au loin et se disperse de tous les côtés. Les hommes ne l'entendent plus déjà, mais elle vole, elle vole à travers les airs car elle a la permission d'atteindre jusqu'aux cieux. Alors, je songe que si je meurs, elles tinteront, et que le bon Dieu, avant d'appeler mon âme pour le jugement lui permettra peut-être de s'envoler avec cette voix vers notre Lithuanie et de planer au-dessus, ne fût-ce qu'un jour, comme cette malheureuse corneille grise, ou cette hirondelle qui vient d'au-delà de mers. O Dieu miséricordieux !. Il me permettra de dire adieu et de bénir...

Il se tut, mais ses gros yeux étaient comme embrumés et malgré moi je me remémorai ces paroles pleines de désir de Mickiewicz :

« Lithuanie, o ma patrie, tu es comme la santé.

Le prix que tu vaux, celui-là seul le sait qui t'a perdue... ».

Je me mis ensuite à contempler les cloches.

Il y a réellement dans les cloches quelque chose de plus grand que dans les autres objets inanimés. Elles ont un nom, elles ont souvent une voix humaine ; elles

ressentent, comme si elles vivaient, la bonne et la mauvaise fortune des hommes ; elles illuminent les triomphes, elles pleurent les deuils, elles donnent l'alarme et emportent de la terre vers le ciel les prières, les plaintes et la glorification de Dieu.

— Est-ce qu'elles ont toutes leur nom, demandai-je après un instant.

— Non, répondit le sonneur, les grandes en ont un, mais pas les petites. Celle-ci, la plus grosse s'appelle Jean. Et monsieur, quelle voix ! Quand elle gémit, toute la tour en tremble, et toutes les corneilles et tous les pigeons, bien qu'ils y soient habitués depuis leur enfance, s'envolent du toit et quittent leurs trous. Cette autre s'appelle André, mais les mendiants, je ne sais pourquoi, l'ont surnommée Bambyk. Et pour moi, j'ai appelé *Terka* (1) cette petite cloche-là.

— Et pourquoi donc ?

Le vieillard sourit, avec une sorte de confusion :

— Je ne confierais pas cela à un autre qu'à vous, car c'est difficile à dire, mais à vous, il faut tout avouer.

J'ai eu bien des avatars en Lithuanie et en Samogitie, et j'ai habité un certain temps Wilkomierz. A cette époque s'y trouvait Mlle Terka Slepsc : elle avait une si merveilleuse beauté que la terre ne pouvait pas en contenir une autre pareille. Et elle ne possédait pas seulement la beauté, mais encore une voix telle que quand on l'entendait, nul homme ne pouvait savoir si c'était une alouette qui chantait ou si c'était une âme humaine et pécheresse qui parlait. Cette jeune fille appartenait à une grande famille « très riche » ; elle était la fille de Monsieur le Maréchal Slepsc, de telle sorte que, moi qui suis cependant noble aussi, je n'étais rien auprès d'elle ! Et voilà que je m'épris de cette

(1) Diminutif de Thérèse.

« étoile » du ciel ! Je la regardais seulement de loin, comme une sainte image. Mais quand je suis arrivé ici, après soixante trois, et que j'ai entendu pour la première fois cette cloche, il s'en est fallu de peu que mon cœur n'éclatât et je m'écriai tout à coup : Mademoiselle Slepsc ! Voilà pourquoi que je l'ai surnommée Terka. Elles sont toutes chères à mon âme, ces cloches, mais cette petite cloche-là est la plus chère.

— Et Mademoiselle Slepsc vit-elle encore ?

— Il n'y avait personne à qui le demander, et le seul que j'aie interrogé ne le savait pas. Elle a dû se marier, peut-être qu'elle vit, peut-être qu'elle est morte, mais si elle vit elle a dû changer aussi, avec quelque quarante ans de plus, elle n'est plus la même !

Il soupira doucement et se tut.

Trois heures sonnèrent à l'horloge de la tour. Nous descendîmes, et comme le vieillard ne voulait accepter aucune récompense de moi, qui avais écrit sur la Lithuanie, je l'invitai à boire une bouteille d'hydromel et à continuer notre causerie dans le cabaret le plus proche.

Quoique le Lithuanien soit toujours enfoncé de deux coudées dans le sol quand il en a une sur la terre, le vieux sacristain avait cependant en moi une confiance exceptionnelle, et j'appris beaucoup de choses dans cette causerie. A la vérité, le bon vieillard inspectait les alentours, quoiqu'il n'y eût dans la petite salle personne en dehors de nous, et il baissait la voix par moment, sans aucune nécessité ; mais il m'avoua qu'il n'habitait pas là sous vrai nom, quoiqu'il eût des papiers en règle. En apparence, on ne persécute plus personne pour 63, mais dans son temps on l'avait recherché vivement, et il préférait être prudent : « Qui pourrait les croire ? ». Il avait eu à cause de ce nom d'emprunt bien des embarras et du chagrin dans son temps, et notamment quand mourut son oncle, qui avait laissé quelque « bien » en Li-

thuanie. Cet oncle était un homme sage et circonspect aussi ; tellement circonspect, que, lorsqu'il tomba malade, il voulut absolument faire établir, de son vivant, son acte de décès... « car si les papiers n'étaient pas en règle, tout serait pillé ». Il fut absolument impossible de lui faire comprendre que l'acte de décès d'un vivant était inexécutable. A la fin des fins cependant, il laissa ses papiers si en règle qu'on « saisit » seulement un peu de son « bien » mais qu'on ne put pas du tout piller. Or par la suite, il avait été très difficile à un homme qui était condamné à mort en Lithuanie, et qui devait se cacher sous un autre nom, d'ailleurs, de réclamer la succession. Par bonheur, il y avait à Grodno un neveu de son frère, « *Tadziuk* » (1), qui prit tout l'héritage et se rendit ensuite dans le Royaume, et distribua honnêtement à chacun ce qui lui revenait.

— C'est pour cela, dit le vieillard en terminant son récit, que je vous prie instamment, monsieur, de ne dire à personne, que vous m'avez vu, ni le nom que e porte actuellement. Autrement on me reprendrait tout ce que Tadziuk m'a apporté.

— C'est donc que vous avez été condamné à mort en 63 ? demandai-je.

— Qui n'a pas été condamné sous Mouraview ? répondit-il. Et moi, avant d'être condamné, j'avais été pendu.

— Comment cela ?

— Voici. J'allais un jour à la foire avec un Juif, et j'avais de l'argent, lorsque quelques cosaques maraudeurs tombèrent sur nous, monsieur, et ils nous pendirent tous deux. Par bonheur, messire Narbutt survint inopinément. Il chassa les cosaques, et nous dépendit.

(1) Diminutif de Thadée.

— Et vous avez survécu ?

Il me contempla avec étonnement, semblant se demander comment de la bouche d'un homme qui écrit des livres pouvaient sortir des questions aussi stupides.

— Mais si je n'avais pas survécu, je ne pourrais pas bavarder avec vous à présent !

— C'est vrai, c'est vrai, mais comment cela s'est-il passé ?

— Le juif qui avait le cou délicat partit pour l'autre monde, et moi, qui l'avais plus solide, j'en suis revenu, dit lentement le vieillard. Il y avait alors à la foire un jeune médecin de l'Académie de Varsovie, qui nous soigna. Mais ensuite, dès que je revins à moi, il se montra curieux comme tous les gens de la Couronne — il fondit sur moi tout à coup et me demanda : « Qu'est-ce que vous avez ressenti ? Quel effet cela vous a-t-il fait quand on vous a pendu ? Voilà un sage !... Quel effet !... On a faim, ça donne mal au cœur d'être pendu — naturellement, quand on n'y est pas habitué.

Je ne répondis rien à cette remarque judicieuse, car vraiment, à une situation pareille (autant qu'une pendaison puisse s'appeler une situation), il est difficile de s'accoutumer. Le vieillard cependant avala son hydromel, puis agita la main et dit :

— C'est loin, ces histoires, monsieur !... Elles ne reviendront pas, de même que moi, je ne retournerai pas là-bas.

Je me mis alors à lui expliquer que, en tous cas, les temps avaient considérablement changé et que, s'il voulait encore absolument revoir le pays de ses pères, il pouvait aller en Lithuanie sans grand danger. Mais je remarquai qu'à mesure que je parlais ainsi, son visage qui jusque là s'était égayé sous l'influence de ses souvenirs, et peut-être de l'hydromel, commençait

à s'assombrir et à s'éteindre, et enfin il refléta une telle tristesse que je me tus, ne comprenant pas ce qui dans mes paroles, pouvait peiner à ce point le vieillard.

Lui, cependant resta quelque temps la tête basse.

— Les temps ont changé, dit-il, mais la Lithuanie aussi a changé.

— Mais vous disiez pourtant que par moment vous soupiriez tellement après elle.

— Certes, je soupire. Et comme je l'ai dit, je demande chaque jour à Dieu dans mes prières, qu'il permette à mon âme de survoler le pays de mes pères, de le contempler, de lui dire adieu et de le bénir, mais je ne veux pas y retourner avec mon corps pécheur, car à présent, je soupirerais encore davantage là-bas après l'ancienne Lithuanie que je ne fais ici.

— Par Dieu ! Je crois en soupçonner la raison, mais expliquez-la moi exactement !

Il y eut un moment de silence, comme si le vieillard réfléchissait aux mots qu'il pourrait employer pour exprimer ce qu'il ressentait, puis il commença ainsi :

— Je vais, monsieur, vous dire tout ce qui s'est passé... Tadziuk m'a rendu visite plusieurs fois depuis lors, et même, il était ici il n'y a pas longtemps. Comme je suis en réalité son dernier parent, et qu'il restera là-bas quelque chose après moi, il veut aussi avoir l'œil là-dessus. Et je l'en loue, car c'est de la sagesse. Donc, la dernière fois qu'il est venu ici, c'était en juillet, il m'a raconté tout ce qui se passait dans nos parages, et chez nos connaissances, et à la fin, je lui ai demandé : Alors, est-ce que cela va un peu mieux dans notre patrie ? Il me répondit : « Et comment ! non seulement cela va mieux, mais maintenant, en outre, c'est la guerre ». Je fus extrêmement intrigué et l'interrogeai de nouveau : Avec qui, Tadziuk, avec qui ? Et, croyez-moi, monsieur, il me dit : « Avec qui donc, sinon avec les Polonais ! ».

Je pensais avoir mal entendu, aussi renouvelai-je ma question, et il me répéta encore : « Avec les Polonais ». Alors, monsieur, je demeurai bouche bée, les yeux écarquillés sur lui, et je dis : Tadziuk, est-ce que tu n'as pas quelque chose là ? et je me frappai le front. Il faisait une grande chaleur, et je pensais que cela avait pu lui échauffer la tête.

— Et qu'est-ce qu'il vous a répondu ?

— Il s'est mis à me raconter comment se fondait la nation lithuanienne, comment les gens de Lithuanie, même dans plusieurs « domaines » nobles, ne voulaient pas être Polonais, comment la langue lithuanienne se développait partout, comment ils imprimaient des livres et des journaux en lithuanien, comment dans les églises déjà, un certain nombre de prêtres proscrivaient les prières polonaises ; et il parla ainsi presque jusqu'au dîner ; et il le faisait si ardemment qu'il transpirait, car il voulait absolument me persuader et me convertir, et moi, j'écoutais, j'écoutais.

— Et puis ?

— Ensuite, nous nous mîmes à table, et nous ne dîmes pas un mot. Je ne faisais que réfléchir à tout ce que j'avais entendu. Après le dîner, il alla dormir, car il avait voyagé deux nuits, et moi, je réfléchis encore. Vers le soir, comme j'allais sonner, je l'emmenai avec moi dans la tour, et après avoir sonné, je m'approchai de lui inopinément et dis : Que penses-tu ? Pourquoi me suis-je battu et ai-je été pendu en 63 ? N'est-ce pas pour que la Lithumanie soit libre, hein ? Et si elle était libre, est-ce que cela ne voudrait pas dire que chacun aurait la liberté d'être ce qu'il voulait. N'est-ce pas ainsi ? Et qui s'est battu contre moi alors ? N'ai-je pas versé mon sang dans les champs et dans les forêts ? Qui ont-ils emprisonné, qui ont-ils déporté, qui ont-ils pendu, à qui ont-ils pris ses biens,

mon garçon ? à toi ? Ainsi tu oserais combattre ceux qui ont versé leur sang pour toi ? La nation lithuanienne s'éveille, dis-tu ? Dieu merci ! Tu veux parler lithuanien ? Parle ! Tu veux des livres et des prières ? Aie-les. Celui qui a prodigué son sang pour toi t'aidera encore, mais toi, ne va pas le mordre, car il languit avec toi, il souffre avec toi et il réclame ses droits avec toi.

Et lui, qu'est-ce qu'il t'a fait ? a-t-il proscrit ta langue lithuanienne, comme Mouraview a fait pour le polonais ? t'a-t-il déporté en te chargeant de chaînes pour ton âme lithuanienne ? Et rappelle-toi les temps passés : Qui t'a baptisé ? Qui t'a éclairé ? Qui t'a arraché à l'Allemand, monsieur, comme à la gueule d'un chien ? Mais je vais te dire pourquoi tu lui fais la guerre. Tu lui fais la guerre parce que tu n'as pas peur de lui, car il n'a pas de Sibérie ni de fouet, lui. Contre les autres, c'est plus difficile; contre lui, c'est plus facile, alors, toi, tu te lances contre lui, quoiqu'il soit ton sang et ton frère. Mais si c'est ainsi, alors, tu es un méchant et un sot. Le péché est bien plus facile qu'une bonne action...

Je parlai ainsi, je parlai, monsieur, et ne cessai pas tant que j'eus du souffle. Mais est-ce que je n'avais pas raison ? hein ?

— Entièrement ! et je pense que votre Tadziuk a dû le reconnaître.

— Avec cela qu'il l'a reconnu ! Nous nous sommes querellés, nous nous sommes querellés, jusqu'à nous brouiller pour de bon. Il me dit à son départ : « Ne venez pas chez nous, oncle, car cela tournerait mal pour vous, parmi nous ». Et moi, je lui dis : « S'il y a là-bas beaucoup de renégats comme toi, je n'irai certainement pas ».

Il se tut et se couvrit les yeux avec la main, puis se remit à parler, bien plus à lui-même qu'à moi :

— Je pensais que si quelque liberté s'établissait

là-bas, les homme devraient verser d'abondantes larmes de joie, et qu'ils essuieraient leurs larmes, mutuellement comme des anges, et voilà la guerre ! Non... Je n'y retournerai certainement pas !... Je préfère songer ici près de mes cloches à mon ancienne Lithuanie, malheureuse et tourmentée, monsieur comme Jésus-Christ en croix, mais sans méchanceté dans l'âme...

. . . .

Nous nous fîmes nos adieux, car le soir approchait et c'était le 14 août, vigile de l'Assomption et l'Angelus devait être carillonné solennellement. Sur la place, devant l'église, se trouvaient déjà de nombreux citadins et paysans venus des campagnes environnantes pour le pardon du lendemain, et partout où l'on portait les yeux, on voyait s'épanouir, comme des coquelicots en fleur, les fichus des femmes aux couleurs éclatantes. La soirée était belle, le ciel limpide comme du cristal, enflammé par les rayons du couchant.

Et soudain, dans le soir brillant, éclata l'hymne d'airain des cloches. Le gros bourdon Jean ébranla la tour et dispersa les pigeons. André Bambyk fit entendre son gémissement, les autres cloches les accompagnèrent et sonnèrent, sonnèrent, et parmi leurs vibrations immenses et puissantes se mêlait la note haute et pure de la voix cristalline de Mademoiselle Slepsc.

Et tandis qu'elles s'ébranlaient enfin, comme des cygnes dans le ciel, je songeai que sur leurs ailes l'âme pleine de nostalgie du vieux sonneur s'envolait vers sa lointaine Lithuanie...

Souvenir de Mariposa

Je ne fis que passer comme au vol à Maripoza, et c'est avec la même précipitation que j'en visitai les environs. Je me serais cependant arrêté plus longtemps dans la ville et dans le comté si j'avais su qu'à quelques kilomètres de l'agglomération vivait dans la forêt le prototype de mon « Gardien de Phare ». Monsieur M., qui s'était trouvé en Californie en même temps que moi, me raconta naguère, après avoir lu le « Gardien de Phare », l'histoire d'un squatter polonais, qui présente avec lui une analogie complète. C'est ce récit que je rapporte brièvement et avec fidélité.

... Par la route des Big Trees (ainsi nommée sans doute à cause des arbres géants de Californie), j'arrivai à Maripoza. Il y a quelques années, la ville comptait encore quinze mille habitants, et maintenant, la population ne compte guère que le dixième de ce chiffre. On sait que dans le Nouveau Monde, les villes croissent comme des champignons, mais souvent aussi, elles ont la vie brève des papillons. Il en était ainsi de Maripoza. Tant que la rivière Maripoza coula sur un fond luisant d'or et déposa sur ses rives les pépites verdâtres du métal précieux, les mineurs américains, les « gambu-

sinos » du Mexique s'y ruèrent ainsi que les marchands du monde entier. Et puis tout cela émigra. Les « villes d'or » sont instables, car l'or s'épuise tôt ou tard.

La ville de Maripoza compte aujourd'hui mille habitants, et déjà, les bords de la rivière se couvrent de nouveau de taillis de saules pleureurs, d'arbres à coton et d'autres arbustes communs. Là, où le soir, les mineurs chantaient « J'ai passé le Missisipi », ce sont aujourd'hui les coyotes (1) qui chantent.

La ville se compose d'une seule rue dont le plus bel édifice est l'école ; le « Capitole » tient la seconde place. et la troisième appartient à l'hôtel de mister Billing qui réunit à la fois l'épicerie, le « saloon », c'est-à-dire le cabaret, et la boulangerie ou « bakery ». Quelques autres boutiques illuminent la rue de leurs magnificences. Mais le mouvement commercial y est extrêmement réduit. Les magasins n'ont guère à approvisionner que les citadins, car les environs ne comprennent que très peu de fermiers. Tout le comté n'a plus qu'une population infime, et la plus grande partie est couverte d'immenses forêts bruissantes où sont installés de loin en loin des squatters.

Lorsque la diligence nous amena à la ville, il y régnait un mouvement inaccoutumé, car nous arrivions un vendredi qui est jour de marché. Les squatters apportent ce jour-là leur miel à l'épicerie où, en échange, ils s'approvisionnent de divers articles d'alimentation. D'autres y conduisent leur troupeau, et des fermiers viennent livrer du blé.

Bien que l'émigration afflue lentement vers Maripoza, il s'y trouvait pourtant aussi quelques voitures d'émigrants qui se reconnaissaient aisément à leurs toits blancs élevés et au fait qu'entre les roues se trouvait

(1) Bêtes de proie de la famille des chacals.

généralement un chien attaché à une chaîne, ou bien un raton, ou un ourson. Il régnait devant l'hôtel un assez vif mouvement, et l'hôtelier, mister Billing, courait de tous côtés, répandant le gin, le wisky et le brandy.

Au premier coup d'œil, il reconnut en moi un étranger, se rendant aux Big Trees, et, comme ce genre de touristes constitue la clientèle la plus intéressante pour lui, il s'occupa de moi avec une sollicitude particulière.

C'était un homme qui n'était déjà plus jeune, mais plein de vie et d'activité, et pétillant comme une étincelle. On pouvait aisément, à ses mouvements et à ses traits, reconnaître qu'il n'était pas Prussien. Il me montra ma chambre avec beaucoup de complaisance. Il m'expliqua que c'était l'heure du « breakfast », mais que si je le désirais, on me servirait immédiatement dans le « dining room ».

— Le gentleman est certainement de San Francisco ?

— Oh non ! De bien plus loin.

— All right ! Il va sûrement aux Big Trees ?

— Oui.

— Si vous voulez voir des photographies des arbres, elles sont en bas.

— Bien. Je descends de suite.

— Est-ce que vous restez longtemps à Maripoza ?

— Quelques jours. J'ai besoin de me reposer, et en outre, je désire voir la région forestière

— Il y a des chasses remarquables. On a tué un puma tout récemment.

— Bien, bien. Entre temps, je vais dormir.

— Good ! Le registre de l'hôtel est en bas. Vous voudrez bien y inscrire votre nom.

— Bien...

Je me couchai et dormis jusqu'au dîner, qu'on annonçait en frappant avec un bâton sur une cuvette de mineur en fer blanc. Je descendis et avant tout, je m'ins-

crivis sur le registre, sans oublier d'ajouter à mon nom : « de Pologne ». Je me rendis ensuite au « dining room ». Le marché était évidemment terminé déjà, et les commerçants repartis chez eux, car il n'y avait que quelques personnes au dîner. Deux familles de fermiers, un monsieur borgne et sans cravate, l'institutrice de la localité, qui habitait évidemment l'hôtel, et un vieillard, un squatter, autant que je pouvais en juger à son costume et à ses armes.

Nous mangeâmes dans un silence, qu'interrompaient seulement les courtes formules : « Voudriez-vous me passer le pain », ou « le beurre », ou « le sel ». On demandait ainsi quand on était loin du pain, du beurre ou du sel, aux voisins qui s'en trouvaient plus rapprochés, de faire passer ces denrées. J'étais épuisé, et ne désirais pas entamer la conversation. J'observais toutefois la salle, dont les murs, comme l'avait dit mister Billing, étaient couverts de photographies d'arbres géants.

Il y avait : « Father of the Forest », c'est-à-dire le père de la forêt, maintenant abattu. Il ne pouvait plus supporter ses quatre mille ans sur son dos !

Hauteur : quatre cent cinquante pieds, circonférence, cent douze. Gracieux papa ! On n'en croirait pas ses yeux ni les descriptions.

« Grizzled Giant », 15 coudées (7 m. 50) de diamètre. Ho ! Nos Juifs eux-mêmes, réfléchiraient si on leur demandait de livrer un pareil arbuste à Gdansk. Mon cœur bondissait d'allégresse à la pensée que j'allais voir sous peu, au naturel, et de mes propres yeux, ce groupe d'arbres, ou plutôt de tours colossales s'élevant solitaires dans la forêt... depuis le déluge. Moi, Varsovien, je vais contempler de mes yeux « le père », je toucherai son écorce, et j'en rapporterai peut-être un morceau à Varsovie, pour convaincre les sceptiques, que je suis allé réellement en Californie.

L'homme, quand il s'égare ainsi, s'admire lui-même, et se réjouit involontairement à la pensée qu'il racontera ces choses à son retour, et que les sceptiques du lieu ne voudront pas croire qu'il y ait au monde des arbres de cinquante six coudées de circonférence. Ces réflexions furent interrompues par la voix d'un nègre :

— Café noir ? blanc ?

— Noir, comme toi-même, voulais-je répondre ; mais la réponse aurait été mal fondée, car le vieux nègre avait une chevelure blanche comme du lait, et son grand âge le rendait à peu près impotent.

Entre temps, le dîner finissait. Tous se levèrent ; le père fermier se bourra de tabac à chiquer, la maman fermière, assise sur une chaise à bascule, se mit à se balancer passionnément, et la fille, à tignasse claire de Polly ou de Katty se mit au piano, et j'entendis peu après :

— Yankee Doodle is going down Town (1).

— Je ne me laisse pas prendre au Yankee Doodle, pensais-je. De New-York à Maripoza, les filles me le jouent au piano, les soldats avec leurs trompettes, les nègres sur leurs banjos, les enfants sur des côtes de bœufs. J'oubliais ! Sur le bateau déjà, le Yankee Doodle me persécutait. Avec le temps, apparaîtra certainement en Amérique une maladie : la Yankee-Doodle-phobie !

J'allumai un cigare, et sortis dans la rue. Un léger crépuscule enveloppait la contrée. Les voitures s'en étaient allées, les émigrants aussi. Tout était calme et charmant. Le couchant rougeoyait des feux du crépuscule, l'orient s'assombrissait. Je me sentais gai et allègre. La vie me paraissait particulièrement agréable, légère, libre. Des jardinets, près des maisons, me par-

(1). — Hymne national américain.

venaient des chants ; ça et là, parmi les arbustes, scintillait une robe blanche, ça et là, une paire d'yeux clairs. Quelle délicieuse soirée ! Il est seulement regrettable qu'en Amérique les citoyens aient l'habitude, le soir, de faire brûler les détritus dans la rue. L'odeur de la fumée se mêle très inutilement au parfum des roses et aux fraîches senteurs des forêts proches. De temps en temps, des champs voisins de la petite ville, et des taillis, arrivait le bruit de coups de fusils, car presque tous les habitants de Maripoza sont chasseurs. Du reste, la circulation cessait, les détritus s'éteignaient.

Dans la rue, je rencontrai quelques personnes, et, je ne sais si, involontairement, j'appliquais sur les traits des autres mes propres dispositions, mais, dans les doux rayons du couchant, tous ces visages me semblaient étrangement satisfaits, paisibles et heureux.

— Peut-être aussi, pensais-je à part moi, vit-on ici dans le calme, la paix et le bonheur, dans ce coin du monde inconnu, perdu dans les forêts. Peut-être aussi, dans cette liberté américaine, l'âme est-elle si rayonnante qu'elle répand une lueur aussi douce qu'une luciole. Là, en outre, il ne fait ni faim, ni froid, et il y a beaucoup d'espace où se détendre, on peut s'étirer... Et puis ces forêts sont si paisibles, oh ! si paisibles !... Quelques nègres venant à ma rencontre chantaient à voix assez hautes, par bonheur pas le Yankee-Doodle, mais « Fils d'argent ».

— Bonsoir Monsieur, dirent-ils poliment en passant près de moi.

Les gens, ici, sont aimables et polis. En vérité, quand je serai vieux, je me souviendrai souvent de cette calme Maripoza. Du haut du ciel m'arriva le cri des grues tirant quelque part vers l'Océan. Je me sentais bercé et étourdi. Etrange réunion d'impressions.

Mais je rentrai à l'hôtel presque attendri, et comme atteint de nostalgie. Je me mis à songer à la maison, aux miens, et commençai à chanter, mais pas le Yankee-Doodle. Oh non ! Je chantai : « Chez nous c'est autrement ! autrement ! autrement !... ».

— Toc, toc, toc !

— Bizarre ! qui cela peut-il être ? me demandai-je.

— Toc, toc ?

— Come in ! (1).

L'hôtelier entra. Au diable ! Quel pays ! Et il avait une mine pleine d'attendrissement. Il s'approcha de moi, me serra la main avec force, et, sans quitter mes doigts, s'éloigna à longueur de bras, m'observant comme s'il voulait me bénir.

J'ouvris la bouche et mon étonnement égalait son attendrissement.

— J'ai vu dans le registre de l'hôtel, dit-il que vous êtes Polonais.

— Oui, êtes-vous aussi Polonais ?

— Oh non ! Je suis Badois.

— Vous êtes allé en Pologne ?

— Oh non ! Jamais...

— Alors ?...

Mes yeux s'ouvraient aussi grands que ma bouche...

— Monsieur, dit l'hôtelier, j'ai servi sous Mieroslawski.

— Ah diable !

— C'était un héros ! Le plus grand général du monde. Combien je suis heureux de vous voir... Vit-il encore ?

— Non, il est mort.

— Il est mort ! dit l'Allemand, et, s'étant assis, il laissa tomber lourdement ses mains sur ses genoux et sa tête sur la poitrine.

(1). — Entrez !

Je ne savais que faire. Je ne partageais pas l'enthousiasme de mister Billing pour Mieroslawski, mais à ce moment, cet enthousiasme m'était cher et me flattait. Entre temps, mister Billing triompha de sa tristesse, et les louanges de Mieroslawski coulèrent en cascade auprès de laquelle le Niagara ou la chute du Yosemite n'étaient rien. Mes oreilles étaient pleines des noms de quelques héros de l'antiquité, de quelques uns du Moyen-âge, et enfin de Washington, La Fayette, Kosciuszko et Mieroslawski. J'entendis ensuite des expressions comme liberté, progrès, civilisation ; j'en entendis des centaines, des milliers. L'éloquent général avait évidemment d'éloquents soldats.

— C'était un homme idéal ! s'écria enfin mon hôtelier.

— Qu'il le fût ou non, je m'en moque ! pensais-je à part moi ; mais c'est un fait que toi, Allemand positif, si tu as en toi un peu d'idéal, par un étrange concours de circonstances, tu le dois à un Polonais. Sans lui, et donc sans nous, ton esprit n'aurait jamais pu s'élever au dessus du dollar ; du business (1) et du profit à tirer de ton hôtel. Tu aurais attrapé avidement les touristes allant aux Big Trees, et tu aurais sauté sur eux comme tu avais sauté sur moi. Et maintenant, un esprit plus haut souffle en toi comme dans un tuyau d'orgue, et tu profères des paroles qui sont déjà aigries comme vieille bière en Europe, mais qui, cependant, n'ont pas cessé d'être les mots les plus nobles dont s'honore la langue humaine.

Dans la vieille Europe y a-t-il encore seulement quelque coin isolé où on les prenne au sérieux, où on les prononce parfois encore avec des larmes dans les yeux, et parfois avec douleur, tandis que les autres méprisent ces trésors, ou sifflent sur eux comme sur

(1) Intérêt, affaires.

des noix percées. Mais tant pis... Et dans ce coin même, il est difficile aussi de faire quelque chose... Oh, combien difficile ! Quel brave Allemand ; ni Sadowa, ni Sedan ne lui font rien ; il ne connaît que Mieroslawski et ses Badois. Quel brave Allemand ! son adresse : Billing's Hôtel, Comté de Maripoza, Californie. Il faut noter l'adresse d'un pareil Allemand. Il faut aller jusqu'à Maripoza pour le rencontrer !

All right !

Pendant ce temps il répétait : « Ah ! ce Mieroslawski ! ». Et il s'essuyait les yeux, il s'essuyait vigoureusement les yeux. Ame d'or !

— Je suis si heureux de vous voir ; c'est comme si je buvais du whisky au gingembre ! me disait-il.

Il me serra les mains, il me les serra deux et trois fois et tira vers la porte. Près de la porte, il se frappa le front de la main avec bruit.

— Mais, dit-il. Oh ! j'oubliais ! Il y a ici un de vos compatriotes.

— A Maripoza ?

— Non. Il habite dans la forêt. Mais, le vendredi, il apporte du miel au marché, et reste ici pour la nuit. C'est un vieillard. Très bon, très bon ! Il y a déjà vingt ans qu'il est dans le pays. Il n'y avait encore personne ici, quand il est arrivé. Je vous l'amènerai demain.

— Comment s'appelle-t-il ?

L'Allemand s'arrêta et se gratta la tête comme n'importe quel Bartek (1) polonais.

— Oh ! I don't know ! Je ne sais pas ! dit-il, c'est un nom très difficile.

Le lendemain, à peine étais-je levé, que mon Allemand, même avant le breakfast, m'amena le compatriote.

(1) Synonyme de paysan.

Je reconnus aussitôt le vieillard qui avait diné la veille avec moi.

C'était un homme de haute taille, très grand, même, mais très courbé. Il avait la tête chenue, une barbe blanche et des yeux bleus, qu'il fixa aussitôt sur moi avec une étrange obstination.

— Je vous laisse, messieurs, dit l'Allemand.

Nous restâmes seuls, et nous nous contemplâmes longtemps en silence. J'étais en vérité fort embarrassé à la vue de ce vieillard plus semblable à un Wernyhora (1) qu'à un compatriote ordinaire

— Putrament est mon nom, déclara-t-il. Mon nom est-il étranger à ton oreille ?

— Mon nom est M. répliquai-je. Le vôtre a déjà frappé mes oreilles. Vous êtes peut-être de Lithuanie ?

Je me rappelais en effet quelque chose de « Pan Tadeusz » quelque chose comme « Putrament de Piktura » dans le récit de Protais au procès.

Le vieillard porta la main à son oreille.

— Hein ? dit-il.

— Vous êtes peut-être de Lithuanie ?

— Elève la voix, car l'âge a perverti mon ouïe, et ma vieillesse est sourde, reprit Monsieur Putrament.

— Est-ce qu'il se moque de moi, ou bien suis-je idiot, me demandais-je. Mais ce vieillard parle la langue des prophètes ! Quels originaux ai-je rencontré à Mariposa ?

— Y a-t-il longtemps que vous avez quitté le pays ? demandai-je.

— Il y a vingt deux ans que j'établis ici ma demeure ; et tu es en vérité le premier que je voie, venu du pays de mes pères. Aussi mon cœur est-il ému, et mon âme remplie de joie.

(1) Sorte d'aède vagabond, prophète national polonais.

Le vieillard parlait en effet d'une voix tremblante d'émotion et paraissait profondément remué. Pour moi, j'étais seulement étonné. Je n'avais pas habité vingt ans dans la forêt. J'avais vu récemment des Polonais à San Francisco, et n'avais aucun motif d'attendrissement.

J'avais au contraire un peu envie de m'écrier : Quel style ! Si quelqu'un me parlait ainsi maintenant, je me mettrais à hurler... Brr !

Entre temps, le vieillard me contemplait fixement, et son esprit semblait travailler avec force. A plusieurs reprises, il commença à parler, et s'arrêta. Il était évident qu'il sentait lui-même qu'il ne s'exprimait pas comme les autres hommes. Il dit enfin, très correctement, mais avec peine :

— Ma langue s'est paralysée sur cette terre lointaine, et mes lèvres se sont desséchées...

— Puisque c'est vrai, me dis-je, il faut bien le croire !

Mais ma gaîté m'abandonna. Une certaine amertune naquit en moi, et je sentis comme un remords de conscience. Ce vieillard pensais-je s'exprime comme il se parle à lui-même, mais il parle avec émotion, avec une profonde tristesse et une grande sincérité, et moi, voilà que j'étais sur le point de me moquer de lui.

Et, malgré moi, je lui tendis les deux mains. Il les prit, et les pressa fortement sur sa poitrine en répétant :

— Compatriote ! Compatriote !

Un tel émoi vibrait dans sa voix que j'en eus le cœur tout saisi.

J'avais devant moi en tout cas une étrange énigme ! et peut-être très douloureuse. Je me mis donc à le regarder comme j'aurais regardé mon vieux père.

Je le fis asseoir avec respect sur une chaise, et m'assis à côté de lui. Et lui me regardait toujours.

— Que se passe-t-il dans notre pays ? demanda-t-il.

Je me mis à jacasser comme un rouet, m'efforçant

seulement de parler haut et clairement. Je barvardai ainsi pendant une demi-heure, et à mesure que je parlais, sa tête vénérable s'inclinait tristement, ou bien, un sourire passait sur ses lèvres. Il répéta une fois la phrase de Galilée et me fit plusieurs questions, toujours dans le même style grave, étrange et inexplicable pour moi.

Tout ce que je lui disais l'intéressait au-delà de toute expression. Toute son âme passait dans ses yeux et sur ses lèvres. Vivant solitaire au milieu des forêts, il n'avait peut-être pensé des jours entiers qu'à ce qui maintenant coulait de ma bouche ?

Etrange vieillard, étrange race humaine, qui, aux extrémités les plus éloignées du monde, ne porte qu'une seule pensée et qu'un unique sentiment ! Tu vis dans les forêts, dans les déserts et au-dessus des mers, tu emportes ton corps, et tu ne peux détacher ton âme, et tu vas, comme errant parmi les autres hommes ! Mais cette race meurt peu à peu. Je vous parle d'un de ses derniers représentants.

Cette histoire semble une invention, mais c'est une réalité. Putrament vit peut-être encore dans sa forêt, aux environs de Maripoza. Son récit m'a appris ceci : il était apiculteur, comme la plupart des squatters. Il n'était pas trop malheureux. Les abeilles étaient son gagne-pain. En vieillissant, il avait pris pour l'aider un petit indien qui surveillait son rucher. Il disait que jusqu'à ce jour, il allait quotidiennement à la chasse. Le gibier abondait dans les environs de Maripoza : cerfs, antilopes, et toutes sortes d'oiseaux en quantité inépuisable.

Les ours avaient diminué considérablement. Son « cañon » était un des plus beaux de la contrée. Près de sa maison coulait un fleuve merveilleux formant une infinité de cascades. Pour le reste, rochers et mon-

tagnes, et là-dessus forêts et forêts impraticables... Calme, paix...

Il m'invita instamment à l'aller voir ; mais j'aurais dû attendre pour revenir le vendredi suivant, je ne pus donc, à mon vif regret, accepter son invitation. Il parlait toujours comme Abraham ou Jacob : les expressions désuètes de l'ancienne traduction de la Bible reparaisaient à chaque instant dans sa bouche. Il me semblait parfois que j'avais devant moi un homme des temps de Gornicki ou de Skarga (XVIe siècle) qui était arrivé jusqu'à Maripoza en passant sous la terre, et y était ressuscité ou y vivait depuis cette époque, comme ces Big Trees du voisinage.

Mais, outre ce langage désuet, il y avait encore dans sa parole une étrange solennité qui ressortait de la construction des phrases, d'une infinité de répétitions, de définition singulières. Je me résolus enfin à dénouer l'énigme.

— Dites-moi, vénérable monsieur, d'où tirez-vous ce langage ? Ce n'est pas la langue d'aujourd'hui, mais une langue ancienne qu'on ne parle plus en Pologne.

Il sourit.

— Je n'ai chez moi qu'un seul livre : la Bible de Wuyek que je lis chaque jour pour ne pas perdre la parole et ne pas devenir muet dans ma langue maternelle...

Je comprenais maintenant. Pendant des dizaines d'années, dans Maripoza en ruines, il n'avait jamais vu un Polonais, ni parlé à qui que ce fût. Il lisait donc Wuyek, et il n'était pas surprenant que non seulement ses paroles, mais ses pensées se fussent appliquées à la mesure de la bible.

Il ne savait pas parler autrement le polonais, et ne pouvait pas le savoir. Il rendait ce qu'il puisait. Pour rien au monde il ne voulait oublier. Il avait accoutumé de lire à haute voix sa bible chaque matin.

Au reste, rien d'autre ne lui parvenait de sa patrie, rien, de nulle part, que le bruissement de la forêt californienne qui lui rappelait le bruissement de la Lithuanie.

Lorsque nous nous séparâmes, je lui dis :

— Dans un mois, je serai de retour au pays. N'avez-vous pas quelque parent, un frère, un ami, quelqu'un à qui je puisse donner de vos nouvelles ?

Il réfléchit, comme s'il cherchait dans sa mémoire quelque lointain parent, puis se mit à secouer la tête :

— Personne... Personne... Personne...

Et cependant, ce vieillard lisait Wuyek et ne voulait pas... oublier.

Nous nous dîmes adieu.

— Daigne le Seigneur conduire tes pas ! me dit-il en chemin.

Il repartit aussitôt pour la forêt, et moi, deux jours plus tard, je me rendis aux Big trees. Quand je montai dans la diligence, mister Billing me secoua la main, comme s'il voulait la détacher pour la garder en souvenir et répéta :

— C'était un grand homme, ce Microslawski... Good bye ! Good bye ! Sehr grosser Mann ! (1).

Un quart d'heure plus tard, les forêts de Maripoza m'environnaient. Le lendemain matin, je pensai à part moi : en ce moment, le vieux Putrament lit à haute voix sa bible dans le cañon...

(1). — Un très grand homme !

Au pays de l'Or

I

Celui qui traverse aujourd'hui la ville de Sacramento, en allant, non pas vers San-Francisco, mais vers le Sud, vers la rivière Makosme, peut voir encore la maison qu'habita Sutter, le premier qui découvrit l'Or en Californie.

La maison est aujourd'hui en-dehors de la ville, et n'est plus qu'une ruine. Elle n'a plus de toit, les murs plâtrés d'argile grise, et colorés par le feu, par les balles mexicaines, et éventrés par les tomahawks indiens, étaient crevassés par endroits et même une partie s'était transformée en un monceau confus de gravats. Mais les habitant de la ville les avaient entourés d'une clôture de fil de fer et gardaient, comme la prunelle de leurs yeux, ces restes du « berceau de la Californie ».

Si, en effet, cette maison n'eût pas existé, Sacramento n'aurait pas vu le jour, San Francisco n'aurait pas ses quatre cent mille âmes, la voie ferrée n'unirait pas les deux océans et la Californie ne serait pas ce qu'elle est aujourd'hui, un pays aux champs de blé bruissants, aux bosquets d'orangers, de ceps de vignes, d'amandiers

et de poivriers ; mais, presque certainement un désert morne et inhabité.

Sutter, en découvrant l'or, créa la Californie, comme plus tard Strzelecki créa l'Australie.

Les destinées se lient étrangement, parfois, avec les desseins des hommes.

Sutter était un homme d'une énergie immense, mais plus idéaliste que pratique. Arrivé avec quelques compagnons en Californie, il monta une scierie. Pourquoi et dans quel but ? Il est difficile de le dire.

Une scierie peut procurer des bénéfices remarquables dans des pays populeux, où se construisent des maisons, des bateaux et choses analogues. Mais dans un désert, comme était alors la Californie, que faire de planches ? Et pourtant la scierie s'éleva. Les Indiens la brûlèrent deux fois, et chaque fois elle fut relevée. Au moment de la seconde attaque, Sutter, assiégé dans cette fameuse maison, faillit périr avec tous ses compagnons.

Mais, par bonheur, l'assaut fut repoussé, et deux semaines plus tard, la scierie ronflait et grinçait comme auparavant.

Peut-être que le bruit de ses pignons rappelait à Sutter le bruit des cascades de la Suisse paternelle. Puis, un jour, quand les roues se turent, un des compagnons de Sutter aperçut au-dessous d'elles, dans l'eau limpide, de gros grains jaunes et luisants. C'était de l'or.

Comment cette nouvelle franchit en un clin d'œil les déserts, se répandit à quatre mille milles anglais et parvint à New-York, il est difficile de le dire ; il suffit de savoir que, de cet instant, le sort de la Californie était décidé.

A New-York, à Boston, à Philadelphie, et à Baltimore, les marchands abandonnèrent leurs boutiques, les employés leurs emplois, les planteurs du sud leurs plantations, les brigands du Mississipi leurs cavernes, les squat-

ters leurs troupeaux, les chasseurs leurs déserts et tout ce qui vivait se dirigea vers la Californie pour laver l'or et le chercher dans les fleuves, les rivières, les torrents, les hauteurs et les ravines.

Aujourd'hui, seules, des tranchées, longues parfois de quelques milles et enveloppées de lierres, de liserons, de lianes, qui les couvrent des tresses et des festons de leur verdure, rappellent que la Californie est un pays riche en or. Mais aujourd'hui, les mines se sont transformées en entreprises par actions, et le travail à la main est remplacé par des machines. Jadis, on voyait des centaines d'hommes peinant avec une bêche à la main et une brouette. On bêchait tous les monticules, on déplaçait le lit des torrents, on travaillait jour et nuit, sous le soleil brûlant, sans toit sur la tête, au milieu du bruit des coups de revolver.

II

Lorsque Sutter construisait sa première maison et sa scierie le nom de Sacramento n'existait pas.

On appelait ainsi non seulement la rivière, mais aussi toute la région qui s'étendait sur sa rive gauche. C'était pourtant une misérable petite cité mexicaine, dans toute l'acception de ce terme. Elle se composait d'une ligne de maisons éraillées, élevées sur le bord même de l'eau, construites en bois rouge, dont les planches légères et mal assemblées étaient arrachées au moindre vent. Certaines de ces bâtisses étaient faites de branchages barbouillés d'argile de couleur tirée de la rivière ; d'autres ressemblaient davantage à des wigwams indiens, en forme de cône, avec des perches dépassant le sommet.

Les deux plus grands bâtiments étaient des *ventas* dans lesquelles se débitaient l'eau-de-vie et le *mescal*. Le soir, il en sortait des imprécations de *caballeros* qui jouaient aux cartes, et le tintement sec des couteaux croisés dans la bataille. On jetait les cadavres à l'eau, de la large véranda, car les saules pleureurs qui s'étalaient orgueilleusement cachaient tout. Ils offraient la claire verdure de leurs feuillages en une masse épaisse et confuse, dont une partie plongeait dans l'eau, tandis que l'autre cachait la rive. Les jeunes pousses, sortant de terre, se mêlaient aux vieilles, empêchant l'accès de la rivière. Il était de toute impossibilité de se glisser

d'un seul pas dans ce fourré ; mais d'autre part, il rendait un service immense, car l'eau ne pouvait envaser la rive qui, à mesure que l'argile se déposait parmi les racines, s'élevait graduellement et défendait l'établissement contre l'inondation. Mais c'était une protection absolument insuffisante : pendant les pluies hivernales, les flots rougeâtres couvraient les rives, les fourrés et les campements. Sur la vase déposée, se développaient les mauves, les lianes et les liserons, en un mot, de nouvelles forêts déchaînées d'une végétation invraisemblable.

L'autre rive formait une prairie basse.

Elle existe toujours. Cette prairie s'étend à perte de vue, et, sauf pendant quelques mois d'été, l'eau la recouvre pendant la plus grande partie de l'année. La surface de cette « prairie » séduit l'œil par la verdure vivante, éternellement fraîche de l'herbe, et le scintillement des mille couleurs des fleurs des prés. Tulipes, iris, lis blancs, grands œillets rose pâle, vanilles d'or, penchent leurs tête au-dessus des herbes, et, balancées par le vent, s'irisent comme un arc-en-ciel. Sur les îlots les plus élevés croissent des chênes noirs (*black oaks*) dont les feuilles ne tombent jamais.

La prairie s'étend le long de la rive droite, jusqu'à l'océan et constitue une terre promise pour les oiseaux d'eau. On y trouve oies sauvages, cormorans, pélicans, canards gris, noirs et roses, grues, hérons et courlis ; tous y nichent, y vivent, y meurent dans une paix sereine.

Dans les endroits plus secs, vivent lapins et lièvres ; dans les marais, des élans, dans les halliers, des cerfs et des kangourous ; en outre des troupeaux paissent partout. Le bétail importé par les jésuites du Mexique se multiplie considérablement. La prairie nourissait les colons, car les Mexicains étaient des éleveurs. Au

temps de la scierie de Sutter, l'agriculture n'existait pour ainsi dire pas. Au sud de Los Angelès, des prêtres plantèrent dans une mission les premiers ceps de vigne, mais au nord, on cultivait uniquement du maïs, dont le grain était écrasé d'une façon primitive entre des pierres. Au reste, les fortunes étaient constituées par les bœufs et les vaches qu'on ne pouvait vendre à personne. Aucun navire n'avait encore traversé la merveilleuse baie de San-Francisco. Aussi, des caballeros jouaient-ils sur une carte dix bœufs et vingt vaches. Les troupeaux de chevaux constituaient également une richesse (on les appelait mustangs). Ils avaient des yeux rouge sang, et d'énormes crinières aux poils très longs, ils étaient très vites, mais très méchants. Les femmes faisaient complètement défaut. Les habitants des colonies locales prenaient pour femmes des Indiennes de la race des Soussones et des Serpents, qui peuplaient les versants de la Sierra Nevada.

Ils menaient une vie solitaire et à demi-sauvage. La lune qui se levait, le soir, sur la « prairie », éclairait une terre endormie absolument primitive. Les fumées qui se dégagaient d'entre les saules, étaient le seul signe que des hommes vivaient sur le Sacramento. Le silence n'était troublé que par le hurlement des animaux sauvages et le bourdonnement de la scierie historique.

III

Dans les quelques années qui suivirent la découverte de l'or, tout se transforma.

Les maisons mexicaines se penchaient encore plus au dessus de l'eau ; mais, dans une direction perpendiculaire à la rivière, poussa comme un champignon après la pluie, une *city*, anglaise. A vrai dire, cette *city* se composait d'une unique et longue rue qui porte aujourd'hui le nom de *K-street*, et s'appelait alors rue des Mineurs. Elle n'était pas encore pavée, et les maisons ne formaient pas une ligne continue. Dans les intervalles qui les séparaient, s'étendaient de vastes emplacements parfois entourés de palissades, et parfois couverts de chênes. Aux deux extrémités de la rue s'élevaient deux hôtels : l'un portait le nom pompeux d'Hôtel des Gentlemen, l'autre celui de l'Ours Gris. C'étaient les plus belles bâtisses de la ville. Aussi les mineurs fourmillaient-ils jour et nuit devant elles : physionomies effroyables, les couteaux à la ceinture, avec des chapeaux aux bords déchirés, aux visages noircis par le soleil, sauvages, menaçants. Des centaines d'entre eux avaient succombé sous la hache des Indiens, ou sous les difficultés au cours du voyage à travers les déserts du Far-West.

Seuls avaient survécu et demeuraient des géants. Et parmi eux cependant la fièvre sévissait, car les rives du Sacramento sont malsaines. Chaque jour, de nouvelles

vagues arrivaient de l'est. La rue des Mineurs bouillonnait d'une foire incessante. Dans les maisons, s'ouvraient des magasins, où l'on vendait des pelles, des bêches, des pics, des cribles, des revolvers, des carabines, des chemises de flanelle, des *sombreros*, du mercure, du lard, de la farine et de l'eau-de-vie.

En arrivant, le mineur tirait de son sein des tuyaux de plumes remplis de poudre d'or, et payait en versant celle-ci sur le comptoir du magasin. Il payait littéralement tout au poids de l'or. Le commerce en général, rendait mieux que le travail à la mine. Il suffit de dire qu'une livre de farine coûtait, en monnaie d'aujourd'hui, deux dollars. Tout le gain des mineurs passait aux mains des commerçants. Le Français Marie en est une preuve, lui qui déterra des millions et mourut dans la misère. Le mineur ne se soucie pas du présent. Il joue à la loterie avec la terre qui peut lui apporter demain des milliers de dollars. En outre, à cette époque, la vie ne tenait qu'à un cheveu, aussi, personne ne se privait-il de rien.

L'heureux Marie entrait glorieusement dans un magasin, surchargé d'or comme un mulet, et n'en sortait quelquefois pas d'un mois, c'est-à-dire, tant qu'il avait de l'or. Ensuite, le patron le jetait ivre-mort dans le premier trou venu, que d'autres avaient déjà abandonné. Dégrisé dans son trou, il se mettait à creuser, et trouvait de nouveau des millions.

On disait de lui que l'or l'appelait des profondeurs de la terre. C'était aussi un illuminé. On l'entendait souvent chuchoter sous la terre, dans le *claim*... avec qui ? On prétendait que c'était avec un démon jaune aux yeux verts, qui est l'esprit de l'or.

Les commerçants empochaient donc tout ce que le mineur retirait du sol. C'était en général des coquins, nés sous une mauvaise étoile. Ils mettaient les mineurs aux enchères entre eux, comme les juifs font chez nous

pour les nobles. Mais aussi le métier était dangereux pour eux : plus d'un finissait avec une balle dans la tête ou un couteau dans le cœur ; plus d'un disparaissait soudain du monde, et l'on n'entendait plus parler de lui. Nul ne se souciait alors de personne, nulle justice n'ouvrait aucune enquête. L'un ou l'autre hochait la tête en murmurant : Le petit oncle Grizzly l'a tué. *Grizzly* désignait l'ours gris. C'est ainsi que tout se terminait.

Les commerçants devaient donc se garder. Ils conservaient les *nuggets*, ou autrement dit, les pépites, ou les lingots d'or dans leurs vitrines, et leurs revolvers à la ceinture.

La vie devenait plus sauvage encore qu'au temps où le scierie ronflait dans le désert.

L'est déversait des hommes de la pire espèce, des brigands, des condamnés à mort, des incendiaires, des voleurs, des pirates du Mississipi, des aventuriers du steppe. L'Europe et l'Amérique expédiaient là-bas leur écume et leur lie ; parfois même, des gens paisibles devenaient sauvages au milieu des déserts et de cet entourage.

Diverses races se mêlaient en un chaos aux cent langues : il y avait des Français, des Allemands, des Irlandais, des Yankees, des émigrants polonais, voire des Indiens.

Dans ce mélange confus et déchaîné, il n'existait aucune loi, aucun règlement, aucun recours pour les faibles contre les forts. L'unique régulateur des relations humaines était le revolver ou le couteau.

La rue des Mineurs regorgeait d'ivrognes. Ces gens aux traits enflammés, avec leurs chemises ouvertes sur la poitrine, titubaient d'un trottoir à l'autre, hurlant de leurs voix rauques : « Chérie, je deviens vieux » et tirant, pour s'amuser, des coups de revolver dans les palissades, qui étaient criblées des trous.

La nuit, on allumait dans la rue des lanternes de papier imprégné de suif, ou des tas de copeaux. Le jour, les gens se battaient au milieu de la foule, et personne ne s'interposait. Au contraire : des cercles de spectateurs formaient ce qu'on appelait des *rings* et excitaient les combattants. On jouait aussi aux cartes avec acharnement. La lune, qui, jadis, en se levant sur la prairie, éclairait une région muette et endormie illuminait à présent une véritable géhenne de la cupidité et de la licence humaines. Sur les emplacements situés entre les chênes, des émigrants n'ayant pas encore de maisons installaient leurs campements près des voitures. Jour et nuit, des feux y flambaient, alimentés avec du bois rouge et des branches de sumac. Auprès d'eux, les nouveaux arrivés préparaient leurs aliments, ou se délassaient des fatigues d'un long voyage. Leurs voitures constituaient pour eux des greniers, des granges, leur garde-meubles et leur logis. Ils transportaient par ce moyen tout leur matériel à commencer par leurs provisions de bouche, leurs armes, et leur attirail de mineurs, pour terminer par leurs espérances de richesse et d'un sort meilleur.

Parfois surgissaient des querelles entre les nouveaux venus et les hommes établis depuis plus longtemps. Le motif en était d'ordinaire fourni par quelque aventurier familiarisé avec les mœurs locales, et qui, s'approchant des voitures, saluait les émigrants d'injures : *Hail greenhorns* ! (salut novices). On échangeait alors quelques coups de revolver, chose habituelle, d'ailleurs, en ce lieu.

IV

La ville s'élevait rapidement. Outre les chants des ivrognes, les cris et les coups de feu, du matin au soir retentissait le choc des haches. La boue rouge de la rue des Mineurs durcissait grâce aux éclats de bois qui s'y mêlaient. La construction fébrile des maisons donnait naissance à une industrie *sui generis*, qui rapportait autant que le commerce, et était plus honorable. C'était la fabrication des planches. La scierie de Sutter s'était tue, comme effrayée de ce qui se passait dans la localité. Mais à sa place, d'autres s'élevaient. Derrière des palissades se créaient des entrepôts de bois, sur lesquels on pouvait lire des inscriptions géantes, au charbon ou à la craie : *Lumber for sale* (planches à vendre). Ceux qui n'avaient pas le même bonheur que Marie dans la recherche de l'or, rejetaient le pic et la brouette, saisissaient une hache et pouvaient couper du bois. Là, sous l'influence des bois, du calme, et de ces grandes paroles mystérieuses que murmure à l'homme la forêt vierge, celui-ci se débarassait souvent de la cupidité, de la fièvre de l'or, et devenait honnête et croyant.

On amenait le bois abattu par la rivière aux scieries de la ville. Les mineurs payaient également les planches en poudre d'or. Le travail des bûcherons avait encore une autre conséquence plus profonde : ils nettoyaient le sol de ses voiles forestiers et le préparaient pour les labours.

Peu à peu se créait une classe particulière d'hommes, qui était le premier élément paisible et honnête, mais vigoureux aussi, au milieu de cette société. On put bientôt, au premier coup d'œil, les distinguer des autres mineurs de la localité, à l'expresion calme et réfléchie, mais sévère de leurs traits. Les plus grands aventuriers n'aimaient pas à barrer la route à ces «hommes des bois » qui se tenaient entre eux aussi fortement que les maillons d'une chaîne. Ils avaient formé une association ayant pour but la communauté des bénéfices et l'union pour la défense.

Ce fut là le premier noyau social dans ce pays.

Leur vie était particulièrement laborieuse, mais à ce genre de travail se livraient seuls des athlètes.

La hache exigeait des forces plus grandes encore que le pic et la brouette. Leur tâche consistait à abattre des arbres et à lutter avec les Indiens. Au cri : *Indians*, ils jetaient la cognée et saisissaient les carabines. Au surplus, ils n'avaient rien des agneaux : ils scalpaient aussi bien les Indiens que ceux-ci les scalpaient eux-mêmes. On les distinguait dans la ville aux scalps sanglants qu'ils portaient à la ceinture.

Ils exterminèrent entièrement la race des Serpents, et rejetèrent les Soussones de l'autre côté de la sierra. Lorsque quelqu'un les provoquait ils devenaient terribles. La rue des Mineurs fut un jour témoin d'une bataille rangée entre eux et les mineurs, où périrent cent vingt hommes. Au commencement, ils étaient misérables, et vivaient comme les Indiens, et même encore plus mal. Ils dormaient en effet à la belle étoile dans la forêt et se nourissaient de viande cuite sous la cendre ou dans l'argile Mais ensuite, à mesure que le besoin de planches devint plus grand à Sacramento, l'association commença à faire de merveilleux bénéfices, et ses membres devinrent riches. Les choses s'arrangeaient en général de telle

sorte que ceux qui avaient le moins d'or étaient ceux qui l'extrayaient, c'est-à-dire les mineurs. Avec le temps, les bûcherons construisirent des maisons pour eux, soit isolément dans les forêts, soit dans le voisinage proche, où s'élevaient même de nouvelles agglomérations, comme par exemple Lathrop arrachée, dans la plus étroite acception du terme, aux ours gris. Dans ces colonies, ils arrivèrent à se tirer d'affaire admirablement, et par suite, ils commencèrent à se soucier d'assurer leurs biens et leur existence.

Ainsi, sortit lentement du chaos le besoin d'une installation et d'une vie organisée.

Cependant, parmi les mineurs, le désordre ne cessait pas de régner ; il croissait même, à cause de l'arrivée incessante de nouvelles vagues d'aventuriers.

V

Deux partis se créèrent bientôt. A l'un appartenaient les bûcherons et tous les hommes d'ordre, ainsi que les riches de la localité, pour lesquels le droit se présentait sous la forme du pouvoir de profiter en paix de leurs richesses, à l'autre, les mineurs de la pire espèce et agitateurs de tous les coins du monde, dont le nombre augmentait à l'arrivée de chaque caravane.

Le travail de la mine, surtout là où il faut se passer de machines, et se contenter de la brouette, du pic, de la bêche et de ses mains, est extrêmement pénible. Extraire des charretées entières de terre, écraser le quartz en poussière, laver le tout en l'agitant dans l'eau, puis amalgamer l'or avec du mercure, enfin, faire évaporer le mercure par le feu, voilà la tâche du mineur, tâche à la quelle il ne peut se soustraire un seul instant.

A ce moment, la majorité des arrivants se composait d'émeutiers et de fainéants fameux. Ceux-ci venaient à Sacramento chercher le bonheur et non le travail. Leur idéal était de découvrir par hasard une pépite pesant quelques dizaines de livres, et de devenir d'un seul coup millionnaires.

Or de tels hasards se présentent rarement, et, devant un labeur assidu et constant, qui seul est rémunérateur, la plupart de ces gens se décourageaient. Le nombre des chenapans sans travail et sans pain se multipliait alors. S'il n'y eût eu que cela ! L'existence en Californie

est aisée ; mais ces hommes étaient encore enflammés de l'envie d'acquérir de fabuleuses richesses sans rien faire.

De quelle façon pouvaient-ils y parvenir ? Eh bien, en dépouillant ceux qui, par le travail, et avec des peines infinies, tiraient de terre ces richesses.

Ils formaient la majorité. Aussi la situation devenait-elle menaçante. Il y avait des scènes, des luttes pour les claims, des rixes, des crimes. Des paresseux traînaient dans tous les coins. L'Hôtel des Gentlemen, l'Hôtel de l'Ours Gris en étaient remplis jour et nuit. Ils buvaient, sans savoir pourquoi, sans trêve. Ils vivaient du métier de voleur. Ils se livraient au jeu plus ardemment encore que les Mexicains dont ils volaient le bétail et les chevaux dans la prairie.

Cette industrie avait cependant ses pages sombres. Quand l'un des aventuriers, engagé dans la prairie, entendait le sifflement d'un lasso, ce sifflement était la dernière voix qui frappât son oreille sur cette terre.

De la rive gauche, des fenêtres des maisons qui dominaient la rivière, on voyait des bestiaux comme arrêtés parmi les ilôts de la prairie mugissant tristement, renifler le sol et le fouiller de leurs sabots. On pouvait parier qu'un cadavre se trouvait par là.

La licence atteignait cependant son plus haut degré. Aucune ville, dans les derniers temps, n'offrait autant d'exemples de crimes monstrueux, de la perversion de tous les sentiments humains, et du déchaînement des passions, que n'en offrait alors Sacramento. C'était au point qu'un homme qui sortait dans la rue avait toutes les chances de ne pas rentrer vivant chez lui. La nuit, on attaquait aussi les maisons qui se défendaient avec acharnement. Les mineurs les plus tranquilles venaient au secours des commerçants, et ceux-ci secouraient les mineurs. Lorsque l'aventure dépassait la mesure nor-

male, on envoyait chercher les bûcherons aux scieries en leur demandant de l'aide.

Du côté des défenseurs, se tenaient aussi les chasseurs du steppe, qu'on rencontre partout, et qui obéissent aux lois du désert.

Mais les brigands étaient en majorité. Chaque jour apportait un crime plus monstrueux. Sutter s'arrachait les cheveux de désespoir, maudissant le jour où il avait construit sa scierie, et le moment où il avait découvert l'or.

VI

Mais la réaction ne devait plus se faire attendre longtemps. La corde trop tendue se rompt. Par moments, quand la lune montait au-dessus de la prairie, on voyait, depuis quelques temps, certains hommes s'assembler sous un grand chêne au-dessus de la rivière.

Leurs débats durèrent une semaine.

Et soudain, un beau matin, parurent des affiches qui avaient été collées pendant la nuit sur toutes les maisons, hôtels, palissades.

Sur ces affiches, était inscrit, en grands caractères, ce seul mot : *Lynch*.

Et plus loin on pouvait lire :

Les jour..... mois..... an....., sur le Sacramento, s'est constitué le comité de sécurité publique qui promulgue, pour les habitants, la loi suivante :

« Tout attentat contre la vie et la propriété c'est-à-dire : assassinat d'un blanc, pillage et vol, est passible de mort par pendaison.

Les accusés seront pourvus de défenseurs choisis parmi les régulateurs.

Les condamnés seront exécutés sans délai par les régulateurs, et pendus à un chêne au bord de la rivière ».

Il n'y avait aucune signature.

Après le collage des affiches, le calme régna pendant trois jours. Il n'y eut aucun meurtre, aucun vol, et personne ne s'enivra. La ville respira librement. Comme

on l'a dit, les coquins étaient la majorité, mais la nature humaine garde en soi une estime involontaire et une certaine frayeur de la loi, même si cette loi ne possède pas de force par elle-même. En face de la loi, de quelque nature qu'elle soit, le délit s'appelle toujours délit ; la sanction entraîne avec elle la responsabilité devant une autorité judiciaire. Sans cet instinct, il n'y aurait ni loi ni société.

Jusque là, personne ne savait à Sacramento qui étaient les régulateurs, par quelles mains frapperait la menace mystérieuse de la justice qui était désormais suspendue sur le crime. Le mystère accroissait la terreur.

Trois jours passèrent paisiblement. Le quatrième jour, un incendie éclata. Personne ne savait s'il avait été allumé volontairement ou si c'était un accident ; personne non plus ne fit d'enquête. Cela enhardit les malfaiteurs.

Ils se comptèrent alors : ils étaient les plus nombreux. Pourquoi donc avoir peur ? Ils revinrent peu à peu à leur ivrognerie : ce fut impunément. Cela ajouta encore à leur audace, et, dans la semaine qui suivit l'apposition des affiches, les coups de revolver éclataient de nouveau dans la rue des Mineurs.

Mais, le lendemain matin, le vent soufflant de la prairie balançait les corps de cinq sacripants pendus à un chêne au bord de l'eau.

Chose étrange. Cette vue ne terrifia pas les coquins. Le secret de la justice s'avère plus effrayant dans la menace que dans la punition. Dans la ville naquit une rumeur terrible. Le soir, des bandes armées, aux cris : « On nous tue », se portèrent avec fureur sous le chêne, pour le couper ou le brûler. Le parti de l'ordre, avec le Comité de Sécurité en tête, saisit également ses carabines. On envoya aussitôt chercher les bûcherons aux scieries et dans les bois voisins. L'association se

dressa comme un seul homme, et, deux heures après, on voyait une file sombre et muette d'hommes des bois barbus, descendant d'un pas tranquille, presque militaire, de la colline proche, vers la ville. Une heure plus tard on mettait le feu aux dépôts de planches, et, dans la nuit, à lueur de l'incendie, la bataille faisait rage, sans merci et sans miséricorde, et elle dura jusqu'au matin.

Les malfaiteurs avaient pour eux le nombre, mais ils agissaient à la débandade ; la victoire pencha donc du côté des hommes d'ordre.

Et, le lendemain, le chêne se couvrait de nouveau d'horribles fruits. On y pendit tous les prisonniers pris les armes à la main : il y en avait plus de quarante.

De ce moment commença la guerre, dans toute l'acception du terme, impitoyable, incessante, menée sourdement ou ouvertement.

Au nombre des malfaiteurs, le comité opposa l'organisation. L'organisation perpètre parfois des crimes, mais le crime a cela en lui qu'il n'ose pas s'organiser.

Les deux partis passaient toute mesure dans la cruauté. Considérons cette société, composée des mêmes hommes, vivant au milieu du désert, farouches, aux cœurs durs comme ce quartz qu'on brise chaque jour, et comprenons que la pitié, la miséricorde et le pardon étaient des mots inconnus là-bas.

Rien n'adoucissait leurs mœurs, tout, au contraire, surexcitait leur sang. Ils se nourissaient presque exclusivement de viande, et buvaient de l'alcool. Ils ne rencontraient jamais personne de faible ou de désarmé, ce qui seul appelle la charité, la pitié et la protection. Il n'y avait aucune femme parmi eux.

VII

Enfin, la première fit son apparition. Avec une caravane, arriva une blanchisseuse française. C'était une jeune et gracieuse aventurière qui savait se tirer d'affaire dans toutes les circonstances de la vie. Dans la ville, on organisa une fête en son honneur. Les mineurs se passèrent ses souliers de main en main et y versèrent de la poudre d'or. Elle récolta d'un coup, dès le premier jour, une grande fortune, et le second jour, elle reçut une centaine de déclarations. Un mois plus tard, elle partit pour New-York sur un baleinier qui, par hasard était entré dans la baie de San-Francisco.

Mais, un jour, les habitants de la ville contemplèrent un tableau qui se grava pour longtemps dans leur mémoire. C'était pendant une de ces suspensions d'armes inopinées entre le Comité de Sécurité et les bandits qui naissaient parfois comme naissent dans la tempête des instants de calme et de silence. Le chêne de la rivière ne portait pas de fruits, et la rue des Mineurs était tranquille. Des gentlemen étaient assis sur les vérandas des hôtels, mâchant du tabac, et se reposant des fatigues du jour, les pieds étalés sur la balustrade de la véranda. Il faisait un temps merveilleux, l'air était limpide, le bleu du ciel imprégné de la rose lumière du soir. Les silhouettes des maisons, des arbres, des scieries lointaines et des forêts, se dessinaient avec le caractère expressif propre aux instants crépusculaires.

Le soleil était déjà couché, et seule, la colline située à l'extrémité de la rue opposée à la rivière s'illuminait d'un immense éclat qui éblouissait les yeux.

Soudain, dans ce rayonnement, surgit une étrange cavalcade. Elle était précédée par un ours gigantesque qui trottait en balançant sa tête monstrueuse et en jetant des regards obliques de côté et d'autre. C'était évidemment un fauve apprivoisé, car on pouvait voir à son cou une large écharpe rouge.

A ce spectacle, les gentlemen assis sur les vérandas se dressèrent d'un bond de leurs sièges. Tout le monde courut dans la rue, les commerçants se tenaient sur le seuil de leurs magasins.

— Shot ! Shot ! (tirez !) clamaient des voix confuses.

— Ne tirez pas ! criaient d'autres voix, il est apprivoisé.

Pendant ce temps, la caravane entrait lentement dans la rue.

Derrière l'ours, s'avançaient, sur de rands et forts chevaux, vingt nègres habillés de longs vêtements blancs, et armés de pied en cap. C'étaient les plus beaux types de noirs de la race Yolof, comme on ne peut en voir aujourd'hui que dans les hôtels gigantesques de New-York et de Chicago aux visages mats, noirs comme du charbon, et pareils aux visages de sphinx, véritables « gros becs », dont les cheveux frisaient au ras de la peau, comme la laine de l'astrakan.

Après les nègres, sur un magnifique mustang, chevauchait une amazone.

A cette vue, mineurs, bûcherons, chasseurs, commerçants, demeurèrent bouche bée. Jamais, depuis qu'existait Sacramento, on n'avait rien vu de semblable. La femme était jeune, distinguée, et noble dans tous ses gestes. Un galant s'écria : « Chapeaux bas ! » et les têtes se découvrirent instantanément. Un ivrogne,

qui ne voyait pas la lumière de Dieu, se mit à hurler soudain le *Yankee Doodle*, et aussitôt sa voix fut étouffée. Le calme se fit, comme si un être surnaturel eût traversé les rues de la ville.

La belle et svelte jeune fille, dont les cheveux blonds, tombant sur ses épaules, ondulaient dans la douce brise du soir, jetait de tous côtés les regards de ses yeux clairs et bleus, avec une assurance absolue, avec calme, et même avec une certaine fierté. Sur ses traits délicats, on n'apercevait pas le moindre signe d'embarras. Au contraire, on pouvait reconnaître au premier coup d'œil jeté sur son visage, un être audacieux, accoutumé au commandement, et à voir accomplir immédiatement tous ses désirs, fussent-ils de simples caprices.

Derrière la jeune femme s'avançaient des chariots couverts de toiles rayées de Pittsburg, et attelés de quatre paires de mules, conduites par des blancs ou des métis. Devant la première voiture chevauchait un homme d'âge mûr, de taille moyenne, qui paraissait le chef de l'expédition. A chaque instant, il se retournait avec une indicible sollicitude vers une voiture dans laquelle, sous les toiles relevées, on apercevait une fillette aux cheveux noirs et au visage pâle, belle, presque angélique, mais triste. Ses yeux grands ouverts ne reflétaient pas le monde extérieur, ne clignaient pas sous les rayons du soleil : elle était aveugle.

Dans les autres véhicules, il n'y avait personne. Ils étaient sans doute chargés d'outils et de provisions de bouche.

Une deuxième troupe de Yolofs armés fermait la marche.

Toute la caravane, d'une allure assez vive, se rendit à l'hôtel des Gentlemen. Tout à coup, l'amazone obliqua, et, s'approchant du groupe qui se tenait près de la balustrade, demanda d'une voix harmonieuse et calme :

— Gentlemen, voudriez-vous me dire si le général Sutter est dans la ville ?

— Yes ma'am, répondirent poliment les mineurs.

— Et, où est sa demeure ?

Une dizaine d'hommes s'élançèrent pour la conduire. La maison ne se trouvait pas dans la rue des Mineurs, mais au sud, à la distance d'un demi mille. Le chef trapu fit un signe, et toute la caravane, sortant de la rue, prit la direction indiquée.

La foule suivit.

Un quart d'heure après, on arrivait à la demeure de Sutter qu'on apercevait à peine parmi les chênes et les mauves arborescentes. Là, l'amazone, le chef râblé et l'aveugle mirent pied à terre et entrèrent dans la maison.

Un instant après, Sutter parut sur la véranda, la tête découverte. On l'entendit donner des ordres aux nègres et aux voituriers, pour qu'ils dételient les mules et dessellent les chevaux, car les *ladies* devaient passer la nuit chez lui.

Ce mot *ladies* fut saisi au vol. Qui étaient donc ces dames... ? Allaient-elles demeurer ou partir ? Peut-être allaient-elles habiter Sacramento ? Parmi les habitants de la ville, il n'en était pas un seul qui ne le désirât très ardemment.

VIII

Lorsque la lune parut au-dessus de la prairie, et éclaira les vapeurs blanchâtres qui s'élevaient des marais, on n'entendait dans la ville ni la voix éraillée des ivrognes, ni coups de carabines.

Seule, une bande bruyante tenta de parcourir les rues, mais on la dispersa aussitôt.

— Est-ce que vous ignorez, *Goddam*, qu'il y a des *ladies* dans la ville ? disaient les mineurs en poursuivant les Irlandais ivres vers les maisons et parmi les planches.

En outre, les rassemblements, à l'Hôtel des Gentlemen, étaient si nombreux qu'ils se transformaient en véritable *meetings*. On dissertait longuement sur ce que pouvaient être ces *ladies*, et la question de savoir si elles restaient ou partaient était la plus importante du moment.

Pour ces hommes, vivant au milieu des couteaux et des revolvers, habitués à ne voir personne qui ne fût grossier, rude et brutal, ces femmes si délicates, belles et évidemment issues des plus hautes sphères de la société, semblaient quelque apparition surnaturelle et radieuse. Il leur paraissait que pour la ville et pour eux-mêmes, commençât une nouvelle existence, si ces rayons demeuraient sur eux pour les éclairer.

La seule apparition de ces femmes adoucit d'un coup les mœurs habituellement brutales. Les discussions étaient confuses, mais calmes. Les *bowieknives* demeu-

raient dans leurs gaînes et les revolvers dans les poches. On ne jouait pas même aux cartes, et l'on buvait seulement des *cock-tails*, au lieu des habituelles rations colossales de *whisky*.

Entre temps, on s'extasiait sur les nouvelles arrivées, aux dépens de cette blanchisseuse qui s'était enfuie sur le baleinier.

— *By God* ! disait John Rows, jeune bûcheron des forêts de chênes, j'ai toujours dit que celle-là n'était que *humbug* !...

— Et pourtant, tu as demandé sa main, repartit le millionnaire Marie.

— Eh bien ! tout le monde l'a fait. Du reste, je l'aurais emmenée en forêt. Mais qu'est-ce en comparaison ? Quand je regarde à présent cette *lady* aux cheveux clairs, je sens quelque chose dans ma poitrine, comme si j'avais bu un grog bouillant. Ça, ce n'est pas un *humbug* !...

— *Well* ! *Well* ! répondaient les autres.

— Gentlemen ! dit Rows, que je sois pendu si elle ne m'accepte pas pour cocher, même si je devais pousser les mules pour rien jusqu'à la mort.

— Calme-toi Rows ! lui conseilla un vieux mineur.

— Je veux être damné si je me calme. Par ma main ! Je ne me calmerai pas tant que je respirerai, et tant que je ne saurai pas son nom et si elle reste ici. *Good bye* ! Je vais tout de suite chercher un renseignement certain.

Cela dit, le jeune bûcheron tâta instinctivement si son couteau sortait facilement de sa gaîne, et s'en fut. Entre temps, les mineurs les plus anciens et les plus riches, qui favorisaient de tout cœur les lyncheurs, commencèrent à considérer la chose sous une autre face. Si ces femmes demeuraient dans la ville, il serait plus aisé d'y maintenir l'ordre et la sûreté. Vraisemblablement, un seul mot de la *lady* aux cheveux clairs entraî-

nerait derrière elle la foule des gentlemen, et l'existence insupportable, sans sécurité pour la propriété, et sans lendemain, pourrait finir une fois pour toutes.

Ces méditations ne furent interrompues que par l'arrivée de Rows. Il rentra après une heure d'absence ; mais dans un état assez piteux, sans chapeau, la chemise déchirée, et sans couteau. On l'entoura aussitôt.

— Que s'est-il passé ? Qu'y-at-il ? demandait-on de tous côtés.

— Ce qui s'est passé ? répondit Rows, *Miss* Monteray est un ange !

— Elle s'appelle donc Monteray ?

— Oh *Yes* ! Mais, *by God*, écoutez ! Je m'en vais, et je songe : j'interrogerai le premier de ses gros-becs. Il fait sombre, car le brouillard monte. J'approche. Il me semble enfin que j'aperçois les voitures. Je regarde : quelque chose bouge. Je crie : hé ! *sir*, écoutez ! Et voilà ce sir qui se met à hurler et me saute à la gorge ! j'abandonne mon chapeau un morceau de chemise, mon couteau, et je me sauve. Je fuis vers la maison de Sutter en criant, mais le grizzly (car c'était lui ! damnation sur sa tête !) court après moi en hurlant. Tout à coup, on se met à crier aussi des voitures, et enfin la porte s'ouvre et notre demoiselle se dresse sur le seuil ; et derrière elle, Sutter avec une lumière. Je tombe aux pieds de la jeune fille en criant *help* ! et l'ours me saisit encore.

— *Well* ! *Well* !...

— Vous pouvez bien dire : *Well* ! mais moi, je pensais ma dernière heure arrivée. Soudain, la demoiselle dit : « *Baby* ! laisse-le ! » Vous entendez ? Elle appelle l'ours *Baby* ! Et elle disait cela d'une voix aussi douce que si l'on mélangeait du miel avec du rhum. Le maudit animal se roula aussitôt à ses pieds et se mit à grogner. Que la peste le crève et maudites soient ses deux pattes de devant !...

— Calme-toi, Rows, dit avec flegme le vieux mineur.

— *Well* ! dit Rows, notre demoiselle me demande alors qui je suis et ce que je veux. Mais quand je la regarde, *by God* ! Sur ma vie, je n'ai jamais vu des yeux pareils, et je parie cent dollars contre dix que personne n'en a jamais vu de semblables ni à New-York, ni à Philadelphie. Que la terre m'engloutisse si, dans tout l'est existe une femme comme elle. Je tiens deux cents dollars, je tiens trois cents...

— Calme-toi, Rows !...

— Quand elle s'adressa à moi, de sa voix plus douce que le chant d'un maukawis, quelque chose commença à me serrer la poitrine, comme si je n'avais pas mangé pendant trois jours. Je dis alors : *beg your pardon...* mais je ne pus continuer. Elle sourit comme un ange et m'invita à entrer dans la chambre.

— Et tu es entré ?

— Oui. Je n'osais pas m'asseoir. J'étais aussi hébété que si on m'avait scalpé ; mais enfin, je dis que j'étais venu pour savoir qui elle était. Dieu la bénisse !

— Et alors ?

— Alors, elle : *sir*, dites aux gentlemen vos collègues, que je me nomme Mary Monteray. Je suis d'une famille de la Louisiane, et je suis venue ici avec mes amis, pour vivre sous leur protection.

— Sous notre protection ?

— Oui ! Ensuite, elle me serra la main, Oui, tel que vous me voyez ici elle a pris ma main dans sa petite menotte blanche bénie..... *By God* !..... Et elle a dit qu'elle nous estimait...

Ici, Rows dut s'arrêter tant il était ému. Les autres saisirent avec onction sa main nerveuse, habituée à la cognée. Il demeura silencieux un instant. Enfin, ne pouvant plus y tenir, il bondit sur une table, leva la tête, ouvrit la bouche et hurla :

— Hurra pour *miss* Monteray !

— *Hip* ! *Hip* ! Hurra pour *miss* Monteray ! reprirent cent voix.

— Hurra pour notre demoiselle !...

— Pour notre enfant !...

— Pour notre douce !...

Des applaudissements éclatèrent, des voix, des cris... Une demi-heure après, on décida de se rendre ensemble en délégation auprès de mademoiselle Monteray.

Au bout d'un instant, la rue sombre s'éclaira de fagots de planchettes et d'osiers enflammés, à la lueur desquels on pouvait voir serpenter une longue file de mineurs, et de bûcherons, qui s'avançait lentement vers la demeure du général Sutter.

IX

Mademoiselle Monteray devint la favorite de la ville, bien que nul des habitants n'osât se permettre de demander pourquoi une personne si jeune, évidemment riche, et ayant visiblement reçu une éducation et des habitudes aussi différentes de celles des habitants du Far West, s'était transplantée dans ces déserts sauvages, où les conditions d'existence étaient rigoureuses et même dangereuses.

Cela pouvait paraître très étrange, d'autant plus qu'on avait appris que ni l'homme âgé aux cheveux blonds qui l'accompagnait ni sa fille aveugle, n'avaient avec elle aucune parenté.

Miss Monteray était simplement l'amie de la jeune aveugle et c'était en réalité pour celle-ci qu'elle était venue en Californie. Mary Monteray était jeune, seule, libre et immensément riche. Elle pouvait donc voyager et séjourner où il lui plaisait.

Lorsqu'on avait ordonné à la petite Nelly (pour la malade, menacée de tuberculose, le climat humide était meurtrier) de quitter la Louisiane, Mary voulut l'emmener en Italie ; mais pour toute l'Europe, c'était un ère de troubles révolutionnaires et, du reste, le vieux Tailer, père de Nelly, qui était fermier n'aurait pas trouvé en Italie de moyens d'existence. On se décida donc pour la Californie.

Mary qui, avec toute sa noblesse de caractère, possé-

dait un tempérament très romanesque, consentit volontiers au voyage qui promettait une multitude d'aventures.

On projeta de mener en Californie la vie de fermier. Le sol n'y appartenait encore à personne. Plusieurs familles mexicaines possèdaient à la vérité des titres de propriété sur d'immenses espaces de terrains, mais n'y résidaient pas et ne les exploitaient pas non plus. Le domaine, s'il existait quelque part, était uniquement en pâturages. Les jésuites seuls avaient planté du maïs et des vignes dans le sud, à cinq cents milles de Sacramento dans ce qu'on appelait la *Mission*, mais à côté de la ville, et dans tout le nord, on n'avait pas encore semé un seul grain de blé.

La farine venait de l'Est, aussi l'exploitation agricole promettait-elle d'importants bénéfices. Taller espérait arriver en quelques années à la fortune, puis s'établir une fois pour toutes avec sa famille à la Nouvelle Orléans.

X

Quelques mois s'étaient écoulés.

Au voisinage de Lathrop, grâce à l'aide des bûcherons, deux maisons s'étaient élevées.

L'une d'elles était habitée par Taller, avec sa fille, l'autre par Mary Monteray, ses nègres et son ours.

Cet établissement se trouvait à dix milles de la principale colonie de bûcherons, dont on pouvait recevoir du secours, en cas d'attaque des Indiens. Mais les forces locales n'étaient pas non plus à mépriser, car la garnison composée de quarante Yolofs, forts comme des chênes, et armés, pouvait se défendre longtemps.

Un certain nombre montaient la garde jour et nuit dans la région, les autres étaient occupés à couper des chênes et des platanes pour nettoyer le sol afin que Taller pût cultiver du blé.

Le vieux fermier se mit à la tâche avec ardeur. Il était venu chercher du travail là où miss Monteray cherchait des aventures romanesques.

Tous deux trouvèrent ce qu'ils souhaitaient. Mary disait elle-même qu'elle ne s'était jamais sentie aussi heureuse. La région qu'ils habitaient était encore vierge, dans toute l'acception du terme. A la vérité, dans la journée, on entendait le bourdonnement des scieries que les bûcherons avaient établies à dix milles de là, sur le cours du torrent des « Peaux Rouges », mais, quand les scieries se taisaient, aucun écho de la vie

humaine ne rompait le grand calme de ce désert. La nuit, les maukawis (oiseaux-moqueurs) remplissaient de leurs trilles le silence des bois, ou, parfois, au milieu des rochers, retentissait le rauquement du puma.

Le site était admirablement choisi. Les maisons s'élevaient dans la vallée, des deux côtés d'un torrent, limpide comme du cristal, et ombragé de saules pleureurs ; mais, juste à l'endroit où le torrent, tombant d'une terrasse plus élevée, formait trois cascades assez importantes. Au dessus des cascades, s'entrelaçaient les festons et les rideaux des lianes, mêlées aux tiges des « wachlias » aux éclatantes fleurs pourpres. Le pied des rochers de granit rougeâtre était couvert de petits buissons impraticables de roses sauvages.

Ces granits formaient tout autour comme des murs, séparant la plaine, en forme d'amphithéâtre, du reste du monde. Mais, derrière eux, bruissait un bois de chênes noirs et d'arbres de fer.

Un léger ponceau de bois rouge, jeté sur le torrent, unissait les deux maisons. C'était l'endroit favori de Mary, où elle passait en général la matinée à lire, ou à instruire Nelly. Parfois aussi, Mary contemplait, de ce pont, le cours lointain du torrent qui semblait s'élancer vers un pays absolument mystérieux. En effet, ces profondes forêts étaient encore inexplorées à cette époque. Mary racontait alors à l'aveugle Nelly les merveilles qui les entouraient, tandis que l'enfant l'assaillait sans cesse de nouvelles questions.

Hélas ! la notion des couleurs et des formes n'existait pour ainsi dire pas dans ce jeune cerveau, en sorte que Nelly s'exprimait parfois de la façon suivante :

— Le torrent est triste, Mary, puisqu'il pleure, je l'entends bien. La forêt aussi est triste, et certainement vieille. Mais comment sont les fleurs et le ciel je n'en sais rien.

Mary le lui expliquait comme elle pouvait, mais l'enfant terminait ordinairement en disant :

— Je ne comprends pas, Mary, ma chérie, je ne comprends pas.

Elle ajoutait cependant au bout d'un instant :

— Mais on est très bien ici.

Oui, on était bien. Sa poitrine étroite était vivifiée par l'air balsamique, sec et tiède, dont le doux souffle caressait ses traits enfantins. On entendait, dans le lointain, les chants monotones, mais vigoureux, des nègres que surveillait son père... Les saules murmuraient de douces choses parmi les feuilles ; des essaims de grands papillons bleus s'élevaient au-dessus des deux têtes blondes des femmes.

— Ah ! si tu pouvais voir tout cela, Nelly ! disait Mary.

— Ne t'attriste pas, répondait l'enfant. Je pense que tu le vois, toi, et cela me fait beaucoup de bien.

Mary pressait alors ses lèvres roses sur le front pâle de la fillette. Cette paix et ce bonheur, que respirait toute la contrée l'enivraient réellement.

La monotonie de cette existence pourrait l'ennuyer, mais plus tard seulement. Pour le présent, tout lui était nouveau, inconnu, et elle découvrait tout elle-même, et cette découverte apportait un charme indicible à son âme rassasiée de tout ce que peuvent offrir la vie civilisée et la société. C'est la richesse qui, peu à peu, l'avait conduite à cette satiété prématurée... On lui apportait, dans le monde, des hommages diversement motivés ; mais elle était trop perspicace pour ne pas voir aussitôt que le plus grand nombre étaient attirés par le calcul de sa fortune. Cette conviction l'avait rendue quelque peu sceptique, et faisait que ses lèvres trouvaient à la vie un goût amer.

Ici, la vérité et la sincérité du désert adoucissaient

cette amertume. En outre, Mary n'aimait encore personne plus que la petite Nelly.

Lorsque la chaleur la forçait d'abandonner le pont, Mary allait lire sous la véranda de sa maison. Elle avait apporté avec elle une voiture de livres. Ensuite, vers midi, elle gagnait, pour le *lunch*, la maison de Taller, puis arrivait l'heure de la sieste.

Le soir, lorsque le disque solaire se cachait dans la dentelure des hautes roches, elle prenait un fusil et partait pour la chasse, et, derrière elle, se traînait paresseusement son *baby*, balançant de côté et d'autre sa tête monstrueuse, à la manière des ours.

Une escorte aussi terrible la garantissait de tout danger.

Parfois, le général Sutter visitait l'exploitation : en très peu de temps il était devenu intime avec ses seuls voisins comme il faut dans le désert. Lui non plus ne se rendait pas exactement compte des raisons pour lesquelles cette *miss* Monteray habitait la forêt, mais, par ailleurs, il en était fort satisfait.

Parfois aussi, Mary, en compagnie du *baby*, et, souvent aussi du vieux Taller, allait voir ses « gentlemen », à la ville. Chacune de ses visites était une fête pour la cité. On l'y aimait comme un enfant commun, surtout depuis qu'on s'était aperçu que cet enfant savait, au besoin, soigner les maladies et les blessures. En ville, grâce à son ascendant, et à des sentiments plus doux qu'elle savait éveiller dans les âmes rudes des mineurs, les mœurs commençaient à s'adoucir également.

Le terrible chêne portait moins souvent des fruits humains. Au début, les régulateurs avaient invité plusieurs fois Mary à présider ; mais, ils se convainquirent bientôt qu' « avec cette demoiselle », il était impossible de pendre personne comme il faut.

En outre, ceux qu'elle avait sauvés étaient « ses gens », à la vie, à la mort.

Un seul homme disparut, comme s'il était tombé à l'eau. On ne le vit plus dans la ville, il n'était pas chez les bûcherons, on n'en trouvait trace nulle part. Mary se souvint une fois de ce jeune homme qui avait failli être étranglé par son *baby*, et s'informa de lui.

— Rows ? lui répondit-on, le brave garçon est sûrement mort.

C'était encore une chose si habituelle que Mary elle-même ne s'enquit pas davantage de lui.

XI

Dans la vie de Mary Monteray, de même que dans le ciel éternellement serein de la Californie, il y avait peu de changement. Les jours se ressemblaient comme des frères jumeaux.

Toute la modification qui s'introduisit, fut qu'à mesure qu'elle connaissait mieux le pays, Mary s'enhardissait peu à peu à pousser de plus en plus loin ses expéditions cynégétiques.

Elle n'avait jamais rencontré aucun danger ; pourtant, un jour elle rentra de la forêt un peu inquiète : il lui avait semblé que quelqu'un l'épiait.

Son trouble s'accrut singulièrement lorsque, le lendemain, à dix milles en aval du torrent, au-dessus d'un petit étang boisé que traversait le cours d'eau, elle découvrit une cabane. Celle-ci était nouvellement construite de flexibles branches de saules recouvertes d'un morceau de toile de Pittsburg. Auprès de la hutte fumait encore un petit feu récemment couvert.

S'il n'y eût eu la toile, on aurait pu supposer que c'était un wigwam indien, car les poutres en étaient plantées et fixées à la mode indienne. Mais la toile, ainsi que les empreintes de chaussures ferrées, prouvaient que dans cette solitude boisée, se réfugiait un blanc.

Mary, après un moment d'hésitation, pénétra à l'intérieur. La présence du *baby* lui donnait de l'audace.

Il n'y avait personne dans la hutte. Mais, sur la mousse

était étalée une peau d'ours évidemment arrachée depuis peu, et que le *baby* flairait avec étonnement et inquiétude.

Dans un pays où venaient chercher asile des malfaiteurs du monde entier, il était important de savoir qui vivait dans le voisinage, surtout lorsque c'était quelqu'un qui, sûrement, se cachait.

Mary décida donc, au retour, d'envoyer ses Yolofs à la découverte, d'autant plus que, pendant qu'elle revenait, à mi-route, son oreille perçut le bruit d'un coup de feu éloigné.

Les recherches entreprises ne donnèrent cependant aucun résultat. Un des nègres avait bien rencontré dans la forêt un chasseur inconnu, mais il n'avait pu en tirer aucun renseignement.

Lorsqu'il lui avait demandé si c'était lui qui habitait la cabane en aval du torrent des Peaux-Rouges, le chasseur avait répondu : c'est moi. Lorsqu'il l'avait interrogé sur ce qu'il y faisait, il avait répondu : ce qui me plaît.

Au bout d'une semaine, on n'en parlait plus. La mystérieuse silhouette cessa d'effrayer Mary et commença à l'intriguer. Dans la monotonie de la vie du désert, c'était une nouveauté. Mary, tout en chassant dans la forêt, songeait que le mystérieux chasseur rôdait peut-être à proximité, et si cela l'irritait parfois, plus souvent elle s'en amusait.

La région semblait si sûre, que fréquemment la belle amazone n'emmenait pas son ours avec elle. Et cela arrivait surtout quand il dormait et que, touché par le joli pied de Mary, au lieu de se lever, il grognait avec colère.

D'ordinaire, il la rejoignait cependant un peu plus tard, comme s'il avait honte de sa paresse.

XII

Un jour, le crépuscule la surprit dans la forêt. Elle suivait alors un étroit sentier caillouteux, qui n'était autre que le lit désséché et peu profond d'un petit ruisseau par lequel, à la saison des pluies, l'eau des montagnes s'écoulait vers le torrent principal.

Sur les deux rives du ruisseau, s'élevaient des fourrés impénétrables formés par l'espèce d'arbre divin appelé « tschaporal ».

Mary avançait, écartant de temps à autre une branche d'osier qui lui barrait la route, quand, soudain, elle s'arrêta et prêta l'oreille.

Dans le silence des bois lui parvenait, de loin, le bruit du gravier écrasé par des pas lourds.

Mary, inquiète, leva le chien de sa carabine.

Bientôt, avec le bruit du gravier, son oreille perçut un sourd grognement.

Lorsqu'elle l'entendit, elle abaissa aussitôt sa carabine.

— *Baby* ! appela-t-elle gaiement, *baby, come here* !

Parmi les branches d'osier, à une vingtaine de pas de Mary, apparaissait une monstrueuse tête d'ours qui arrivait au trop, droit vers elle.

— *Baby* ! appela Mary.

Chose étrange, l'animal, au lieu de passer du trot à un petit galop joyeux, comme il avait accoutumé de le faire, s'arrêta soudain.

Sa poitrine se mit à exhaler un mugissement triste et étouffé.

— Baby ! appela encore une fois Mary.

La carabine trembla tout à coup dans ses mains, et ses traits se couvrirent d'une pâleur mortelle : ce n'était pas son *baby* !

Mary se trouvait nez à nez avec le plus effroyable brigand des forêts californiennes : l'ours gris.

Sur l'étroit sentier, elle ne pouvait l'éviter, ni se jeter de côté, à cause de l'épaisseur des bois. Elle avait bien une carabine à la main, mais cette espèce d'ours ne tombe jamais au premier coup, et une blessure le rend enragé.

Elle possédait aussi un couteau, arme d'élection dans le corps à corps, mais les plus vigoureux chasseurs du Canada eux-mêmes, qui passent leur vie entière dans les plaines de l'Amérique centrale, n'osent pas se mesurer à l'arme blanche avec le grizzly.

Mary était perdue.

Pendant ce temps, le fauve se dressait sur ses pattes de derrière et, agitant dans l'air celles de devant, s'approchait d'elle lentement.

Mary épaula son fusil : un coup de feu retentit, mais, seul, un cri de rage lui répondit.

— Au secours ! au secours ! s'écria Mary, oubliant, dans son épouvante, que cinq milles au moins la séparaient de sa demeure.

Le monstre n'était plus qu'à une quinzaine de pas. Il commençait à rugir effroyablement, les griffes blanches de ses pattes luisaient dans le crépuscule de la nuit.

Mary sentait ses jambes se dérober sous elle.

Soudain, quelque chose frôla son bras, et une voix humaine, basse et calme s'éleva derrière elle dans les ténèbres.

— *Beg pardon, miss...* Ceci est mon *business.*

Une poigne vigoureuse la tira en arrière, et, devant ses yeux se découpa une haute silhouette d'homme.

Et, une fois encore, elle entendit dans un murmure : *I beg your pardon.*

L'éclair sanglant d'un coup de feu déchira le crépuscule, puis Mary contempla l'effroyable lutte de l'homme et du fauve. Un groupe confus de corps enlacés, était tombé sur le gravier du torrent... et se tordait convulsivement... On ne pouvait entendre, par instants, qu'un grincement de dents, un souffle bruyant, ou un hurlement bref... Parfois, une patte d'ours se dressait en l'air, parfois, une main humaine armée d'un couteau. Mary s'évanouit...

Lorsqu'elle revint à elle, la première impression qu'elle éprouva fut d'entendre le bruit des cascades du torrent. Elle était évidemment près de sa demeure. Une petite lumière scintillait au loin dans la maison de Taller.

A ses pieds gisait, inerte, la forme d'un homme renversé...

Mary se rappela alors tout l'incident. Son sauveur inconnu l'avait sans doute portée dans ses bras une partie du chemin, avant de tomber lui-même épuisé.

Il n'avait pas dû sortir de la lutte sans dommage. A la lueur de la lune, Mary remarqua le sang qui coulait de son cou, de sa poitrine et de ses cheveux sur la bruyère sylvestre. Sous ces clairs rayons, on pouvait voir sa figure, blanche comme la craie. Il avait les yeux clos, la bouche ouverte, il respirait, mais faiblement et irrégulièrement.

Son visage était beau, comme une statue de barbare romain, empreint de courage et de force.

Mary courut au torrent chercher de l'eau qu'elle rapporta dans son chapeau. Lorsqu'elle en fit couler quelques gouttes entre les lèvres du chasseur, le corps de celui-ci frémit, ses yeux s'ouvrirent un instant, et sa bouche murmura :

— *I beg your pardon* ! Je suis heureux...

Mary plaça sa tête sur ses genoux et, pendant un certain temps, elle demeura immobile, ne sachant si elle devait appeler au secours, ou laisser le blessé et aller à la maison chercher elle-même ses gens. Elle craignait de l'abandonner, et d'autre part, ses appels pouvaient n'être pas entendus. Qui l'eût vue ainsi, plongée dans ses pensées et penchée sur le visage blême du chasseur, eût pu la prendre pour quelque nymphe des bois.

Il faisait déjà complètement nuit ; la lune était très haut au-dessus de la forêt. Les rossignols de ces bois, les maukawis, remplissaient les taillis de leur doux ramage et de leur caquetage qui ressemblait à l'écho des baisers. Au loin, le torrent murmurait et son babillage se mêlait au bourdonnement plus lointain des scieries des bûcherons de Lathrop.

Enfin, Mary prit une décision. Comme sa carabine était restée sur le lieu de la lutte, elle saisit le lourd fusil du chasseur et, l'ayant chargé, elle tira en l'air.

Elle recommença à trois reprises. Au second coup, des lumières se mirent à courir derrière les vitres de la maison Taller, puis ces lumières se détachèrent du fond de la maison, et s'espacèrent, en s'approchant rapidement de Mary. Bientôt, quelques Yolofs, précédés de Taller accoururent en hâte, tenant à la main, qui une lanterne, qui des torches allumées.

— Qu'y a-t-il ? demanda Taller.

— Portez au plus vite ce gentleman à la maison ! s'écria Mary.

Le lendemain, le malade était sans connaissance. On fit venir le médecin de Sacramento.

Le docteur, qui avait abandonné depuis longtemps la médecine pour chercher de l'or, et qui, quand par hasard il n'était pas ivre, se souvenait assez de son art, s'aperçut du moins que l'état du malade était très dangereux.

Cependant, il reconnut le patient plus vite encore que son mal. Lorsqu'il vit son visage pâle, barbu et sanglant, il s'écria tout à coup :

— *Well* ! C'est Rows...

Puis, se penchant vers le blessé, qui respirait doucement, il dit :

— Rows ! mon ami ! On disait que l'ours t'avait mangé il y a six mois, et ce n'est qu'hier qu'il t'a écharpé. *Well* ! *Well* ! Je crois que ta poitrine est un peu endommagée... une côte cassée... clavicule cassée... mais pour le reste, *all right* ! Si tu meurs, ce sera à cause de l'hémorragie, et d'épuisement...Mais ! la main aussi est luxée. Il t'a bien arrangé... combien de coups de couteau lui as-tu donné ? Hein ?... Garçon !...

Rows était toujours sans connaissance, aussi ne pouvait-il répondre aux questions du praticien. Celui-ci poursuivit :

— Hé ! Mademoiselle Monteray, je crois que ce garçon était amoureux de vous ! Autrement, il aurait répondu : ce n'est pas mon *business*.

Le docteur réfléchit un instant.

— Il a disparu de la ville, comme s'il était tombé à l'eau. Nous ne pouvions pas comprendre pourquoi, car, par ailleurs, il réussissait dans son travail. Le lendemain de votre arrivée, il a découvert une pépite qui valait bien cinq mille dollars au moins... Mais, maintenant je me rappelle... Il parlait sans cesse de vous... Est-ce qu'il habitait ici ?

— Non.

— Alors, il veillait sur vous de la forêt... *poor boy* ! Je pense qu'il va mourir, à moins qu'il ne se rétablisse... Vous le soignerez ici. Je vais réduire la main et la clavicule, et la côte aussi. Il faut laver ses blessures, et attendre que les os se recollent. *Good bye* !

Le médecin s'éloigna. Près du lit de Rows, il ne restait plus qu'un nègre, et Mary.

Mary se souvenait aussi de Rows, et, en le contemplant à ce moment, elle se plongea dans une rêverie profonde.

Elle découvrait, en Californie, tout ce que désirait son âme romanesque. Le vide de la vie mondaine l'ennuyait ; elle avait ici la forêt vierge. Elle avait perdu la foi dans l'amour et le désintéressement des hommes ; ici, avec la silhouette de Rows, gisait devant elle la preuve sanglante que l'amour et le sacrifice existent.

A la vérité, ces deux vertus s'incarnaient dans la forme d'un chasseur des bois à demi-sauvage...

Les soins du blessé remplissaient entièrement son temps. Le deuxième jour, Rows reprit ses sens...

Il ouvrit les yeux : il observa avec surprise ce qui l'entourait ; enfin son regard s'arrêta sur Mary.

Les restes de la fièvre luttèrent un moment sur son visage avec la pensée consciente, puis ses traits s'éclairèrent, et ses lèvres blêmes murmurèrent :

— *I beg your pardon, miss* !...

— Comment vous sentez-vous, *sir* ? demanda Mary.

— Très bien. Je suis heureux...

Un instant après, il se mit à parler très vite, comme dans le délire :

— Vous ne me reconnaissez pas ? Je suis Rows. Je n'ai pas de chance avec les ours. La première fois, votre *baby* a voulu m'étrangler... puis, celui-ci... mais vous m'avez sauvé alors... Et je me rappelle que vous m'avez tendu la main. Après cela, je ne pouvais plus demeurer dans la ville... J'habite la cabane qui se trouve auprès du Miror-lake. On est très bien dans la forêt... Mais n'y allez pas seule, *miss* Mary, les Indiens y rôdent aussi... Je m'étais dit : je veillerai et...

— Vous m'avez sauvé la vie...

— Ne parlez pas de cela...

La convalescence arriva plus facilement que le docteur ne l'avait prévu. Rows était jeune et très vigoureux, et quoiqu'il ne pût remuer de longtemps, le danger disparut rapidement... Mary passait toute la journée auprès du lit du blessé, soit à lui lire la Bible, soit à bavarder avec lui... Rows lui confessait alors toutes ses pensées :

— J'aime mieux être dans la forêt, que de creuser la terre, disait-il... Quand on vit dans les bois, le piochage semble malsain et stupide. Cela ne me dit rien... Les piocheurs boivent et se battent, tandis qu'au-dessus de la forêt, il y a Dieu, et l'or n'y compte pour rien... Et, je vous demande pardon, mais je pense que l'homme peut être meilleur dans les bois, car il doit toujours réfléchir davantage, tandis qu'au milieu des mineurs, il n'en a pas le temps...

Dans tout ce que disait Rows, il y avait une certaine naïveté un peu enfantine. D'ailleurs, il avait à peine vingt-quatre ans, et en outre, il possédait une grande droiture innée, et le sentait lui-même. Aussi en parlant à *miss* Monteray, il répétait à chaque instant : « je vous demande pardon mademoiselle, je ne suis qu'un rustaud... »

Sa santé s'améliorait rapidement. Il put bientôt aller s'asseoir sur la véranda de la maison, et, plus tard, il accompagna fréquemment Mary sur le petit pont qui réunissait les deux habitations, et où la jeune fille passait d'habitude les heures de l'après-midi, en compagnie de sa petite amie aveugle...

Un soir, qu'elle était assise ainsi, mais seule, écoutant le grondement des cascades, elle contemplait l'amphithéâtre des arbres qui encerclaient la vallée et qui, bien que peu éloignés, s'estompaient dans l'azur du lointain. Le temps était splendide, et d'un calme merveilleux :

sur la prairie, sifflaient les étourneaux aux ailes rouges, et, dans la forêt, au loin, les piverts martelaient les arbres...

Le grand charme de la nature remplissait Mary de sa griserie. Une mélancolie douce, mais profonde, étreignait son cœur. A cet instant. Rows s'approcha d'elle. Jamais son pâle visage ne lui avait paru plus agréable ni plus noble.

— *I beg your pardon*... commença, selon son habitude, le jeune chasseur.

J'ai une grande grâce à vous demander, *miss* Mary !

— Que je ne vous refuserai certainement pas, répondit la jeune fille.

— Voici, dit Rows avec gravité et avec timidité tout ensemble, en tortillant son chapeau entre ses mains. Je... vous ne vous irriterez pas contre moi ?... Je vais être bientôt guéri...

— Oh oui, bientôt, grâce à Dieu !...

— Et je vais regagner ma cabane, sur le Miror-lake... Mais, là-bas, je vais me trouver très malheureux, *miss* Mary... car je me rappellerai toujours combien je me trouvais bien ici...

— Vous viendrez me voir souvent...

— Oui, si vous le permettez... mais j'aurais une plus grande grâce... ne m'en veuillez pas... voici... je voudrais rester toujours ici.

Mary considéra son interlocuteur avec une étrange expression...

— Que demandez-vous ? questionna-t-elle brièvement...

— *Miss* Mary ! dit Rows, à mi-voix, vous n'avez que faire de moi, je le sais, mais, ce n'est pas pour gagner mon pain... J'ai extrait assez d'or pour passer dans l'Est pour un homme riche. Ici aussi... Mais que m'importe ? Il n'y a rien à faire de cela dans les bois... Il est dur d'être

seul. C'est ici, par conséquent, que je serais le mieux... Voici : *miss* Mary, je voudrais entrer... à votre service... Vous n'avez pas besoin de moi... mais... je serais infiniment heureux, et fidèle... Oh ! très fidèle...

Un silence suivit. Mary leva la tête vers la maison de Taller et réfléchit profondément. Tout à coup, elle secoua ses pensées et, regardant Rows dans les yeux, elle demanda :

— Vous me dites la vérité, comme un homme honnête et sincère ?

— *Yes, miss* !

— Et donc... vous m'aimez ? N'est-ce pas ?

Le malheureux Rows devint pâle comme un linge. Il se leva de son siège, se rassit, et ses lèvres blanches purent à peine articuler :

— I beg your pardon, miss !...

— Oui ?

— I beg your...

— Oui ?

Le mineur se tut, et ce n'est qu'à cette demande réitérée à nouveau, qu'il répondit d'une voix tremblante et émue :

— O, *miss* Mary... Je n'ose pas même penser à cela, mais, oui... infiniment ! Nulle autre au monde !... Car, pour le reste... je suis seul... Mais, jamais je ne l'aurais dit, jamais... jamais. Cependant, du moment que vous le savez, je pars. Que Dieu vous bénisse... *Good bye, miss Mary* !

Mary Monteray pencha la tête, mais, au bout d'un instant, elle reprit :

— Ce que je vais vous dire, Rows, je le dis après avoir sondé le fond de mon cœur, et après mûre réflexion. Je suis venue ici, et je ne retournerai plus dans l'Est. La Californie sera désormais ma patrie. Je suis donc une Californienne, une fermière. De ce chef, nous sommes égaux !... Ne vous excusez pas, car vous m'avez

sauvé la vie. J'ai contracté envers vous une dette immense, et... si, pour cette dette, vous agréez ma main, la voici.

Il y eut un instant de silence. Seul se faisait entendre le grondement des cascades et le sifflement des étourneaux aux ailes rouges.

Rows semblait sur le point de s'affaisser sous le poids de son bonheur. Il rompit enfin le silence.

— Oh ! *Miss* Mary, ne dites pas une chose pareille. Il m'est arrivé une fois aussi de sauver la vie à un *gambusino* mexicain qui, par la suite, lorsque nous trouvions beaucoup d'or dans des *placers* déserts, me disait : cachez vos *nuggets*, ne me tentez pas. Maintenant, je vous dis la même chose, Mademoiselle : ne me tentez pas !... Moi, votre mari ?... Moi, homme fruste, qui sais à peine écrire et lire ?...

— Je suis une fille simple, et je peux être la femme d'un pionnier honorable.

— Oh Dieu ! dit Rows en se prenant la tête entre les mains, j'ai vu des femmes de pionniers de l'autre côté des Grands Lacs : Toutes chiquaient du tabac et buvaient de l'alcool. Vous, une femme de pionnier ? Non, *miss* Mary... Et puis... Je deviendrais fou de bonheur. Je ne sais pas bien parler, comme les gentlemen de l'Est, mais pourtant ; je comprends que vous ne pouvez pas m'aimer comme je vous aime... Dites, Mary, n'est-ce pas vrai ? Seriez-vous heureuse avec moi ? Suis-je un mari pour vous ?... En vivant avec moi, vous verriez que je suis un rustre, que je suis comme un enfant, comme un peau-rouge qui ne sait se tirer d'affaire que dans la forêt, et non pas au milieu des hommes... *Beg your pardon* !... Et cependant, je ne suis pas un sot, incapable de comprendre ces choses simples : vous êtes comme une personne d'une autre sorte, qui sait lire les livres, et comprend ce qui s'y trouve écrit, et je com-

prends uniquement le piochage et le fusil. Vous auriez honte de ma grossièreté... Vous dites que vous payerez votre dette ? Oh ! Rows est trop honnête pour se livrer à une telle usure. Vous m'êtes reconnaissante maintenant, vous cesseriez de l'être plus tard. Celui qui aime, son amour lui suffit pour toute la vie, mais la reconnaissance... non. *Oh, by God* ! Si seulement j'avais de l'instruction... Si je ne devais pas me dire : Rows, mon garçon tu es trop stupide pour elle... Non, Mary, non...

Les larmes noyaient les yeux du mineur. Le visage caché dans ses mains, il demeura longtemps muet, puis il reprit :

— Comme vous êtes bonne, Mary ! Quelle bonté ! Que Dieu bénisse votre main que vous avez voulu m'offrir... Oh ! Que ne suis-je un gentleman de l'Est ! Good bye, Mary !...

Il porta à ses lèvres la main de la jeune fille, et se leva, puis, d'un pas chancelant, il gagna la maison...

Mary demeura seule un moment. Dans ses yeux brillaient des larmes !... Elle aimait cet homme des bois, mais elle sentait en même temps qu'il y avait beaucoup de vrai dans ses paroles. Elle appartenait à un autre monde que lui. Pourraient-ils être heureux quand il leur faudrait vivre ensemble la vie quotidienne, la vie d'un mari et d'une femme ?... Et pourtant, dans sa simplicité, qu'il était noble et digne de respect !

Elle se levait pour aller le rejoindre, lorsque le mineur apparut sur la véranda, le chapeau sur la tête, et déjà la carabine à la main.

— Où allez-vous, Henry ? demanda Mary...

— Au bois... Je vais déterrer mon or et partir pour l'Est... pour m'instruire... J'ai de quoi. Je suis riche. J'ai travaillé de mes mains, je vais travailler de la tête. Je ne veux plus être un rustre des forêts, je veux devenir un gentleman éclairé, qui comprenne ce que dit chaque

livre... Lorsque j'aurai appris quelque chose, je reviendrai, et alors... si je vous retrouve ici... alors... souvenez-vous, Mary...

— Peut-être alors aurez-vous cessé de m'aimer ?...

— Oh Mary ! Mary !...

Le dernier mot sonna, moitié comme un reproche, moitié comme une prière...

. . . .

Rows s'éloigna... Sur le coteau, parmi les rochers le canon de son fusil miroita une fois encore, et son chapeau s'agita en l'air, en signe d'adieu ; puis la sombre verdure de la forêt se referma derrière lui...

XIII

Le bateau *Ellen Monroe,* qui apportait en Californie des approvisionnements de blé, quittait ce jour-là la merveilleuse baie de San Francisco pour regagner New-York en contournant le cap Horn.

Outre l'équipage, on apercevait sur le pont, un certain nombre de mineurs qui, emportant avec eux leur fortune, retournaient vers les régions civilisées.

Quelques camarades étaient venus leur souhaiter bon voyage. Les uns étaient déjà à bord, tandis que les autres demeuraient suc le wharf nouvellement construit, agitant leurs chapeaux et leurs mouchoirs : parmi eux, se distinguait le petit groupe de nos connaissances : le général Sutter, Taller, Nelly l'aveugle et Mary Monteray...

Celle-ci, les yeux tournés vers le pont, le mouchoir à la main, envoyait du regard un dernier adieu à Rows qui partait pour l'Est...

Rows, penché sur la balustrade, la contemplait de tous ses yeux, car il ne lui restait plus qu'un instant pour voir cet être chéri.

Pendant ce temps, sur le bateau, on hissait une petite voile triangulaire, à la proue. Le navire se balançait déjà sous le souffle du vent. Les voiles se gonflaient ou retombaient en claquant. Le triste « O-ho-ho » des matelots, qui accompagnait le hâlage des amarres, retentissait d'instant en instant. Le pilote, aux traits sévères du loup de mer, se tenait déjà à la barre. Dans la hune, un mousse chantait à plein gosier :

He, he saylor is a smart boy !...

Le heurt des caisses roulées du wharf sur le pont par la passerelle cessa enfin. La passerelle fut retirée. Les voyageurs, sur le bateau, se trouvaient désormais séparés de ceux qui restaient, par une profonde crevasse au fond de laquelle miroitait l'eau...

— *Go ahead* ! lança la voix du capitaine...

L'eau clapotait sur les flancs du navire, et celui-ci commença lui-même à s'éloigner doucement et légèrement du wharf...

— *Remember* ! clamèrent des voix, de la rive...

— *Remember* ! Henry !...

— Au revoir, Henry !...

— Dieu vous bénisse, Mary !...

Le vent emporta le reste des paroles et des soupirs. Le bateau sortit de l'ombre des bouleaux et s'élança dans l'azur clair, vivement éclairé par le soleil. Une immense étendue bleue s'ouvrait devant lui, tandis qu'une brume azurée commençait à l'envelopper lentement... Les chants des matelots, éclatants au début, se changeaient en une rumeur confuse qu'à certains moments on pouvait à peine entendre, puis en un murmure indistinct, en un bourdonnement, et le bateau diminuait. Des yeux perçants purent encore, un certain temps, distinguer une silhouette qui se penchait, et un chapeau qui s'agitait ; puis tout se fondit en une seule masse, cette masse se transforma en une blanche aile de mouette visible au loin sur le fond ; l'aile devint un petit nuage sans forme, le nuage un point, puis le point lui-même disparut ; le bleu absorba tout et règna seul au ciel et sur l'immense baie de San Francisco.

Seules les pensées, messagères des cœurs aimants, franchissaient les espaces maritimes, du rivage au bateau, et du bateau au rivage...

Idylle

—

IMAGE SYLVESTRE

Dans une forêt, une forêt profonde, au milieu d'une vaste clairière, se dressait la cabane de Stéphane, le garde. La maisonnette était couverte de chaume et construite en rondins dont les joints étaient calfeutrés de mousse. Auprès de la cabane s'élevaient deux appentis, et devant elle s'étendait un petit enclos avec un puits dont le levier était gauchi et vermoulu et où stagnait une eau recouverte d'une mousse verdâtre cachée sous de vertes lentilles.

Devant les fenêtres croissaient des tournesols et des mauves sauvages, hautes, sveltes et couvertes de fleurs, comme d'un essaim de papillons. Au milieu des tournesols se montraient les têtes rouges des pavots, autour des mauves s'enroulaient des pois aux fleurs roses et lilas, à leurs pieds croissaient la pervenche, le crocus jaune, le souci doré et la pâle marguerite, car ils étaient garantis et abrités du soleil par les feuilles blanchâtres des tournesols et des mauves.

Dans le potager, de part et d'autre du chemin de la chaumière, étaient semés des légumes : carottes, bet-

teraves et choux. Plus loin, dans des enclos séparés, s'inclinaient comme des vagues, au moindre souffle d'air, les fleurettes bleues du lin ; plus loin encore verdoyaient les feuilles sombres des pommes de terre et, dans le reste de l'espace, le vert tapis de blé s'étalait tantôt plus clair, tantôt plus foncé, jusqu'aux rives d'un lac qui baignait un des côtés de la clairière.

Les arbres étaient très peu nombreux aux abords immédiats de la maisonnette. Il s'y trouvait seulement quelques cerisiers au feuillage sombre et un bouleau aux longues branches délicates, qui se dressait si près de la cabane que la moindre brise agitait sa verte chevelure au dessus du toit de chaume en ruines et couvert de mousse. Et quand un vent plus fort courbait le bouleau vers les murs et enlevait toutes les branches et tout le flot des feuilles au-dessus du toit, on pouvait croire que le bouleau aimait la chaumière et la prenait dans ses bras.

Ce bouleau était plein de moineaux, et le murmure des feuilles et le bruissement des branches se mêlaient au gazouillement et au joyeux ramage des oiseaux. Sur le chaume se posaient des pigeons, et là aussi, tout était plein de leur rumeur, de leurs roucoulements et de leurs appels, qui ressemblaient à des prières et à des discussions, comme c'est l'habitude chez les pigeons, peuple étrangement bruyant et bavard.

Il arrivait parfois qu'une frayeur mystérieuse les effarouchât. Alors, autour de la chaumière, s'élevait un bruissement d'ailes, l'air fourmillait des tourbillons ailés d'une multitude d'oiseaux blancs. On entendait leur rumeur et le bruit de leurs ramages. Toute la troupe s'envolait soudain et, décrivant des courbes et des cercles, s'approchait et s'éloignait ; tantôt elle se perdait dans l'azur, tantôt elle jetait sous le soleil l'éclat de ses plumes blanches, tantôt elle planait au dessus

de la maisonnette, hésitait, se balançait dans l'air et tombait enfin comme un tourbillon de flocons neigeux sur le vieux toit de chaume de la cabane.

Et si cela se passait à l'aurore ou au crépuscule, alors, dans l'air radieux, ces pigeons n'étaient plus blancs, mais rosés, et semblaient des flammes ou des pétales de roses éparpillés, tombant sur la chaumière et sur le bouleau.

Le soir, quand le soleil se couchait derrière les bois, le vacarme s'apaisait lentement sous le chaume, et le ramage mourait dans le bouleau. Moineaux et pigeons secouaient la rosée de leurs ailes et se préparaient au sommeil. Parfois l'un d'eux roucoulait ou pépiait encore, mais de plus en plus rarement, plus doucement, d'une façon plus assoupie, puis, tout se calmait enfin, le crépuscule tombait du ciel sur la terre ; la chaumière, les cerisiers et les bouleaux s'estompaient en silhouettes, se fondaient tout d'un coup, se noyaient et s'enveloppaient dans la brume qui s'élevait du lac.

Autour de la clairière qu'il semblait surveiller de l'œil, s'élevait le mur des sombres pins et de l'épaisse forêt. Ce mur s'interrompait en un endroit, où s'ouvrait une sorte de couloir qui allait en s'élargissant de plus en plus. Dans le couloir et dans son évasement bruissaient les flots du lac qui baignaient le bord de la clairière. Le lac était vaste, au point que l'autre extrémité disparaissait presque dans le lointain et l'on pouvait apercevoir dans une sorte de brume un toit rouge, la petite tour de la chapelle qui s'élevait sur l'autre rive et la ceinture noire de la forêt fermant l'horizon juste derrière la chapelle.

Les pins dressés sur les bords élevés et sablonneux se miraient dans le lac, comme dans un miroir, et il semblait qu'une autre forêt se trouvât dans les flots ; et quand la forêt s'agitait sur la terre, elle s'agitait également dans le lac ; quand elle murmurait sur la terre,

elle semblait murmurer aussi dans les eaux; quand elle demeurait calme et immobile dans l'air, alors, dans l'onde unie et sans ride, chaque aiguille de pin se dessinait nettement, et les troncs s'élançaient tout droits, comme une rangée de colonnes montant quelque part, loin, dans l'infini. Au milieu du lac, dans la journée, les flots réfléchissaient le soleil ; le matin et le soir, le crépuscule ; la nuit, la lune et les étoiles. Ils semblaient aussi profonds que la voûte céleste l'est au-dessus de nous, avec le soleil, le crépuscule, la lune et les étoiles.

Dans la maisonnette habitaient un garde forestier, nommé Stéphane, et sa fille, âgée de seize ans, qui s'appelait Kasia. Kasia était dans la chaumière ce qu'est l'aurore dans le ciel. Elle était élevée dans une grande innocence et dans la crainte de Dieu. Feu son oncle, qui, en son temps, avait eu de nombreux avatars, et qui, sur ses vieux jours, était organiste à la chapelle voisine, lui avait appris à lire dans un livre de prières ; et, ce que son oncle ne lui avait pas appris, la solitude de la forêt le lui enseignait. Ainsi, les abeilles lui enseignaient le travail ; les pigeons lui apprenaient à demeurer pure ; les moineaux gris, à babiller gaîment avec son vieux père ; les flots tranquilles lui enseignaient le calme ; le beau temps du ciel, la sérénité de la terre ; les pieuses sonneries de cloches matinales de la chapelle, la piété ; et la bonté de Dieu, la bonté humaine.

Kasia et son père menaient une vie douce et ils étaient heureux, d'un bonheur qu'on ne peut goûter dans ce monde que dans la solitude de la forêt.

Un jour, la veille de la Pentecôte, le vieux Stéphane arriva vers midi à la maison. Il avait fait un grand tour dans la forêt, et il était fatigué, car il avait traversé des bourbiers et des îlots humides. Kasia prépara son repas, et après avoir mangé, ayant donné sa pâtée au chien et lavé les pots et les écuelles, elle dit :

— Papa ?

— Eh bien ?

— Je vais au bois.

— Va, va. Que le loup te rencontre, ou encore quelque vipère.

— J'irai chercher des herbes. C'est demain la Pentecôte, il faudra des guirlandes pour l'église.

— Ah bien !

Kasia se couvrit la tête d'un fichu, un fichu jaune à fleurettes bleues, et, tout en cherchant quelque corbeille pour mettre les herbes, elle entonna :

« Oh ! te voilà, petit faucon, te voilà, petit gris ! ».

Le vieillard se mit à grogner doucement :

— Ah ! si tu travaillais aussi bien que tu chantes !

Kasia, qui se dressait sur la pointe des pieds pour regarder sur l'étagère, tourna la tête vers son père, sourit gaîment et, montrant ses quenottes blanches, poursuivit son chant comme en s'excitant :

« Appelle au bois, cherche en forêt, le coucou qu'il chérit ! ».

— Tu voudrais bien toi aussi, en criant coucou, appeler un petit faucon, continua le vieillard. Peut-être un faucon de la goudronnerie ? Mais ce sont des sottises. Tu ne gagneras pas ton pain avec ton chant.

Kasia riposta :

« N'appelles pas, petit faucon, ne cherche pas, pauvret !

Ton cher coucou au fond du lac est sûrement tombé ! »

— Et ici, mon petit papa fera le ménage, poursuivit-elle. Je rentrerai ce soir, et je trairai encore les vaches. Mais il faudra les ramener de la forêt de chênes.

Elle trouva un panier, baisa la main de son père et sortit. Entre temps, le vieux Stéphane chercha un filet commencé et, sortant devant la maisonnette, il s'assit sur le seuil. Il saisit ses fils, prit une aiguille, cligna d'un

œil, et essaya de l'enfiler. Il manqua à droite, manqua à gauche, cracha, enfin, ayant bien visé, réussit, l'enfila et se mit à coudre son filet.

Mais, de temps en temps, il levait les yeux vers Kasia. Kasia longeait la rive gauche du lac et, sur le bord élevé, on la voyait comme sur une image. Sa chemisette blanche, sa jupe rouge rayée et son fichu jaune scintillaient dans le lointain dans un bariolage ressemblant à celui des fleurs. La chaleur, quoiqu'on fût au printemps, était insupportable.

Quand elle se fut éloignée d'une demi-verste de la chaumière, Kasia obliqua et entra dans le bois. C'était l'après-midi, il faisait chaud dans la lumière et frais dans la forêt. Kasia, qui marchait droit devant elle, s'arrêta soudain, et se prit à sourire et à rougir comme une cerise.

Devant elle, sur le sentier qui s'enfonçait dans les profondeurs de la forêt, se tenait un jeune garçon de dix-huit ans.

Ce garçon était un goudronnier de la lisière du bois, et il se rendait en effet à la chaumière de Stéphane.

— Dieu soit loué ! dit le goudronnier.

— Dans les siècles des siècles.

Kasia se tut, elle se frotta les yeux comme intimidée, puis levant son tablier, elle s'en couvrit le visage, et regarda par-dessous le bord, avec un sourire, la figure du goudronnier.

— Kasia ?...

— Quoi, Jeannot ?

— Est-ce que ton père est à la maison ?

— Oui.

Le malheureux goudronnier n'avait peut-être pas du tout envie de parler du vieux père, mais il était un peu intimidé et, involontairement, il demanda des nouvelles du papa. Il se tut ensuite de nouveau, pour voir

si Kasia ne lui adresserait pas la parole la première ; mais Kasia restait là, extrêmement intimidée, et tortillait le bout de son tablier.

Enfin, elle recouvra la parole :

— Jeannot...

— Quoi, Kasia ?

— La goudronnerie ne fume donc pas aujourd'hui ?

Elle aussi avait envie de parler d'autre chose.

— Comment ? Elle ne fume pas ? Jamais la goudronnerie ne s'arrête. J'y ai laissé François le boiteux ; mais toi, Kasia, tu tournes autour du pot comme un renard, avec ta goudronnerie.

— Hé ! je vais cueillir des herbes.

— J'irai avec toi, et si, au retour, tu ne me renvoies pas, j'irai aussi jusqu'à la chaumière.

— Pourquoi donc te renvoyer !

— Si tu ne me détestes pas, tu ne me renverras pas, et si tu me détestes, tu me renverras. Dis, Kasia, un petit mot : m'aimes-tu ?...

— Mon Dieu ! mon Dieu ! et Kasia se cacha le visage dans ses mains. Que puis-je dire ! Je ne te déteste pas, Jeannot ; je ne te déteste pas du tout, murmura-t-elle à voix basse.

Puis, avant que le goudronnier pût lui répondre, elle s'écria, en découvrant son visage empourpré et ses yeux :

— Allons chercher des herbes, allons, vite !

Ils allèrent donc tous deux. L'amour émanait d'eux comme un rayonnement, mais ces enfants de Dieu n'osaient pas encore en parler. Ils le sentaient seulement, quoique ne sachant pas eux-mêmes ce qu'ils ressentaient. Ils se trouvaient un peu embarrassés, mais heureux. Et jamais ils n'avaient trouvé si merveilleux le murmure chantant de la forêt au-dessus de leurs têtes, jamais le souffle de la brise ne leur avait paru si doux et si cares-

sant, et jamais le bruissement des bois, le soupir du vent, les voix des oiseaux et les murmures de la forêt n'avaient eu pour eux le caractère d'une musique céleste, douce et pourtant grandiose, comme à ce moment même si embarrassant, et plein d'un bonheur inconscient.

O force sainte de l'amour, tu es comme le bon ange de la vie, comme une lueur rose dans le crépuscule, comme un arc-en-ciel dans les nuages pleins de larmes de l'infortune.

Pendant ce temps, dans le bois, retentissait de pin en pin l'écho sonore des aboiements d'un chien, et, au bout d'un instant, on vit accourir Burek qui s'était échappé de la chaumière et avait suivi les traces de Kasia. Il arriva hors d'haleine, se précipita sur Kasia avec une joie immense, et posa ses énormes pattes sur elle et sur le goudronnier, puis, les contempla l'un et l'autre de ses yeux doux et sages, comme s'il voulait dire :

— Je vois que vous vous aimez ! C'est bien !

Il se mit à remuer joyeusement la queue, puis s'élança à toute allure en décrivant des cercles grands et petits et, enfin, s'arrêta, aboya une fois encore joyeusement, et fila dans la forêt, regardant de temps en temps le garçon et la jeune fille qui le suivaient.

Kasia mit la main sur son front et, ayant regardé en l'air, entre les feuilles, le soleil resplendissant, dit :

— O mon Dieu ! voilà qu'il est déjà deux heures au soleil, et je n'ai pas d'herbes ni de brindilles. Jeannot, va-t-en à gauche, j'irai à droite, et ramassons-en. Hâtons-nous pour l'amour de Dieu !

Ils se séparèrent et s'en allèrent dans la forêt ; mais ils ne s'éloignèrent pas l'un de l'autre et marchèrent parallèlement, de sorte qu'ils ne se perdaient pas de vue. Sur les fougères, comme sur des flots verts, au milieu des pins, brillaient la jupe bigarrée de Kasia et son fichu

jaune. La svelte jeune fille semblait nager parmi les myrtilles, les mousses et les fougères ; on aurait dit une déesse ou une dryade. Par moments, elle se penchait et se redressait, et, passant de pin en pin, elle s'enfonçait de plus en plus dans le bois, comme une apparition sylvestre.

Parfois, cachée par un buisson de coudriers ou de sapins, elle disparaissait aux yeux du goudronnier. Celui-ci s'arrêtait alors, mettait les mains à sa bouche et appelait à haute voix :

— Hoop, Hoooop !

Kasia, en l'entendant, s'arrêtait avec un sourire et, feignant de ne pas voir le goudronnier et de le chercher, répondait de sa voix délicate et argentine :

— Jeannot !

Et l'écho répétait :

— Jeannot !

Pendant ce temps, Burek avait flairé un écureuil sur un arbre ; il s'arrêta devant le tronc, leva les yeux et la gueule en l'air et se mit à aboyer. L'écureuil, assis sur une branche, se couvrait malicieusement de sa queue, levait ses pattes vers son museau et, frottant son petit museau, semblait faire un pied de nez et se moquer de la fureur de Burek.

Kasia, voyant cela, éclata d'un rire sonore, et argentin, et le goudronnier rit avec elle, et la forêt se remplit ainsi de bruit et d'appels humains, d'échos, de rires et de gaîté radieuse.

Quelquefois, pour un instant, le silence tombait, et seul le murmure de la forêt s'entendait encore, la brise soupirait dans les feuilles de fougères, les vieilles branches des sapins grinçaient, et tout le reste était silence !

On pouvait alors entendre distinctement les coups rythmés du pic-vert : « Toc-Toc-Toc, For-ge-ron ! ». Il semblait que quelqu'un frappât sur un arbre et au

bout d'un instant, une mystérieuse voix de la forêt demanda :

— Qui est là ?

Puis un merle, de nouveau, sifflait doucement ; la huppe hérissait sur sa tête sa couronne dorée et, ouvrant son long bec fin comme une aiguille, criait : « hou ! hou ! houp ! houp ! » Dans les coudriers, les linottes faisaient claquer leur bec, les mésanges vertes voltigeaient parmi les verts feuillages. Parfois, à la cime d'un pin, une corneille secouait ses ailes noires, en se cachant avant de s'élancer dans le bois.

Cette heure de l'après-midi resplendissait dans le beau temps, sans un nuage et, au-dessus du dôme de verdure des feuilles, s'étendait la voûte bleue du ciel, immense, sans limites ; pâlissant aux extrémités, elle était d'un bleu intense au centre. Le grand soleil d'or demeurait immobile dans le ciel. L'immensité était noyée de lumière, et l'atmosphère était si claire et si limpide que les objets les plus éloignés se distinguaient avec netteté, en silhouettes précises, dans le lointain sans brume.

Des hauteurs du ciel, le bon Créateur embrassait de l'œil toute la région : dans les champs, le blé le saluait de ses vagues dorées, le lourd épi de froment frémissait, les sveltes tiges d'avoine tremblaient comme des cloches et des clochettes. Dans l'air rassasié de l'éclat du soleil et de l'azur voltigeaient çà et là les toiles d'araignées printannières, bleues dans l'azur, et dorées par le soleil, véritables fils de la quenouille de la Vierge.

Entre les champs et les bois, dans les vallées profondes, les prairies verdoyaient de leur verdure sombre, çà et là, quand une source respirait dans le gazon, la verdure était plus claire, et toute la prairie, couverte des fleurs d'or des renoncules, aveuglait de son éclat doré les yeux des hommes. Dans les terres humides, pous-

saient les aunes sombres, d'où montaient la fraîcheur et l'humidité.

Dans la forêt, cependant, au milieu des pins, régnaient la chaleur et le silence. Il semblait que tout le pays fût comme saisi de sommeil et de défaillance. Au bout d'un instant, le souffle de la brise tomba, et les bois, les blés et les herbes demeurèrent immobiles. Sur les arbres, la feuille pendait, comme endormie par son bercement ; le ramage des oiseaux se tut et il y eut un temps de repos. Mais ce repos était comme un excès de douceur, comme une rêvasserie de la nature. L'immense voûte céleste semblait sourire, et là-haut, tout là-haut, dans les profondeurs insondables de l'azur, le Père Eternel se réjouissait complaisamment de la joie des champs, des forêts, des prés et des eaux.

Pendant ce temps, dans la forêt, le goudronnier et Kasia continuaient à s'égarer, ramassant des herbes, riant et bavardant gaîment. L'homme est simple comme l'oiseau : il chante quand il le peut, car c'est sa nature. Le goudronnier se mit à chanter une chanson naïve et languissante.

Dans la mélodie, le dernier mot de la chanson traîne longuement, tristement, et le goudronnier et Kasia le traînaient aussi longuement et tristement, et en retour, l'écho chantait dans les profondeurs des bois : l'écho passait de pin en pin, et la chanson commencée avec des paroles volait le long des troncs d'arbres, et se terminait dans le lointain de la forêt par un soupir de plus en plus indistinct, de plus en plus léger, de plus en plus faible, et enfin mourait.

Kasia entonna ensuite une chanson plus gaie, qui commençait par ces mots : « Je me ferai anneau d'or ! ». Une belle chanson ! La jeune fille récalcitrante s'y querelle avec son amoureux et lui apprend de quelle façon elle médite de le fuir. Mais il n'y a pas moyen de

lui échapper ! Quand elle annonce qu'elle se fera anneau d'or et qu'elle va rouler sur le chemin gris, il déclare qu'il la découvrira de ses yeux vifs sur le chemin gris ; quand elle veut devenir un petit poisson dans les flots, il lui chante quelque chose au sujet d'un filet de soie ; quand elle parle d'un canard sauvage sur l'étang, il est devant elle avec un fusil. Enfin la malheureuse jeune fille, voyant qu'elle ne lui échappera pas sur terre, chante :

« Petite étoile au ciel je veux me faire,
Brillant pour les malheureux sur la terre.
Ton amante ne serai,
Ta volonté ne ferai ».

Mais le garçon que rien ne décourage répond :

« Je m'agenouillerai gentiment dans l'église,
Je ferai dire une messe et l'étoile tombera.
Tu dois être mon amoureuse,
Tu dois faire ma volonté ».

La jeune fille voit qu'il n'y a aucun secours pour elle sur la terre ni dans le ciel ; elle accepte donc la volonté de la Providence et chante :

« Je vois, je vois que Dieu l'a décidé,
Où que je me cache, tu me trouves partout :
Je dois être ton amoureuse,
Et faire ta volonté ».

— Hé, tu vois Kasia ? dit le goudronnier.
— Quoi Jeannot ?
Il se mit à chanter :

« Tu dois être mon amoureuse
Et faire ma volonté ».

Kasia rougit de nouveau, mais éclata de rire, et voulant masquer son embarras, répondit :

— J'ai cueilli beaucoup d'herbes : joubarbe, fougères, serpolet et rossolis. Mais il faut les mettre dans l'eau, car jusqu'à ce soir, par cette chaleur, elles seront fanées...

La chaleur était en effet très grande et le vent entièrement tombé. Dans la forêt, quoique à l'ombre, l'air frémissait d'une chaleur étouffante, les pins répandaient un violent parfum de résine. Le délicat visage de Kasia dans un reflet d'or était tout humide, et ses yeux bleus luisaient de fatigue. Elle ôta son fichu de sa tête et commença à se rafraîchir.

Le goudronnier pendant ce temps lui prit des mains son panier d'herbes et dit :

— Ecoute, Kasia, les aunes sont à deux ou trois cents mètres d'ici, et dans les aunes, il y a une source. Allons-y Kasia, nous boirons de l'eau.

Ils allèrent tous deux ; au bout de quelque temps, en effet, le terrain boisé commença à s'infléchir ; parmi les arbres, au lieu de myrtilles, de fougères et de mousses sèches, verdissait un gazon humide ; un aune surgit, puis un autre, et toute une rangée derrière eux. Ils entrèrent dans un bosquet sombre, humide, où les rayons du soleil, passant à travers les feuilles, prenaient leur couleur, et teintaient d'une lumière vert pâle les visages des hommes. Jeannot et Kasia descendaient de plus en plus dans l'ombre et l'humidité. Une fraîcheur pénétrante les saisit, douce après la chaleur de la forêt, et, un instant après, au milieu des rangées d'aunes, ils aperçurent, serpentant sur le sol noir et tourbeux, un petit cours d'eau profond, couvert çà et là de lis des marais et de roseaux, ou caché sous les grandes feuilles arrondies des nymphéas que nous appelons « nénuphars », et les gens simples « blanchets ».

C'était un endroit charmant, calme, solitaire, ombreux, même un peu sombre. L'eau transparente du ruisseau serpentait à travers les arbres. Les nénuphars, bercés par le léger mouvement de l'eau, agitaient doucement leurs blanches corolles ; s'inclinant les uns vers les autres, ils avaient l'air de s'embrasser ; au-dessus de leurs larges feuilles, étalées comme des boucliers à la surface de l'eau, voltigeaient dans l'air des libellules d'un bleu sombre aux larges ailes bruyantes, si délicates et si frêles qu'on les appelle avec raison demoiselles aquatiques ; des papillons noirs avec une bordure de deuil blanche, se posaient sur la cime des acores. Sur le fond rousseâtre de la tourbe fleurissaient les bleus myosotis ; çà et là bruissait une touffe de sveltes roseaux, sur lesquels le souffle de la brise jouait sa chanson habituelle. Sur les rives croissaient de tristes buissons d'obier et au-dessus des buissons se voyaient les petites têtes du muguet, des violettes et des clochettes d'eau ; la pimprenelle laissait pendre ses petites têtes blanches au-dessus de l'eau limpide ; les petits fils d'argent des pieds d'alouettes, entraînés par le courant du ruisseau, s'entremêlaient comme de longues et sveltes tresses. Au reste, solitude, solitude sauvage, oubliée des hommes, paisible et peuplée seulement par le monde des oiseaux, des fleurs et des insectes.

C'est dans des lieux semblables et tranquilles qu'habitent d'ordinaire les nymphes, les naïades et autres divinités sylvestres bonnes et mauvaises. Ainsi, quand Kasia, qui marchait en avant, s'arrêta la première sur la rive, et contempla l'eau, dans laquelle se reflétait sa gracieuse et frêle silhouette, elle semblait réellement une ravissante apparition sylvestre, comme en aperçoivent parfois les gardes forestiers dans les bois, ou les flotteurs voguant avec leur radeau au milieu des forêts. Elle n'avait pas de fichu sur la tête, le vent agitait ses

tresses et faisait trembler sur son front les rayons de ses cheveux. Elle était hâlée et blonde, ses yeux rieurs étaient bleus comme les bluets, et sa bouche souriait aussi. En outre, grande et élancée, c'était tout-à-fait une jeune naïade ! Nul n'aurait pu l'approcher sans qu'effrayée à sa vue, elle n'eût sauté dans l'eau, ou ne se fût évanouie en brouillard, en arc-en-ciel ou en rayon, ou qu'elle ne se fût soudain changée en lis ou en obier, qui, quand on veut cueillir ses fleurs, parle avec une voix humaine, quoique pareille au murmure des arbres, en disant :

— Ne me touchez pas !

Kasia se pencha au-dessus de l'eau, au point que ses tresses tombèrent sur ses épaules, puis, se tournant vers le goudronnier, elle lui dit :

— Comment allons-nous boire ?

— Comme les oiseaux, répondit-il, et il lui montra du doigt quelques hoche-queues et des alcyons ravissants comme des arcs-en-ciel qui buvaient près de là, levant leur bec vers le ciel.

Mais le goudronnier savait se tirer d'affaire mieux que les oiseaux, car il arracha une immense feuille de nénuphar, en fit un cornet, et puisant de l'eau l'offrit à Kasia.

Kasia but, le goudronnier but, puis elle cueillit encore des myosotis, et lui, tirant son couteau, coupa une baguette de saule, et se mit à faire un chalumeau.

Le chalumeau fut bientôt prêt. Le goudronnier le porta à sa bouche et joua un de ces airs naïfs que jouent les bergers le soir dans les prairies. La douce voix se perdait dans l'indicible douceur de la solitude. Le goudronnier, au bout d'un moment, retira le chalumeau de sa bouche et se mit à écouter, comme s'il entendait un écho, jouant dans les aunes, et il sembla qu'avec lui, le clair ruisseau écoutait aussi cette voix, ainsi que les

aunes sombres, et les oiseaux cachés dans les buissons. Tout se taisait, mais au bout d'un moment, comme une réponse, comme une provocation, se fit entendre un léger sifflement, puis un second et un troisième. Le silence se fit encore plus profond. Le rossignol commençait à chanter, le rossignol défiait le chalumeau.

Il se mit donc à chanter. Et tout écoutait ce divin chanteur. Les nénuphars penchaient la tête au-dessus de l'eau, les myosotis se serraient les uns contre les autres, les roseaux cessaient de murmurer, nul oiseau n'osait se faire entendre ; seul un coucou sot et bavard, s'envolant au-dessus de l'eau d'une aile silencieuse, se posa sur une branche, leva sa petite tête, ouvrit un large bec et lança étourdiment :

— Cou-cou ! Cou-cou !

Mais sans doute, eut-il honte lui-même d'avoir agi si stupidement, car il se tut soudain.

En vain Kasia, qui se tenait sur le bord du ruisseau avec des myosotis plein les mains, se tourna-t-elle du côté d'où venait la voix du coucou et demanda :

— Petit coucou, petit coucou gris, est-ce que je vivrai longtemps ?

Le petit coucou ne répondit rien.

— Petit coucou, serai-je riche ?

Pas de réponse.

Le goudronnier demanda alors :

— Petit coucou, petit coucou gris, mes noces se feront-elles bientôt ?

Pas de réponse.

— Il ne veut pas nous répondre, dit le goudronnier. Rentrons dans le bois.

En rentrant, ils retrouvèrent la grosse pierre près de laquelle ils avaient laissé le panier et les herbes coupées. Kasia s'assit sur la mousse, sous la pierre, et se mit à tresser des guirlandes, et le goudronnier l'aidait. Burek

se coucha près d'eux, étendant ses pattes velues, la langue pendante et commença à haleter de fatigue, tout en observant attentivement aux alentours, s'il ne verrait pas quelque être vivant sur lequel il pourrait se précipiter pour faire du tapage. Mais, dans la forêt, tout était tranquille autour de lui. Le soleil descendait déjà vers le couchant, et ses rayons, qui traversaient les feuilles et les aiguilles de pins, devenaient de plus en plus rouges, et parsemaient le sol de la forêt de grandes taches d'or.

L'air était sec, une grande lueur crépusculaire flamboyait déjà au couchant, comme une mer d'ambre et d'or fondu. Le soir calme et tiède du printemps embrasait le ciel. Dans la forêt, le travail du jour cessait lentement. Le martèlement du pic-vert se taisait ; les fourmis noires et rousses retournaient en files vers les fourmilières, rougies par le crépuscule et les rayons du soleil. Quelques unes portaient dans leurs mandibules des aiguilles de pin, d'autres, des chenilles. Au milieu des herbes, errait çà et là la noire petite abeille sauvage, et, tout en chantant joyeusement son habituel « dana oj dana ! », elle complétait son dernier chargement de pollen pour le miel. Des fentes des écorces crevassées des arbres, commençaient à sortir au jour les sombres et aveugles papillons de nuit ; dans les flots de lumière d'or, les essaims de moucherons montaient en tournoyant, à peine visibles pour l'œil ; les moustiques entonnaient leur funèbre chanson. Sur les arbres, les oiseaux cherchaient leur place pour la nuit.

Parfois, un merle au bec jaune sifflait encore, ou des corneilles battaient des ailes, et, occupant un arbre, commençaient à se quereller pour avoir la branche la plus confortable. Mais ces voix se faisaient de plus en plus rares, et de plus en plus faibles. Peu à peu tout se tut, et le silence ne fut plus troublé que par le bruisse-

ment des arbres. Le noisetier dressait en l'air ses petites feuilles grises ; le chêne royal murmurait doucement, ou bien le bouleau bruissait avec sa ramure. Silence.

Mais voici que le crépuscule se faisait plus rouge, et, à l'est, le bleu profond du ciel s'obscurcissait, et déjà, tous les murmures de la forêt se fondaient dans un calme grave, quoique les chœurs immenses des bois, avant de s'endormir pour la nuit, se missent en prière et dissent leur chapelet ; les arbres racontaient aux arbres la gloire de Dieu, et l'on eût dit des hommes parlant entre eux.

Oh ! les âmes parfaitement innocentes seules comprennent cette grande et sainte parole ! Oh ! les cœurs très purs sont seuls à entendre et à comprendre quand les premiers chœurs des arbres ancestraux commencent ainsi :

— Frère pin, réjouis-toi : voici que le Seigneur nous a donné un jour calme et chaud, et voici qu'Il ramène maintenant la nuit étoilée sur la terre. Le Seigneur est grand et puissant, plus puissant que nous, et bienveillant, donc, gloire à Lui sur les cimes, dans les eaux, sur les prés et dans les cieux !

Et les pins méditent un instant les paroles des chênes, qui font entendre l'unisson de leurs chœurs :

— Nous voici, Seigneur ; comme un encensoir pour le sacrifice à Ta gloire, nous répandons le parfum embaumé et puissant, et l'odeur violente de la résine. Notre Père, qui es dans les cieux, que Ton nom soit sanctifié !

Les bouleaux disent ensuite :

— Les lueurs du crépuscule embrasent le ciel, ô Seigneur, et dans leur éclat, nos petites feuilles se dorent et flamboient. Nous T'adressons donc le chant de nos petites feuilles d'or, ô Seigneur, et nos branches délicates jouent comme des harpes, ô notre Père si bon !

Et les tristes sapins noirs reprennent :

— Accablés par la chaleur, nos fronts désolés reçoivent la rosée du soir. Gloire au Seigneur ! Frères et sœurs, réjouissez-vous, car la rosée du soir tombe !

Et parmi ces chœurs, le tremble frémit timidement, car il a fourni le bois de la croix du Sauveur du monde, et parfois il gémit doucement :

— Seigneur, aie pitié de moi !

Et quand les chênes et les pins se taisent un instant, de leur pied s'élève une petite voix faible et timide, ténue comme le bourdonnement d'un moustique, comme le silence lui-même. Cette petite voix chante :

— Je suis la petite baie, ô Seigneur ! minuscule et perdue dans la mousse. Mais Tu m'écouteras, Tu me distingueras et Tu m'aimeras, car, si petite que je sois, je suis pieuse, et je chante Ta gloire !

Voilà la prière que fait chaque soir la forêt, et ce chœur s'élève chaque soir de la terre vers le ciel, et s'envole haut, très haut, jusqu'aux lieux où ne se trouve plus nulle créature, où il n'y a rien que la poussière d'argent des étoiles, et la voie lactée, et les astres, et au-dessus des astres, Dieu !

A ce moment, le soleil plonge sa tête rayonnante dans les mers lointaines ; le paysan renverse sa charrue la pointe en l'air et se hâte vers sa chaumière. Le bétail mugissant rentre des champs dans un tintement de clochettes ; les brebis soulèvent des tourbillons de poussière dorée.

Puis, la nuit tombe : dans les villages lointains, les leviers des puits grincent, puis, les petites fenêtres s'allument, et de loin, très loin, parvient l'aboiement des chiens.

Lorsque Kasia se fut assise sous la pierre moussue pour tresser des guirlandes, le soleil n'était pas encore éteint au-dessus de la forêt. Il dardait au contraire sur

le visage de la jeune fille l'éclat de ses rayons, brisé par l'ombre des feuilles et des branches.

Le travail n'avançait pas vite, car Kasia était fatiguée par la chaleur et par la course en forêt. Ses mains hâlées tressaient les herbes avec une lenteur sans cesse accrue. L'air chaud entourait ses tempes et son visage, et le murmure des arbres la berçait comme pour l'endormir. Ses grands yeux semblaient remplis de sommeil ; ses paupières commençaient à papilloter. Elle appuya sa tête contre la pierre, ouvrit encore une fois largement les yeux, comme un enfant qui regarde avec étonnement les œuvres de Dieu ; puis, le murmure des arbres, les alignements de troncs, le sol de la forêt couvert d'aiguilles et le ciel, visible à travers les branches, se brouillèrent devant ses yeux, s'obscurcirent, commencèrent à se fondre et à s'éloigner, elle sourit et s'endormit.

Sa tête était maintenant enfoncée dans une ombre douce ; sa chemisette, sur sa poitrine, baignée dans la lumière du crépuscule, luisait, toute rose et empourprée. Son souffle léger agitait doucement son sein, elle était si merveilleuse dans son sommeil et dans la lumière du soir, que le goudronnier la regardait comme il regardait les images pieuses à l'église, tout irradiée de lumière dorée, et irisée comme l'arc-en-ciel.

Les mains de Kasia tenaient encore une couronne d'herbes inachevée. Elle semblait dormir d'un sommeil doux et léger, car elle souriait comme un enfant qui converse avec les anges. Peut-être aussi conversait-elle avec les anges, car elle était pure comme un enfant, et elle avait servi Dieu tout le jour, en tressant des guirlandes pour orner l'église pour la fête du lendemain.

Le goudronnier était assis près d'elle, mais il ne dormait pas. Il sentait s'épanouir son cœur simple, il avait l'impression que son âme avait des ailes et s'apprêtait à s'envoler dans les espaces célestes. Et, hé ! hé ! lui-

même ne savait pas ce qui se passait en lui, et il fixa simplement ses regards vers le ciel ; on l'aurait dit figé d'amour.

Kasia dormit longtemps encore, et longtemps tous deux demeurèrent assis. Entre temps, la nuit venait. Les dernières lueurs pourpres luttaient avec l'obscurité. Au fond des bois, il faisait déjà sombre et le silence régnait. Des roseaux du lac, du côté de la chaumière et de la clairière, arrivaient les cris du butor nocturne.

Soudain, derrière le lac, dans la chapelle, l'Angelus sonna. Le son s'envolait au-dessus des eaux calmes de l'étang, volait sur les ailes de la brise du soir, pur, harmonieux et fort. La petite cloche appelait les fidèles à la prière, et, en même temps, annonçait le repos. « Assez de peine et de travail, disait la cloche, livrez-vous au sommeil, sous l'aile de Dieu. Vous qui êtes fatigués, allez, allez à Dieu : c'est en lui qu'est le bonheur ! Là est la paix, là est la joie, là est le sommeil ! Sommeil ! Sommeil ! Sommeil ! »

Le goudronnier ôta son bonnet, à la voix de la cloche, Kasia chassa de ses yeux le sommeil et dit :

— La cloche ?

— C'est l'Angelus...

Tous deux s'agenouillèrent devant la pierre moussue, comme devant l'autel. Kasia commença à dire d'une voix douce et triste :

— L'Ange du Seigneur annonça à la Sainte Vierge Marie...

— Et elle conçut du Saint Esprit, répondit le goudronnier.

— Voici la Servante du Seigneur...

. . . .

Ainsi, agenouillés, ces enfants de Dieu prièrent. Silencieux, un éclair d'été brilla entre le levant et le couchant, et dans cette lueur, la troupe des anges ailés

glissa du ciel, et s'arrêta au-dessus des têtes des jeunes gens. Ceux-ci se mêlèrent alors aux anges, et ils étaient eux-mêmes comme des anges, car rien n'était plus limpide, plus pur et plus innocent sur la terre que ces deux âmes.

Dioclès

—

CONTE ATHÉNIEN

Le divin sommeil assoupissait Athènes, et dans le profond silence on pouvait à peine entendre la respiration de la ville endormie.

L'éclat de la lune, comme un bain débordant d'argent et de sommeil, inondait les collines, l'Acropole, les bois sacrés d'oliviers et les bosquets de noirs cyprès. Les fontaines se taisaient, les gardes scythes somnolaient devant les portes, la ville dormait, la campagne dormait.

Au milieu de la nuit profonde, le jeune Dioclès seul veillait, et le front appuyé sur le socle de la statue de Pallas qui blanchissait dans les jardins d'Academus, il entourait de ses bras les pieds de la déesse en s'écriant :

— Athéna, Athéna ! Toi qui jadis as daigné te manifester aux yeux des hommes, écoute moi ! Aie pitié de moi ! entends ma prière !

Et, arrachant son front des pieds de marbre de la Déesse, il leva les yeux vers son visage qu'illuminaient à cet instant les rayons serpentins de la lune, mais le silence seul lui répondit. Même le léger souffle de la mer

qui régnait d'ordinaire à cette heure nocturne, était tombé, et nulle feuille ne bougeait aux arbres.

Alors, le cœur du jeune homme déborda d'un chagrin immense et sa douleur commença à s'épancher en larmes sur son merveilleux visage.

— C'est toi seule que je veux honorer et célébrer par-dessus toutes les divinités, continua-t-il en suppliant, toi seule, ô ma patronne ! C'est toi-même qui as versé dans mon âme ces désirs, et cette passion qui me brûle comme le feu .Eteins-la, ou rassasie-la, ô déesse ! Donne-moi de connaître la Vérité la plus haute, la Vérité des vérités, principe de toutes choses, et, en retour, je te sacrifie cette vie et toutes ses délices. Je renonce aux richesses, je fais fi de la jeunesse, de la beauté, de l'amour, du bonheur et même de la gloire que les hommes regardent comme le bien le plus grand et comme la plus grande bénédiction des dieux.

Il frappa de nouveau le marbre de son front, et sa prière s'exhala du plus profond de son âme, comme la fumée des sacrifices s'exhale des encensoirs. Tout son être se mua en une supplication ardente. Il s'oubliait aux pieds de la déesse, il oubliait le lieu où il se trouvait, et ce qu'il faisait là. Une sorte de demi-sommeil s'empara de lui, dans lequel il n'avait plus conscience que d'une seule chose, son désir incoercible de recevoir une réponse à son adjuration.

La réponse lui parvint en effet. Les branches des oliviers et les cimes des cyprès s'agitèrent soudain et commencèrent à se courber comme si, en cet instant, le vent nocturne se levait tout à coup, et le murmure des feuilles des arbres, et des aiguilles de cyprès se mua en une voix humaine qui résonna très haut, à travers tout le jardin, comme si une grande foule appelait en même temps de toutes parts :

— Dioclès ! Dioclès !...

Le jeune homme frémit, se réveilla, et se mit à regarder autour de lui, croyant que ses compagnons le cherchaient dans la nuit.

— Qui m'appelle ? demanda-t-il.

Mais soudain, une main de marbre se posa sur son épaule.

— C'est toi qui as appelé, dit la déesse. Je t'ai entendu, et me voici près de toi.

Une frayeur divine fit dresser ses cheveux sur la tête du jeune homme ; il tomba à genoux, et, saisi à la fois d'épouvante et de ravissement, se mit à répéter :

— Tu es près de moi ? incompréhensible, terrible, inexprimable !...

Mais elle lui ordonna de se lever et dit :

— Tu veux connaître la vérité la plus haute, l'unique, qui est l'âme du monde, et l'essence de toutes choses.

Sache pourtant que jusqu'ici, aucun des fils de Deucalion ne l'a vue sans les voiles qui la cachent aux yeux des hommes, et la leur cacheront à jamais. Ton désir téméraire pourra te coûter cher ; mais, puisque tu m'as donné ta propre vie en gage, je suis prête à te venir en aide, si, pour la vérité, tu abandonnes la richesse, la puissance, l'amour et la gloire qui, comme tu l'as dit, est la plus grande bénédiction des dieux.

— J'abandonnerai le monde entier et le soleil lui-même s'écria Dioclès avec feu.

Les cyprès et les oliviers continuaient à incliner leurs cimes devant la puissante fille de Zeus. La déesse semblait réfléchir au serment du jeune homme.

— Mais, dit-elle au bout d'un instant, tu ne l'apercevras pas tout de suite. Chaque année seulement, je t'élèverai vers la vérité par une nuit semblable à celle-ci. Tu soulèveras un de ses voiles, et tu le jetteras derrière toi. Mais, par ma puissance immortelle, tu ne mourras

pas avant d'avoir soulevé le dernier. Acceptes-tu, Dioclès ?

— Que ta volonté s'accomplisse en tout, ô sage déesse ! repartit le jeune homme.

Alors la déesse, abandonnant son vêtement de marbre, prit une forme rayonnante et légère, comme un rayon de lumière ; et, tenant Dioclès dans ses bras, elle s'éleva dans les airs et se mit à parcourir d'un vol rapide l'éther divin, semblable à une de ces étoiles qui, les les nuits d'été, zèbrent si fréquemment le ciel au-dessus de l'Archipel endormi.

Ils volèrent, prompts comme la pensée, jusqu'à un pays inconnu, où ils s'arrêtèrent sur une montagne élevée jusqu'au ciel, plus haute que l'Olympe, l'Ida, le Pélion et l'Ossa. Là, sur le sommet, Dioclès aperçut une silhouette de femme enveloppée si hermétiquement dans de nombreux voiles qu'il était impossible de reconnaître sa véritable forme. Tout autour de cette silhouette frémissait une étrange et mystérieuse lueur, différente de toutes les lumières terrestres.

— Voici la Vérité, dit Athéna. Tu vois que son rayonnement, quoique obscurci par ses voiles, les traverse cependant et luit. Et s'il n'y avait son reflet affaibli, qui tombe sur la terre, et qui frappe les yeux des sages, les hommes, comme les habitants des frontières cymmériennes, demeureraient noyés dans un crépuscule perpétuel et dans la nuit.

— Guide céleste, répondit Dioclès, quand j'enlèverai le premier voile, la vérité m'éclairera avec plus d'éclat.

— Arrache, dit la déesse.

Dioclès saisit le tissu et l'arracha à la vérité. Une lueur plus vive resplendit à ses yeux, et, comme ses regards étaient uniquement fixés sur la silhouette rayonnante, il ne s'aperçut même pas que le voile,

quand sa main le lâcha, prit la forme d'un cygne blanc qui s'envola dans le lointain assombri.

Il demeura longtemps devant la vérité. Il était de nouveau comme dans un demi-sommeil, arraché à la vie, transporté dans les espaces surnaturels, vide de pensées terrestres ; il puisait dans une essence inconnue une force inconnue et se sentait l'âme apaisée.

— O clarté ! dit-il, ô éternelle, ô âme du monde !...

Il tint le serment fait à la divinité. Il était riche, et quand parfois il se promenait avec ses compagnons d'âge, soit dans les jardins d'Academus, soit sur les routes conduisant à l'Acropole, soit dans les bois d'oliviers entre la ville et le port, ses amis s'adressaient à lui avec étonnement et avec des reproches.

— Dioclès, disaient-ils, ton père a amassé des trésors innombrables, et tu les administres sans aucun soin. Pourquoi ne nous donnes-tu pas de somptueux festins, comme en offrait aux jeunes athéniens Alcibiade semblable aux dieux ? Pourquoi méprises-tu les conversations de banquets, les danses, la voix du phorminx et des cythares ? t'es-tu engagé parmi les cyniques, que tu n'as pas soin même de ta maison et que tu n'ornes pas ta chambre comme doit l'être celle d'un seigneur comme toi ? Réfléchis que la richesse est aussi un don des dieux et que tu n'as pas le droit de la mépriser.

Mais Dioclès leur répondit par cette question :

— Dites-moi si, même avec tous les trésors du roi des Perses, on pourrait acheter la Vérité ?

Ainsi, bien des gens lui prodiguaient-ils les critiques, mais certains pensaient aussi qu'il allait devenir un grand philosophe, plus grand peut-être que le sublime Platon.

Cependant il persistait dans la pauvreté.

Là-dessus, par une nuit claire, le second voile s'envola de nouveau de sa main comme un cygne dans les espaces sombres, et la vérité des vérités s'illumina avec plus d'éclat encore devant ses yeux.

Le jeune homme était d'une grande beauté. Les plus nobles athéniens, les philosophes, les sophistes, les poètes recherchaient son amitié pour approcher, par la contemplation de sa beauté, de l'idée de beauté éternelle (1).

Mais il refusait leurs présents, leurs avances et leur amitié...

Les jeunes filles qui se rassemblaient auprès des fontaines à Stoa et au Céramique, l'enlaçaient de leurs tresses et le retenaient dans les cercles de leurs danses. Merveilleuses, semblables aux nymphes, les hétaïres jetaient parfois sous ses pieds des branches d'aneth dédié à Adonis, ou tentaient de lui murmurer à l'oreille à travers le calice des lis épanouis et des liserons, des paroles caressantes et douces comme la musique des flûtes d'Arcadie...

Tout était vain !

— Viens, lui dit une fois la plus belle des jeunes filles d'Athènes, véritable Charyte incarnée, mes yeux sont comme des étoiles qui brillent, mes cheveux comme des jacynthes parfumées, et mon sein est comme le sein d'Hélène. Viens, Dioclès, car dans le ciel, les Dieux mêmes ne connaissent pas de plus grande joie que l'amour.

Mais Dioclès sourit seulement avec tristesse et répondit :

— Cet oiseau, ô divine, s'est envolé déjà loin de moi.

En effet, un troisième cyne avait pris son vol par une troisième nuit d'enchantement.

(1) V. Phèdre de Platon.

Les années s'écoulèrent, comme les nuages que Borée impétueux chasse, l'hiver, au-dessus d'Athènes et des montagnes escarpées de Thrace, vers la mer. Dioclès était parvenu de la jeunesse à l'âge mûr. Rarement il prenait part aux discussions des philosophes, rarement il élevait la voix dans les affaires publiques, et cependant, dans la ville, on commençait à admirer son éloquence et sa sagesse. A plusieurs reprises, ses concitoyens lui avaient offert de hautes charges, ses connaissances et ses amis le sollicitaient de prendre le gouvernail du navire de la patrie et de le faire sortir des abîmes et des tourbillons pour le conduire vers des eaux paisibles. Mais il voyait que la vie sociale se désorganisait déjà à Athènes ; qu'au milieu des haines et des luttes de partis mourait l'amour de la patrie. Ses avertissements comme des graines condamnées à pourrir, tombaient sur des terres stériles et sauvages ; aussi repoussait-il d'autant plus, loin de lui, cette autorité qu'il avait rejetée par son serment. Et, un jour que les foules voulaient presque le contraindre à se mettre à leur tête, il leur dit :

— O Athéniens ! Vous êtes vous-mêmes vos ennemis. Comme homme, je pleure sur vous, mais, même si j'étais un dieu, je ne pourrais pas vous gouverner.

Néanmoins, quand la guerre éclata, il partit avec les autres pour défendre le sol de la patrie, et il revint couvert de blessures. Cependant, lorsque, sur l'Acropole, on distribua les couronnes aux plus braves, il ne se trouvait pas dans le cortège des guerriers, et il ne permit pas de graver son nom sur la plaque d'airain qu'on suspendit dans le Temple.

Il dédaigna enfin une gloire encore plus grande, qu'il pouvait obtenir dans les jeux.

Au seuil de la vieillesse, il construisit, avec des branches de saules, une cabane, près des carrières du Pentélique et, abandonnant la ville, il se retira loin des hommes. Lentement on l'oublia, même à Athènes, et quand, parfois il venait au marché, pour acheter du pain et des olives, ses relations, à la fin, ne le reconnaissaient plus.

Il vécut ainsi longtemps solitaire, hautain, renfermé en lui-même, et abîmé dans une immense, quoique silencieuse et douce tristesse.

Quelques Olympiades s'écoulèrent encore. Les cheveux blanchirent sur la tête de Dioclès. Sa silhouette se pencha vers la terre. Ses yeux s'enfoncèrent dans la profondeur des orbites ; et la vieillesse épuisa ses forces. Il se ranimait seulement à la pensée que s'il lui arrivait de quitter les régions qu'éclaire le soleil, il aurait avant cela connu la vérité la plus haute, mère éternelle de toutes les vérités du monde.

Il songeait aussi parfois que si la Parque ne tranchait pas aussitôt après le fil de ses jours, il pourrait rentrer dans la ville, chez les hommes, et leur apporter plus que Prométée ne leur avait donné.

Enfin survint la grande nuit mystique dans laquelle la déesse le saisit de nouveau dans ses bras et l'emporta sur la montagne qui touchait le ciel et le plaça devant la Vérité.

— Regarde, dit-elle, comme elle brûle et resplendit déjà. Mais avant de tendre pour la dernière fois tes mains vers elle, écoute d'abord mes paroles. Ces voiles, qui dans le cours des longues années se sont envolés dans le ciel, comme des cygnes, c'étaient les illusions de ta vie. Si tu regrettes la dernière, ou si la crainte remplit ton cœur, retire-toi pendant qu'il en est temps encore, et je t'emporterai de ces hauteurs, pour que

comme les autres hommes, tu termines tes jours dans la vallée.

— J'ai consacré ma vie à ce moment unique ! s'écria Dioclès.

Puis il s'approcha le cœur battant, de la statue ardente, cillant des paupières, et de ses mains tremblantes, il saisit le dernier voile, l'arracha et le jeta derrière lui.

Mais soudain, il se passa quelque chose de terrible.

Au même moment, une sorte de foudre frappa ses yeux, et une obscurité si intense l'enveloppa que la plus noire nuit de l'Hadès aurait pu passer à côté d'elle pour un jour éclatant.

Et au milieu de cette nuit, la voix de Dioclès s'éleva pleine d'un effroi inexprimable et d'une douleur sans borne :

— Athéna ! Athéna ! Il n'y a rien sous le voile, et je ne vois rien ! ! !

Mais à ce cri de désespoir, répondirent ces paroles sévères de la déesse :

— Tes yeux sont aveuglés par l'éclat de la Vérité et ta dernière illusion s'est envolée, qu'un mortel puisse la contempler sans voile.

Le silence tomba...

. . . .

— Tu trompes toujours ceux qui se fient à toi, gémit Dioclès, et tu m'as trompé aussi, divinité cruelle et menteuse. Mais puisque je ne dois plus rien voir de la Vérité la plus haute, accorde-moi du moins la mort libératrice.

Et une douleur si surhumaine vibrait dans ces paroles qu'elles touchèrent même Athéna.

Posant sa main sur la tête du malheureux, elle dit doucement :

— Je te l'enverrai donc, Dioclès, et avec elle, cette dernière consolation que lorsqu'elle t'aura apporté sa paix tu verras cette clarté dont tes yeux ont été aveuglés dans la vie.

La nuit pâlit et disparut, mais l'aube se leva grise, froide, triste. Des nuages amassés dans le ciel, commencèrent à tomber, abondants et serrés, de blancs flocons de neige qui recouvrirent les restes mortels de Dioclès.

Platon Coiffeur

Akryzione, femme de Ktézipe, barbier d'Egine était une excellente ménagère ; mais c'était une femme quelque peu querelleuse qui tenait de court les esclaves et son mari. Un jour qu'elle voyait celui-ci revenir du port avec une démarche un peu titubante, en compagnie d'un inconnu, elle sortit brusquement de sa maison, et plantée sur le seuil, les poings sur les hanches, se mit à l'interpeller :

— Qu'est-ce que c'est que ce paquet que tu traînes avec toi ! Je parie deux drachmes que tu as encore acheté un esclave.

— Kris, voyons, un peu de calme ! repartit timidement Ktézipe. Tu sais que pour servir la clientèle, il m'est nécessaire d'avoir trois hommes, et Kalias vieillit terriblement. Hier, il a piqué Archytas à l'oreille gauche avec ses ciseaux, et celui-ci a refusé en conséquence de payer sa taille de cheveux. Cela ne peut plus durer... Il me fallait acheter quelqu'un pour m'aider et j'ai acheté et... bon marché...

— Et pour conclure le marché, tu t'es enivré avec celui qui t'a entortillé ?...

— J'ai un peu le hoquet, mais personne ne m'a entortillé. C'est un Spartiate très comme il faut. Qui me l'a vendu ?... Pollis... oui ! Pollis. Ce n'est pas n'importe qui, car il m'a dit qu'il revenait de Syracuse où

il était ambassadeur auprès de Denys le tyran. Il lui a fait cadeau de cet homme.

— Alors c'est un imbécile, s'il l'a pris pour rien, et toi tu es encore plus stupide de le lui avoir acheté. Il suffit de le regarder pour reconnaître que c'est un propre à rien.

— C'est qu'il a eu le mal de mer, mais regarde sa figure et ses épaules. C'est un garçon fort comme un chêne. Qu'il se nourrisse seulement un peu...

— Oui, il se nourrira ! Cela fait maintenant, grâce à ta sagesse, quatre bouches inutiles qui dévorent et boivent en une semaine plus qu'ils ne gagnent en un mois.

Alors, toisant l'esclave d'un œil irrité, elle demanda soudain :

— Pourquoi me regardes-tu comme une poule qui a trouvé un couteau ?

L'esclave s'inclina et répondit :

— Je me rachèterai, maîtresse... J'appartiens à une bonne famille et j'ai des amis puissants.

— Par Athena Ergane ! s'écria Akryzione. Nous les connaissons, ces bonnes familles et tous ces amis. Chaque esclave nouvellement acquis dit la même chose, pour qu'on le gorge de nourriture jusqu'au cou, et qu'on ne le stimule pas au travail. Qui es-tu ?

— Je suis Athénien, maîtresse, fils d'Ariston de Kolite. Mon nom est Aristoclès, et mon surnom, qui, peut-être, a frappé ton oreille, est... Platon.

— Platon ? Première nouvelle ! Et tu sais couper les cheveux et raser ?

— Non maîtresse.

Là-dessus, Akryzione se tourna de nouveau vers son mari :

— Je le savais depuis longtemps, qu'il n'était bon à rien...

Une aventure à Sidon

Abdolonim se prosterna devant Marhabal, le riche marchand de Sidon, et demeura ainsi jusqu'à ce que Marhabal lui demandât ce que cela signifiait. Il se releva alors et dit :

— Seigneur, toute ma fortune consiste en un petit jardin où je cultive des radis, des oignons et des roses. Mais je suis jeune, travailleur et honnête. Je sais que ma demande peut te sembler folie, ou tout au moins insolence ; mais, comme à Sidon, on t'appelle le « Sage », j'espère que tu ne te mettras pas en colère. Voici : j'aime ta fille, la ravissante Thalestris, et je suis payé de retour ; je te supplie donc de me la donner pour femme.

Marhabal, au premier instant, faillit rouer de coups Abdolonim, avec la canne d'ivoire qu'il tenait à la main, ou appeler ses esclaves pour le précipiter au bas de l'escalier. Mais il se retint, car il avait l'habitude de ne rien faire sans réflexion. A Sidon, on l'appelait le « Sage », mais aussi le « Pointilleux », car il aimait à discuter, à développer ses idées avec ampleur, et à démontrer toute chose d'une manière irréfutable, prouvant jusqu'à l'évidence que la raison saine et équilibrée d'un marchand surpassait toutes les autres voies de raison-

nement. Aussi garda-t-il le silence un temps qui eût suffi à l'écoulement d'un sablier, puis il commença à parler avec lenteur :

— Abdolonim ! Si le parfum de tes roses a vraiment enivré ma fille au point de lui faire perdre entièrement l'esprit, je lui parlerai en particulier, et j'espère extirper de sa cervelle ces indécentes pensées. En ce qui te concerne, voici quelle est ma façon de voir. Je t'ai toujours estimé pour tes légumes. Les radis que tu me vends ne sont jamais flétris, et tes oignons sont non seulement savoureux, mais ont encore des renvois si agréables, que bien des fois les marchands de Byrsa m'ont demandé chez qui je les achetais. Cela prouve que ce que tu fais, tu le fais bien. C'est une raison qui a empêché ma colère d'éclater ; aussi bien, je n'ai jamais vu que la colère fût d'aucun profit pour quiconque. Mais réfléchis à ta demande insensée !

Tu sais que moi, Marhabal, je suis un des notables de Sidon. Cinq de mes vaisseaux croisent sur les mers entre la Phénicie, les îles et la Grèce ; deux autres visitent les côtes de la Sicile et de Carthage. Je possède cent trente esclaves, ce palais que tu vois à Sidon, une maison à Tyr, et deux grands magasins pleins de marchandises, sans compter mes verreries et mes teintureries.

Voilà ma fortune, qui doit, plus tard, revenir à ma fille, puisqu'elle est mon unique enfant légitime.

Et maintenant, je te demande ; quel est ton apport dans l'affaire ? Que possèdes-tu ? Combien te rapportent tes légumes, et quelle est la surperficie réelle du jardin que tu cultives ?

— Mon jardin, répondit Abdolonim, n'est guère plus grand, ô Marhabal, que la salle où je me tiens devant toi ! Mais j'ai en outre un âne, et un cœur plein d'amour.

— Un âne moyen vaut cinquante drachmes phéni-

ciennes, c'est-à-dire trois fois moins que cette canne que je tiens à la main, et dont je voulais, au premier moment, te caresser l'échine, chose que je n'ai point faite cependant, autant par modération innée, que pour ne pas la casser. Quant à l'amour, l'amour c'est du feu. Qui a de la farine et une poêle peut y faire cuire des galettes. Mais, dis-moi, Abdolonim, où est ta farine, et où est ta poêle ?

Abdolonim baissa la tête et ne souffla mot.

Et Marhabal, voyant dans ce silence le triomphe de sa dialectique, sourit avec satisfaction et poursuivit :

— Ma fille possède une profusion de robes et de bijoux ; mais tout cela, elle le possède parce que son père a une tête solidement plantée, et a su se tirer d'affaire dans l'existence. Mais, si tu avais rencontré Thalestris toute nue sur un de ces rocs déserts qui pullulent dans nos parages, qu'aurais-tu fait ?

Abdolonim rougit jusqu'aux oreilles.

— O Marhabal ! Comment puis-je répondre ?...

— Il ne s'agit pas de cela, interrompit le marchand avec impatience. Je veux seulement te prouver que si tu l'avais trouvée nue, tout ton amour n'aurait pas été capable de lui payer seulement un collier ou des anneaux de chevilles, ni même un petit tablier pour ses hanches. Et tu as à ton manteau des trous par où l'on voit tes genoux que tu as barbouillés de terre et d'herbes à force de sarcler tes légumes.

Par bonheur, ma fille n'habite pas un rocher désert, et elle n'est pas nue comme une déesse grecque.

Or, les événements mènent les hommes. Pour te le faire mieux comprendre, je vais te donner un exemple. Tu sais que notre cité et notre patrie ont été prises par les Macédoniens, dont le roi, Alexandre, a mis sens dessus dessous l'empire des Perses, et la terre entière. Un de ses généraux, Héphestion, a jeté aux quatre vents

notre roi Straton, et va, sans doute, nous donner un autre chef... Il a confisqué déjà les biens de plusieurs marchands qui avaient poussé à la résistance contre l'attaque des Macédoniens. J'espère que ma fortune ne me sera pas ravie. Je suis un homme sensé, et je sais compter avec les réalités. Le mot Phénicie est aujourd'hui vide de sens. Que Tyr se défende, si elle en a envie ; Sidon a ses intérêts propres et doit y réfléchir. J'ai développé cette opinion à Byrsa, et me suis appliqué à ce que mes paroles parviennent à Héphestion. Mais, supposons qu'il en aille autrement, et que, soit par suite d'un malentendu, soit par suite d'une dénonciation calomnieuse, ma fortune soit confisquée. Dans cette conjoncture, de quel secours vous serait ton amour? Est-ce qu'il remplacerait pour vous un toit ; est-ce qu'il vous donnerait à manger ?... Et que peux-tu bien apporter encore dans l'association, outre tes radis et ton amour ?

Tu es jeune, dis-tu ? Bon ! Mais, es-tu seul à Sidon, à tenir boutique de cette denrée ? Tu te dis travailleur ? Bien encore ! Mais, tous les esclaves, qu'ils le veuillent ou non, sont obligés d'être laborieux. Et qu'es-tu de plus qu'un esclave ?

Tu es honnête ? Oh ! Peuh ! Il y a deux jours, tu as rapporté une drachme que mon intendant t'avait donnée en trop pour tes légumes, parce que tu pensais t'assurer ainsi ma faveur. Pourtant admettons que tu sois honnête ! Et puis ? Faut-il pour cela que je prise davantage une misère honnête qu'une riche honnêteté ? L'homme honnête, et riche en outre, embaume le nard, car il a de quoi s'en oindre chaque jour ; tandis que ton honnêteté pue le fumier que tu retourneras jusqu'à ta mort, puisque tu es incapable de faire autre chose.

— Je sais jouer de la cithare ! s'écria le malheureux Abdolonim.

— Mieux vaut pour toi n'en parler, repartit Marhabal. Cela peut plaire à ma fille, à moi pas. Je sais que, chez les Grecs, celui qui ne joue pas de cithare passe pour rustre et barbare. Il y a chez eux des gens qui ne font rien d'autre, et cependant ils sont auréolés de gloire, et, chose incroyable, on les tient en plus haute estime que les charpentiers qui construisent des navires, et même que les marchands.

Mais les Grecs sont un peuple d'enfants, tandis que notre Sidon est une ville sérieuse et habitée par des gens sensés. Pour moi, je considère qu'un homme jeune, sain et vigoureux, qui, au lieu de travailler, joue de quelque instrument, ou fait des vers, car ils en ont aussi chez les Grecs, mérite le même mépris que le moineau qui piaille sur le toit sans aucun profit pour personne. Ainsi donc, si tu étais seulement musicien ou poète, je t'aurais fait jeter au bas de mes escaliers, car on ne répond pas à des fous par des paroles sensées.

— Je ne peux donc avoir aucun espoir ? s'écria Abdolonim.

— De l'espoir, si cela te plaît, tu peux en avoir ; mais tu ne peux avoir ma fille, et tu ne l'auras pas. Tu m'as dit toi-même que ta requête était folle, et je t'ai démontré comme deux et deux font quatre, qu'elle est en outre absurde, voire même idiote et maintenant, que veux-tu encore ?

— Marhabal, dit Abdolonim, je ne voulais pas t'en parler, car je n'y ai aucun mérite, mais tu as peut-être entendu dire que, si je suis aussi misérable qu'un esclave, je descends cependant de la famille des anciens rois de Sidon, et, dans toute la Phénicie, il n'est pas d'homme dans les veines duquel coule un sang plus noble que le mien.

A ces mots, Marhabal demeura encore un instant silencieux, puis, avec son onction habituelle, il dit :

— Je l'ai ouï dire ; et, quoique je ne tienne pas le fait pour absolument certain, je reconnais que c'est quelque chose. Cela explique ton insolence, et c'est encore une raison pour laquelle je ne t'ai pas fait jeter en bas des escaliers.

Il y a, à Sidon, un grand nombre de marchands qu'éblouirait certainement ton ascendance royale. Mais moi, encore que je ne sorte pas du commun, et que je respecte les traditions (les gens comme il faut doivent toujours les respecter), en affaires, je suis avant tout, comme je te l'ai déjà dit, un réaliste. Je t'affirme donc que si tu descendais de la souche des jardiniers et devenais roi, je te donnerais ma fille sans hésiter, car, primo, tu pourrais me nommer fournisseur de la cour, chose que j'ai déjà sollicitée en vain du roi Straton ; et secundo, je devrais reconnaître que celui qui a réussi à troquer son hoyau pour un sceptre a, en affaires, une tête encore mieux organisée que la mienne propre. Mais si, descendant d'une souche royale, tu traînes la même misère que ton père, et n'es rien d'autre qu'un jardinier, que dois-je en inférer ? Que tes ancêtres étaient une race d'impuissants et que tu es aussi impuissant qu'eux, puisque tu es satisfait de ton sort.

Pour toutes ces raisons, je te répète une fois encore que tu n'auras pas ma fille ; et, en outre, je t'invite à ne plus reparaître dans ma maison, à moins que, par reconnaissance pour la leçon que je viens de te donner, tu ne rabattes au moins dix pour cent sur tes radis et tes oignons.

Abdolonim, à ces mots, déchira son manteau, déjà si plein de trous, et se serait couvert la tête de cendre et de poussière, si ce n'est que, dans la maison de cet honorable marchand de Sidon, il n'y avait ni cendre ni poussière.

***

Lorsque la lune se leva sur Sidon, et que les chiens s'endormirent, la rose Thalestris apparut soudain devant Abdolonim, sous le costume d'un jeune eunuque. Le malheureux pleurait dans son petit jardin, en jouant de la cithare, et la jeune fille s'écria, en se tordant les mains :

— O Abdolonim ! Tout est perdu, tout espoir est vain !

— Vain ! gémit le jeune homme.

Et, tirant de sa cithare un son mélancolique, qui répondait à ses pensées, il la déposa à côté de lui, et prit dans ses bras Thalestris dont il se mit à baiser les paupières teintes de henné.

Lorsque la douceur des caresses eut apaisé quelque peu leurs cœurs douloureux, il demanda :

— As-tu parlé à ton père, Thalestris, et sa colère s'est-elle apesantie sur ta tête chérie ?

— Mon père ne s'est pas emporté, répondit-elle, mais il m'a prise sur son genou, et m'a frappée jusqu'au sang avec les tiges de tes roses, pour m'apprendre que tes présents ne m'apportent pas de joie, mais de la douleur !...

— Dieux ! s'écria Abdolonim, plein de désespoir et de passion ; laisse-moi baiser tes plaies !

Mais la jeune fille baissa les yeux :

— Non, Abdolonim, je ne puis y consentir...

Ils se turent un instant ; les rossignols de Sidon, cachés dans les cyprès, répandaient seuls la cascade de leurs perles sur le jardin et sur les deux amants.

— Abdolonim, chuchota la jeune fille.

— J'écoute, ô lis du Liban.

— Tu vois, j'ai soudoyé les gardiens, et je me suis échappée de la maison pour te dire que, sans toi, la mort me sera plus douce que la vie.

— Alors, mourons ensemble, Thalestris !

— Prenons du poison, Abdolonim !

— J'ai à la cave, pour me défendre contre les rats qui détruisent le fruit de mon travail, des galettes de miel et de ciguë. Mangeons-les et descendons ensemble au royaume des ombres.

— Soit ! repartit Thalestris.

Abdolonim se leva pour aller chercher les galettes meurtrières, mais la jeune fille lui mit la main sur l'épaule :

— Le crépuscule vient de mourir, dit-elle, l'aube est loin, et la nuit est si merveilleuse et si parfumée ! Bientôt l'ombre la plus profonde couvrira nos yeux ; regardons encore les étoiles du ciel qui scintillent au-dessus de nous. Elle reposa sa tête sur son épaule et, tournant les yeux vers la lune, elle se mit à lui parler d'une voix basse et triste :

— Tanit ! Tanit ! Déesse pâle et pure qui vogues maintenant comme une barque d'argent au-dessus de Sidon endormie, pourquoi nous éclaires-tu pour la dernière fois ?

Abdolonim continua :

— Toi qui chaque mois meurs et ressuscites, endors-nous, et réveille-nous dans une vie nouvelle.

— Ou bien, prends-nous dans le filet de tes rayons d'argent, et emporte-nous vers toi...

— Ou bien, change notre amour en ta propre clarté pour qu'il ne meure pas avec nous, car ce n'est pas la vie que nous regrettons, mais l'amour...

— O Tanit !

— O Tanit !

Le silence régna de nouveau, troublé seulement par le frémissement des cyprès et le chant des rossignols.

Thalestris demeura un moment sans mouvement, la tête penchée en arrière, la bouche entr'ouverte, comme

pour l'offrir à la lune ; mais soudain, elle tressaillit et sembla sortir du sommeil :

— Où suis-je ? demanda-t-elle.

— Sur mon cœur, répondit le jeune homme.

— Il nous faut donc mourir, Abdolonim ?

— Oui, ma splendeur !

— Tu m'aimes ?

Abdolonim la serra contre lui, et pressa sa bouche contre celle de la jeune fille, et ils demeurèrent ainsi jusqu'à en perdre le souffle.

Puis, la voix de Thalestris s'éleva de nouveau, pareille au gazouillis d'un ruisselet :

— Abdolonim, est-ce que la mort dénoue tout, et délivre de tout ?

— Elle délivre... assura le jeune homme.

Mais elle poursuivit :

— Mais, si la mort dénoue tout et délivre de tout, alors... alors ?... Abdolonim ?...

— Que veux-tu dire, mon amour ?

Thalestris couvrit ses yeux de sa main, blanche comme une fleur de jasmin !

— Oh ! ne pense rien de mal !...

Il la contempla alors, et, quoiqu'ils dussent bientôt mourir, il s'inquiéta sérieusement de sa santé, et dit :

— Le serein tombe...

— Le serein tombe, répéta Thalestris, comme un écho.

— Et la fraîcheur commence à nous pénétrer. Tu vois cette cabane, bien-aimée, que couvrent comme un manteau de lierre et le chèvrefeuille. Viens, ma beauté, viens, mon amie ! Là, ton corps chéri ne frissonnera pas, et nous serons plus tranquilles pour mourir.

Et l'amoureuse, obéissant à ses paroles, se leva, et, appuyée sur son bras, commença à se diriger vers la cabane, répétant d'une voix étrange, ensommeillée, comme dans une sorte de mélopée :

— Le serein tombe, le se-rein-tom-be...

Ils disparurent sous le manteau de lierre. Les rossignols se turent. En même temps, le fidèle ânon à dos duquel Abdolonim promenait ses légumes à travers Sidon, se mit à lancer dans la nuit, on ne sait pourquoi, son épouvantable braiement semblable à un ricanement :

— Hi-han, hi-han, hi-han !

***

La lune, qui semblait n'avoir pas remarqué leur départ, les chercha longtemps dans le jardinet. Elle rampa le long des sentiers, quitta les sentiers pour éclairer les massifs de fleurs, visita les sillons entre les planches de radis et d'oignons ; argenta les murs de la cabane, et chercha même à pénétrer à l'intérieur. Mais, ne pouvant traverser l'épaisseur du lierre et du chèvrefeuille, elle se lassa enfin de sa vaine recherche, et s'éloigna du côté de Tyr, vers la mer.

Parmi les bottes parfumées de safran, les deux amants se préparaient à mourir ensemble, et ils s'y préparèrent jusqu'à ce qu'ils fussent réveillés par des cris effrayants qui retentirent devant la porte du jardin.

Ils s'élancèrent hors de la cabane, et furent saisis à la fois de frayeur et de curiosité au spectacle qui s'offrit à leur vue.

La rouge lueur des torches inondait la rue, les grilles du jardin, les palmiers et les cyprès. Une foule de gens grouillait et ondulait devant la porte.

— C'est mon père qui me fait rechercher, s'écria Thalestris pleine d'effroi.

— Cache-toi dans la cabane, lui souffla Abdolonim.

Et, saisissant une bêche qui se trouvait sous sa main, il s'apprêta à défendre la jeune fille.

Entre temps, une partie de la foule avait rempli le

jardin, mais elle s'était arrêtée à quelque distance, comme saisie de frayeur devant l'attitude menaçante du jeune homme. Une dizaine de personnes seulement, coiffées de mitres, et vêtues de solennelles robes phéniciennes, se portèrent en avant.

Abdolonim reconnut avec étonnement une dizaine des jeunes gens les plus en vue de Sidon.

S'approchant de lui, ceux-ci se prosternèrent et demeurèrent un moment sans mouvement ; ensuite ils se relevèrent, et l'un d'eux, tenant à la main un manteau de pourpre, prit la parole en ces termes :

— Salut, Abdolonim Ier, descendant du sang de nos rois, souverain de Sidon et du Liban, notre seigneur et notre roi !

Ils s'agenouillèrent de nouveau, et, suivant leur exemple, la foule qui se tenait à quelque distance, se jeta à genoux en répétant :

— Salut, salut, Abdolonim Ier !

Abdolonim contempla pendant un instant avec des yeux un peu éberlués leurs visages, leurs mitres, les torches brillantes, puis revenant à lui, il se dit que ce devaient être des bambocheurs sidoniens un peu éméchés à l'issue de quelque banquet, et qui avaient décidé de s'amuser aux dépens d'un malheureux ; aussi leur demanda-t-il avec amertume et colère :

— Que voulez-vous, illustres seigneurs, et que cherchez-vous dans mon jardin ?

— Seigneur, répondit celui qui avait parlé le premier, Alexandre, monarque du monde, a donné ordre à Héphestion de nommer, après l'exil de Straton, un autre roi à Sidon. Et, puisque, d'après nos lois antiques, celui-là seul peut régner sur nous, dans les veines de qui coule le sang de nos anciens rois, comme nous nous trouvions au camp d'Héphestion, nous t'avons désigné. Ta race, en effet, ainsi que ta modestie et tes grandes vertus, te

rendent également digne du sceptre et du trône de Sidon.

Mais Abdolonim ne pouvait encore ajouter foi à ces paroles :

— Ma race est en effet royale, dit-il. C'est donc une mauvaise action et une marque de légèreté, que de venir railler un malheureux qui, comme vous le savez, a la mort dans l'âme, et une bêche à la main.

Là-dessus, l'envoyé lui tendit le manteau de pourpre, et dit ave une grande onction :

— Abdolonim ! Eveille en ton cœur des sentiments dignes d'un roi. Abandonne ton désespoir, abandonne ton manteau sale ! Lave, seigneur, la poussière du sol, qui recouvre tes mains et ton visage, et revêts ce manteau que je t'apporte au nom d'Alexandre et de toute la nation sidonienne. Et, quand tu seras assis sur le trône de Sidon, maître de la vie et de la mort de tous les citoyens, rappelle-toi parfois ton état antérieur, ne laisse pas l'orgueil s'emparer de ton esprit, et conserve toutes les vertus qui, aujourd'hui, te portent au trône (1). Vis et règne, œil de Baal, et que le soleil de demain ne te trouve plus dans ce pauvre jardin, mais t'éclaire dans le palais des rois.

— Vis, œil de Baal ! commencèrent à crier des voix dans la foule.

— Cèdre altier du Liban !

— Licorne magnifique !

— Bélier, conducteur du troupeau !

— Vis et règne !

— Gouverne, récompense, et punis !

(1) Ce discours est presque la traduction exacte du passage du « De rebus gestis Alexandri Magni » où Quinte Curce décrit l'avènement au trône sidonien du jeune et pauvre jardinier Abdolonim.

***

Abdolonim dut s'incliner devant l'évidence.

Cependant, il ne se rendit pas immédiatement au palais, car il déclara qu'auparavant, il voulait prier ses dieux domestiques, dont la protection s'était montrée si puissante, et s'entretenir dans le silence et la solitude avec sa propre conscience.

Mais, quand la rue et les sentiers du jardin furent déserts, il remit à plus tard son entretien avec les dieux et sa conscience, et aussitôt, mettant les mains autour de sa bouche, il appela à deux reprises, à mi-voix :

— Thalestris ! Thalestris !

La jeune fille sortit en courant de la cabane.

— Me voici, seigneur !

— Tu as entendu ?

— J'ai entendu, et... je me prosterne devant mon roi.

Mais il la retint et dit :

— O Thalestris ! Nous n'avons plus besoin des galettes à la ciguë, maintenant !

— Toi, seigneur, tu n'as pas la liberté de mourir, car le sort de Sidon repose entre tes mains ; mais, si tu ne me permets pas de mourir, que vais-je devenir, dans mon malheur ?

Abdolonim la tenant embrassée, commença à parler avec une grande douceur, mais aussi avec une gravité toute royale :

— Ecoute, Thalestris. La cervelle de marchand de ton père s'est avérée aveugle et stupide ; mais ta tendresse a été sage et a su percer les voiles de la destinée. Pourtant, avant que tu rapportes mes paroles à ton père, et avant que tu lui dises que le roi de Sidon lui a pardonné, sache que tu est la reine du roi !

A ces mot, le jeune fille s'affaissa comme une fleur

coupée, entre les bras de son bien-aimé, car son tendre cœur, ne pouvant supporter l'excès de son bonheur, s'arrêta complètement de battre pendant un instant.

Abdolonim la porta donc de nouveau dans la cabane, et mit tous ses plus tendres soins à la ranimer.

***

Marhabal qui, en homme sage et soucieux de sa santé, se couchait de bonne heure, ne savait rien de ce qui s'était passé pendant la nuit à Sidon. Mais, quand Ossa, la porteuse de nouvelles, courant depuis l'aurore à travers toute la ville, frappa à la porte de son palais, avec le récit des événements, il demeura pétrifié de surprise et d'effroi, au point qu'il s'assit par terre, et, saisissant entre ses mains ses gros orteils, il demeura dans cette position un temps qui eût permis de compter cinq cents balles de laine.

Lorsqu'enfin il revint à lui, il se posa d'abord cette question :

— Qu'est-ce qui va se passer ?

Et, comme il avait l'habitude de réfléchir profondément sur chaque situation, et de s'en rendre compte clairement, ayant repris complètement ses esprits, il raisonna ainsi :

— Abdolonim va se venger sur moi de ce que je l'ai traité d'esclave, et jeté hors de ma maison. Il va donc me condamner à mort, et confisquer mes biens. Et si Thalestris n'est pas sortie complètement de sa pensée dans sa nouvelle dignité, il va la prendre comme esclave dans son palais.

Il serait vain de chercher à me leurrer de l'espoir qu'il n'agira pas ainsi, car il est roi, et il peut le faire. C'est une chose effroyable, mais inévitable. La vie sans fortune est évidemment pire que la mort, et si le temps

est venu où la toise de la saine raison ne peut mesurer les événements ni les hommes, je n'ai plus rien à faire en ce monde. Comment aurais-je, en effet, pu prévoir qu'un jardinier deviendrait roi ? En aucune façon. Il n'y a pour pouvoir s'attendre à des choses semblables que celui à qui il manque une case.

Tout cela est vrai, comme il est vrai aussi que tout homme doit mourir. Et pourtant je crains la mort. J'en ai même très peur. Autrement, je ne sentirais pas ces fourmillements qui me passent dans le dos, et je n'entendrais pas ces bruits sourds dans mes entrailles. Mais, quel remède ? Aucun.

Il y a, il est vrai, plusieurs manières de mourir. Il est évidemment plus honorable d'être plongé dans l'huile bouillante que d'être cloué sur une croix, car la jarre d'huile coûte cinq drachmes phéniciennes, tandis que la croix peut être faite de deux vieilles poutres. Mais la mort sur la croix est plus douce, et j'aimerais mieux être crucifié que frit. Funeste idée que j'ai eue, de parler de poêle à Abdolonim !

Mais, qui aurait pu deviner qu'hier serait tellement différent d'aujourd'hui ? Hier, j'aurais presque fait jeter Abdolonim au bas de mes escaliers, parce qu'il voulait épouser ma fille, et aujourd'hui, il me faut prier les dieux qu'il la prenne au plus tôt comme esclave, car elle trouvera peut être le moyen d'intercéder en ma faveur.

De toute façon, il me faut aller la voir maintenant, pour lui faire mes adieux, et lui apprendre ce qu'elle aura à dire au roi. Je l'ai bien fustigée hier avec des tiges de roses, d'une façon quelque peu blessante, mais si elle a hérité de moi, ne fût-ce qu'une pincée de jugement ; elle doit comprendre qu'un père qui est mécontent du choix de sa fille, a le droit et le devoir de le lui montrer de certaine manière. Allons ! Je ne veux pas me leurrer ;

mais, tout mon espoir est en Thalestris, et il faut au plus tôt que j'aie un entretien avec elle.

Ayant donc harangué de la sorte son esprit affligé, il se rendit dans la chambre de sa fille qui, après les impressions de la nuit précédente, dormait si profondément, qu'il eut toutes les peines du monde à la réveiller.

— Thalestris, mon enfant, dit-il d'une voix solennelle, ouvre tes yeux et tes oreilles, car c'est ton malheureux père, en péril de mort, qui vient te faire ses adieux, et te donner une dernière bénédiction.

Il lui apprit alors la grande nouvelle de la nuit, et toutes les méditations sur lesquelles il avait apesanti son esprit.

Mais elle ne l'écoutait que d'une oreille, s'étirant délicieusement et paresseusement, et enfin, bien réveillée, elle enfouit son visage rayonnnant dans son oreiller, et éclata d'un rire aussi sonore que si des perles de verre s'étaient répandues sur les dalles de marbre.

— Fille dénaturée ! s'écria Marhabal avec indignation Tu ris quand ton malheureux père qui est en péril de mort vient te faire ses adieux...

Mais il ne put achever, car Thalestris se leva brusquement de son lit de pourpre, aussi rapidement qu'un oiseau s'envole parmi les fleurs, et, se pendant au cou de son père, toute rose comme l'aurore rougissante elle-même, elle commença dans un souffle :

— Père, le roi t'a pardonné hier, et m'a dit que j'étais la reine du roi !

Marhabal demeura comme pétrifié ; après un assez long temps, il dit :

— Retourne au lit, Thalestris, car j'ai les jambes si faibles qu'il faut que je m'asseye.

Thalestris bondit de nouveau dans sa couche, et il s'assit à côté d'elle. Il ôta sa calotte, passa à plusieurs reprises la main sur son crâne chauve, et demanda :

— Comment ? Tu as vu le roi ?

— Je l'ai vu.

— Quand ?

— Cette nuit.

— Il est venu chez toi ?

La jeune fille se cacha de nouveau le visage dans son oreiller.

— Non, c'est moi qui étais chez lui !

Nouveau silence.

— Avant l'élection, ou après l'élection ? demanda Marhabal d'une voix changée.

— Avant l'élection et après l'élection.

— Ouf !...

. . . .

— Thalestris !

— J'écoute, père...

— Et tu... Et tu dis que le prince a été si bienveillant pour toi ?

— Oh ! Et comment !

— Ne te cache pas la figure dans ton oreiller... Et, a-t-il été bienveillant avant l'élection ou après l'élection ?

— Avant et après.

— Ouf !...

. . . .

Thalestris cessa de se cacher le visage dans son oreiller, car elle s'apercevait que la figure de son père s'éclairait de plus en plus au cours de la conversation, et devenait franchement gaie.

En effet, Marhabal finit par sourire, non seulement avec gaîté mais même avec malice. Il menaça sa fille du doigt, lui pinça légèrement l'oreille, et se penchant sur elle, demanda :

— Et, qu'en penses-tu ? Qui sera fournisseur de votre cour ?...

TABLE DES MATIÈRES

Il a été tiré de cet ouvrage
25 exemplaires sur papier
pur fil, numérotés de 1 a 25

ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR LES PRESSES DE
L'IMPRIMERIE P. BROST
A BAR-SUR-SEINE
LE 25 JANVIER 1933

Termin zwrotu lub zgłoszenie prolongaty.

BIBLIOTHÈQUE DU HÉRISSON

ROMANS Format (12 × 19)

ANTOINE ALBALAT	*Trente ans de Quartier Latin.*
BALKIS	*Personne. — En marge de la Bible.*
PIERRE BILLOTEY	*Le Pharmacien Spirite. — Raz Bobou*
MAGALI BOISNARD	*Maadith — L'Enfant taciturne.*
EMMANUEL BOURCIER	*La Beleba. — L'Homme de l'Ombre.*
SUZANNE DE CALLIAS	*Jerry.*
NONCE CASANOVA	*Messaline. — La Libertine. — Phryné.*
CLAUDE CHAUVIÈRE	*La Route et la Maison.*
MAX DAIREAUX	*L'Amour en Amérique du Sud.*
S. DEJUST	*Chauffage central.*
MAURICE DES OMBIAUX	*Le Joyau de la Mitre. - Le Traité de la Table.*
—	*Liège qui bout. — Saint-Dodon.*
—	*La dernière nuit du duc de Guise.*
JOEL DUMAS	*La Tentation bourgeoise.*
RENÉE DUNAN	*Baal ou la Magicienne passionnée.*
RAYMOND ESCHOLIER	*Le Sel de la Terre.*
ELIE FAURE	*Mon Périple. — Les 3 gouttes de sang.*
JEAN FAVERY	*Théodore, Roi des Iles.*
—	*Lucia, bacchante moderne.*
YVES LE FEBVRE	*La Franque aux cheveux d'or.*
VICTOR FORBIN	*Mes Aventures sous les Tropiques.*
LUCIEN FORGES	*La Panique sentimentale.*
G.-T. FRANCONI	*Untel, de l'Armée française.*
MARTIN GILLES	*Le Voyage bachique.*
GEORGES GRANDJEAN	*L'Amour en Islam. — L'Epopée jaune.*
MARCEL HAMON	*Les Fantômes. - La Rose Noire. - Le Pérot.*
—	*Le Signe de Saturne.*
MAURICE D'HARTOY	*L'Homme bleu* (Prix Corrard).
RENÉ-MARIE HERMANT	*Kulazil. — En Détresse. — Fakir.*
—	*La Femme aux Hommes. — Le Gerfaut.*
JONCQUEL ET VARLET	*Les Titans du Ciel. - L'Agonie de la Terre.*
ODETTE KEUN	*Le Prince Tariel. — La Capitulation.*
—	*Dans l'Aurès inconnu.*
GÉNÉRAL KRASSNOFF	*L'Amazone du Désert.*
YVON LAPAQUELLERIE	*L'Angoisse et la Volupté*
GEORGES MAUREVERT	*L'Affaire du grand Plagiat.*
MARTIN DE BRIEY	*La Maria Fosca.*
MARCEL MILLET	*La Lanterne chinoise.*
ABEL MOREAU	*Le Fou* (Prix Zola).
BERNARD NABONNE	*La Butte aux Cailles.*
CHARLES PERRAULT	*Contes.*
GASTON PICARD	*Les Surprises des Sens.*
JOSEPH-EMILE POIRIER	*Onagan, Homme rouge.*
L'ABBÉ PRÉVOST	*Manon Lescaut.*
RENÉ RANSSON	*Le Duel sur la Plage.*
ROCHAT-CENISE	*Jacques Balmat du Mont-Blanc.*
—	*Les Saisons montagnardes.*
JEMINE ROMANELLE	*Sonson de la Martinique.*
THIERRY SANDRE	*Le Purgatoire* (Prix Goncourt). — *Mienne.*
—	*Mousseline. — Robert le-Diable.*
W. SIEROSZEWSKI	*L'Amour du Samouraï* (15 fr.) (C. Polonaise).
HENRI SIENKIEWICZ	*En esclavage chez les Tartares* (C. Polonaise).
A. AUGUSTIN THIERRY	*Un Ménage d'Aventuriers.*
—	*Mademoiselle de Clénord.*
PAUL-JEAN TOULET	*Behanzigue.*
THEO VARLET	*Le Démon dans l'Ame. - Le dernier Satyre.*
—	*Aux Paradis du Hachich.*
VARLET ET BLANDIN	*La belle Valence.*
PAUL VIMEREU	*Les Amants du Rempart. — Talit.*
—	*Chull le Hutteux. — Le Péché inconnu.*
H.-G. WELLS	*La Dictature de Mr Parham*
WILLY ET MENALKAS	*L'Ersatz d'Amour. — Le Naufragé.*

Exemplaires ordinaires . . . 12 fr. Arches ou pur fil . . . 30 fr.